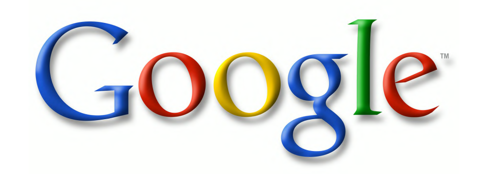


Frontispice du Tome IV.



H. Gravelot inv. — *N. le Mire Sculp.*

SOLIMAN II.

THEATRE DE M. FAVART,

OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

THÉATRE ITALIEN.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXIII.

TABLE

Des PIÉCES *contenues dans ce quatriéme Volume du Théâtre Italien.*

LA NOCE INTERROMPUE, PARODIE D'ALCESTE, EN TROIS ACTES;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le Jeudi 26 Janvier 1758.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ALGIDAC,	M. Rochard.
MAZETTE,	Mlle. Catinon.
MODESTE,	Mde. Favart.
FADÊS,	Mr. Desbrosses.
JASMIN,	Mr. Sticotti.
DE LA CASSE, } UN COUREUR,	Mr. de Hesse.
LURON, } NICODEME,	Mr. Chanville.
GLOUTON,	Mr. Carlin.
LISETTE,	Mlle. Suzette.
TONTINE,	Mlle. Desglans.
GRINVOLE, *Meûnier.*	Mr. Duclos.



LA NOCE INTERROMPUE, *PARODIE D'ALCESTE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un endroit agréable sur le bord de la Riviere, preparé pour une Fête.

SCENE PREMIERE.

ALCIDAC, JASMIN, CHŒUR *qu'on ne voit pas.*

CHŒUR.

Air : *Eh ! zing, zing, zing, Madam' la Marié'.*

EH, zing, zing, zing, Madam' la Marié',
Cli, cla, cla ; lira, liron ; fa, fa, fa, fa, &c.

ALCIDAC.

Ah ! je n'y tiens plus, quel créve cœur !

JASMIN.
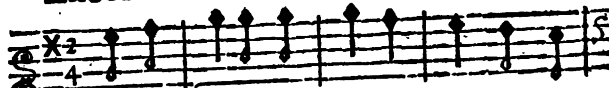
Chantons, chantons avec le Chœur,

CHŒUR.

Eh! zing, zing, &c.
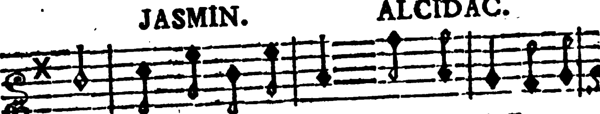
ALCIDAC.


Encore.
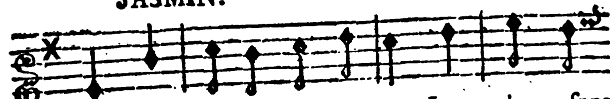


FUyons vîte, Ca- det, Sel- le mon bi-

JASMIN. ALCIDAC.

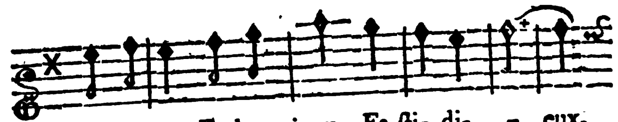


det. Vous quittés ces lieux! Tout y blesse mes

JASMIN. ALCIDAC.

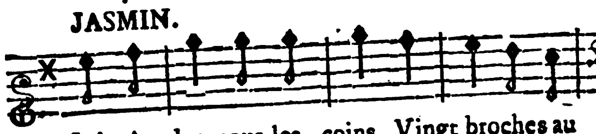


yeux. Tous ces gens sont joyeux. Leurs chants sont

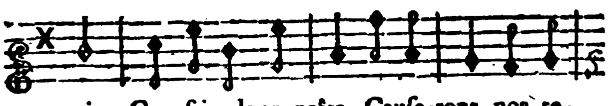


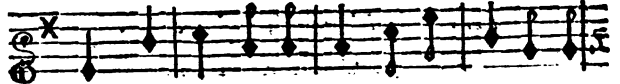
ennuyeux, Et leurs jeux Fa-sti- di- - eux.

JASMIN.
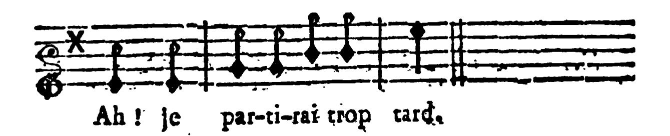


J'ai vû dans tous les coins, Vingt broches au





ALCIDAC.





JASMIN.

Je ne vous conçois point : le jeune Seigneur de ce village, Monsieur Mazette, votre bon ami, épouse Mademoiselle Modeste, la perle des Beautés de ce canton.

ALCIDAC.

Tu m'impatientes, en m'apprenant ce que je sçais.

JASMIN.

Eh ! bien, apprenez-moi donc ce que je ne ſçais pas.

ALCIDAC.

Air : *Va, Manon, ne pleure pas.*

S'il faut te parler ſans fard,
Je ſoupire pour Modeſte :
Il faut que je m'éloigne, car ;
Son époux riſque ſi je reſte.

JASMIN.

Bon ! Mazette eſt un peu nigaud ;
Seigneur, vous partirez trop-tôt. *(bis.)*

Songez que dans toutes ces aventures de mariage, il y a toujours quelque choſe pour le Garçon.

ALCIDAC.

Air : *Il faut ſuivre la Mode.*

A l'Hymen j'ai joué cent tours,
A préſent je m'en fais ſcrupule ;
Je crains de troubler leurs amours.

JASMIN.

Cette crainte eſt un ridicule.

ALCIDAC.

Je ſuis ami de la maiſon.

JASMIN.

Mais, je trouve cela commode.

ALCIDAC.

Ce seroit une trahison.

JASMIN.

Il faut suivre la mode.

Depuis quand le Seigneur Alcidac, Capitaine de Dragons, est-il devenu si délicat ?

ALCIDAC.

Il est vrai que je démens un peu mon caractere, en ne poussant que des soupirs discrets.

JASMIN.

Quoi! vous partiriez sans faire danser Madame la Mariée ?

ALCIDAC.

Air : C'est Mademoiselle Manon.

Mais j'aurois, animal,
Le chagrin, capital
De voir ouvrir le Bal,
Par mon heureux Rival.
Verrois-je, d'un œil égal,
Ce beau couple marital,
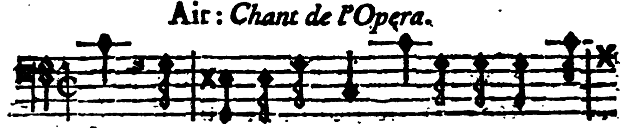
De leur feu conjugal ,
A mon amour fatal ,
Me donner le regal ?
Quel rôle original !

JASMIN.

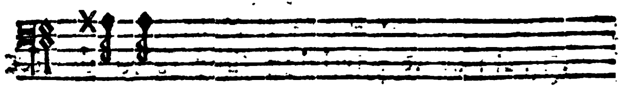
Vous ne pouvez vous dispenser de voir la Fête que Monsieur Nicodême, cet honnête Sénéchal de Normandie, prépare pour les nouveaux Epoux ; restez du moins jusqu'à la nuit.

ALCIDAC.

Air : *Chant de l'Opera.*



AH ! Jas- min , quelle nuit ! Ah ! quelle nuit fu-



neste.

JASMIN.

Je vous entends, & je conçois que votre imagination va vous présenter des tableaux réjouissants qui ne vous amuseront guères.

ALCIDAC.

Air : *Tout ci, tout ça.*

Quoi ! tandis qu'on s'embrassera ,
Tout ci , tout ça ,

Il faudra donc que je demeure !
Sans rien dire ; Alcidac verra....
Tout ci, tout ça,
Eh ! bien, Jasmin, à la bonne heure ;
Mais de moi, qui me répondra ?
Il en sera,
Ma foi, ce qu'il pourra.

JASMIN.

J'aime à vous voir prendre ce parti ; cela me donnera le temps de dire des douceurs à la Femme de Chambre de Mademoiselle Modeste.

ALCIDAC.

Marousle, ne t'avise pas de faire une bigarrure de tes amours avec les nôtres. Suis moi, allons au-devant de Modeste, pour lui donner la main à la descente du carosse, & tâchons de nous contraindre.

Air : *Tarare, ponpon.*

Cachons ma jalousie ;
Cette frénesie,
N'est pas d'un grand secours ;
Pour servir les Amours :
Toujours elle importune,
Il faut, pour notre honneur,
Faire, contre fortune,
Bon cœur.

SCENE II.

JASMIN, LISETTE.

LISETTE.

ECOUTE, écoute donc, Jasmin.

JASMIN.

Tarare! on a déjà retranché la moitié de notre Rôle, nous ferons-mieux de le supprimer tout-à-fait.

SCENE III.

NICODEME, LISETTE.

NICODEME.

Air : *Viens, ma Bergere, viens seulete.*

MA Maîtresse épouse Mazette,
O lon, lan, la, landerira ;
Je donne une Fête complette,
O lon, lan, la, landerirette,
La Mariée y dansera.

LISETTE.

Air : *De Jeannot, Jeannette.*

Je vous trouve bien guilleret,
Pour un Rival qu'on ſupplante.

NICODEME.

Oh ! ver ma fé, j'en ai ſujet.

LISETTE.

Mais vous perdez votre Amante.

NICODEME.

A mon Rival j'en ſçais bon gré,
S'il obtient l'avantage ;
Par ce moyen j'éviterai
L'embarras du ménage.

LISETTE.

Cela n'eſt pas ſi mal penſer.

NICODEME.

A propos, comment ta jeune Maîtreſſe a-t-elle paſſé la nuit ?

LISETTE.

Elle a toujours rêvé, parlé, ſauté. Ah ! quel plaiſir ! Une jeune Fiancée ne dort pas comme une autre.

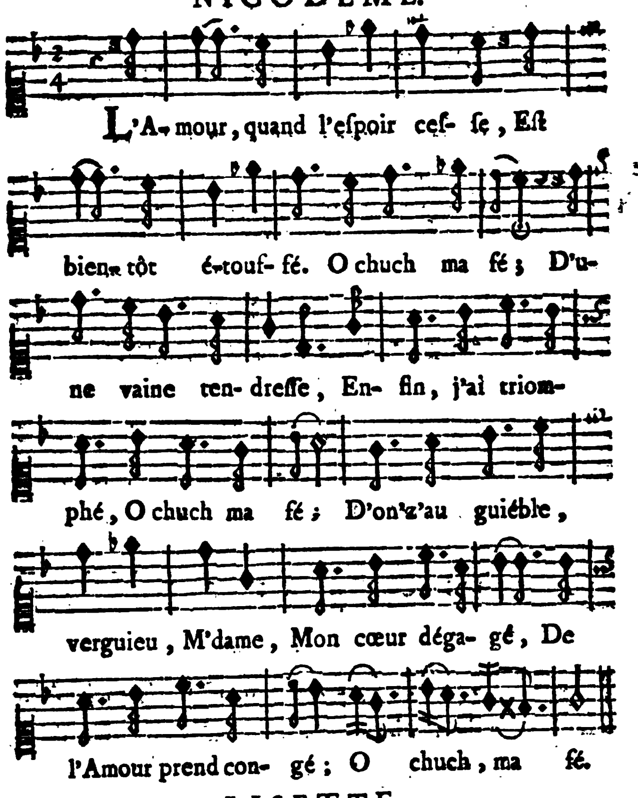
NICODEME.

Que ton récit me ſoulage ! J'en ai tant de joie, que.... que j'en étouffe.

LISETTE.

A merveille, il me paroît que vous vous réjouiſſez comme les autres ſe fâchent.

NICODEME.



LISETTE.

Cela n'est pas bien sûr, Monsieur le Sénéchal.

NICODEME.

Oh! très-sûr; preuve de cela, c'est que c'est moi qui donne la Fête aux nouveaux Mariés: les voici; allons, de la joye.

SCENE IV.

ALCIDAC, MAZETTE, MODESTE, FADÉS, NICODEME, LISETTE, *Gens de la Nôce*, BATELIERS & BATELIERES.

CHŒUR.

Air : *Chantons Lætamini.*

VIVEZ, Epoux heureux, (*4 fois.*)

MAZETTE ET MODESTE.

Oh ! c'est bien notre envie.

FADÈS.

Aimez-vous bien tous deux.

MAZETTE ET MODESTE.

Pour vous, toute ma vie,
J'aurai les mêmes feux,

CHŒUR.

Vivez, Epoux heureux, (*4 fois.*)

FADÈS.

Courage, mes Enfans, imitez-moi ; je me souviens que le premier jour de mes Nôces ...

MODESTE.

Ah ! mon cher Beau-pere, épargnez ma modeſtie.

MAZETTE.

Allez, allez, mon Pere, ne vous inquiétez pas : Mademoiſelle Modeſte eſt une éveillée, & moi je ſuis un gaillard ; nous en dirons de bonnes. N'eſt-il pas vrai, Poulette ?

NICODEME.

Vous aurez tout le tems de lui dire des douceurs ; dépêchons-nous de commencer le Bal, en attendant une petite Fête d'eau-douce que je vais vous donner ſur un train de bois floté.

MAZETTE.

Un train de bois floté ! cela doit être plaiſant. Allons, jouez-nous le Menuet de Madame la Mariée.

MAZETTE & MODESTE *danſent le Menuet de la Mariée ; enſuite pluſieurs perſonnes de la Nôce danſent des Contredanſes & des Cotillons.*

NICODEME.

Air. Un jour dans un plein repos.

Rassemblez-vous en ces lieux,
Habitans des rivieres,
Et dansez de votre mieux
Avec vos Marinieres,
En l'honneur des nouveaux Epoux.
Allons gai, trémoussez-vous tous :
La, la, la, comme à l'Opéra,
La, la, la, la, lere, la, la, la,
Donnez-vous des manieres.

FADÈS.

Qui sont ces Gens-là ?

NICODEME.

Ce sont des Bateliers qui vont dérouiller ici leurs jambes pour vous donner tantôt le Divertissement de l'Oye.

Danses des Bateliers avec leurs lances.

NICODEME *prend la Mariée*, MAZETTE, ALCIDAC & FADÈS, *pour danser un branle en chantant le Vaudeville suivant.*

VAUDEVILLE.



Une
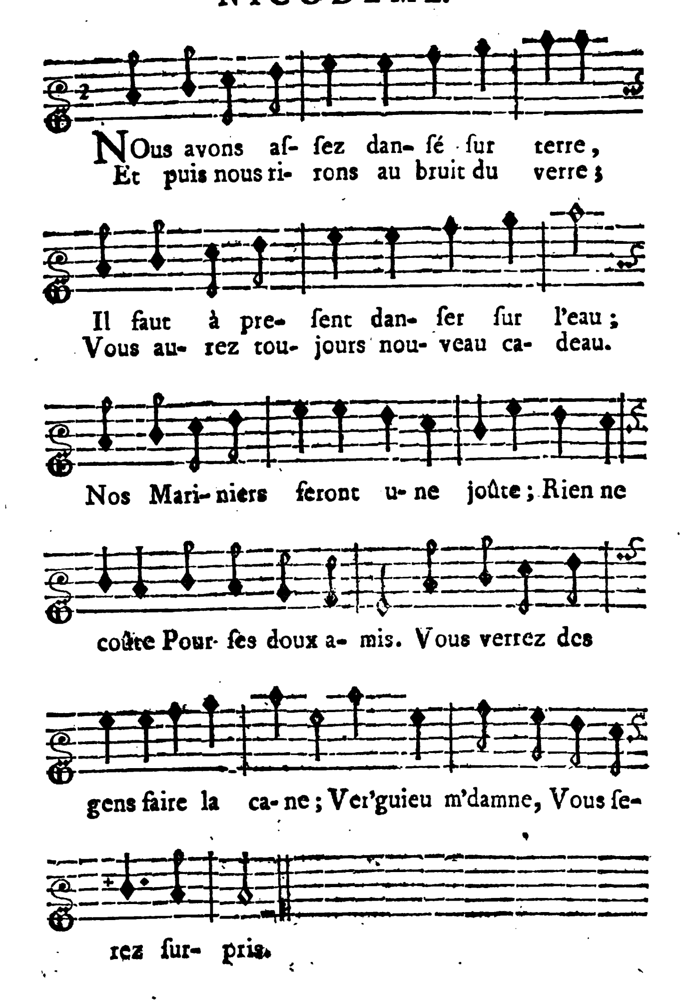
Une femme qui d'un brutal
En tapinois se venge,
Un Jaloux suppose un Rival
Pour qu'il prenne le change :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Dont à présent on s'arrange,
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

Dans la disette languira
Fillette, chaste & pure ;
Mais qu'elle danse à l'Opera,
Et sa fortune est sûre :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Dont on gagne une voiture ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

Galant qui veut rendre un Jaloux
Complaisant & commode,
Le sert, le flatte, file doux,
A ses goûts s'accommode :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Des bons amis à la mode ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

CHŒUR, Fille, &c. *On danse.*

NICODEME.


Nous avons as- sez dan- sé sur terre,
Et puis nous ri- rons au bruit du verre;
Il faut à pre- sent dan- ser sur l'eau;
Vous au- rez tou- jours nou- veau ca- deau.
Nos Mari- niers feront u- ne joûte; Rien ne
coûte Pour ses doux a- mis. Vous verrez des
gens faire la ca- ne; Ver'guieu m'damne, Vous se-
rez sur- pris.

MODESTE.

En vérité, Monsieur Nicodême, nous sommes confus de vos procédés.

NICODÊME.

Oh! ce n'est rien, vous verrez bien autre chose.

MAZETTE.

Et le Divertissement de l'Oye? Allons, allons.

NICODEME.

Doucement, il est de la politesse que je donne la main à Madame.

MAZETTE.

Est-ce l'usage de la politesse, mon cher Pere?

FADÊS.

Il le faut croire.

ALCIDAC.

Oui, mais je vous conseille de les suivre de près.

NICODEME.

Air: *Il faut l'envoyer à l'école.*

Ote la planche, vîte & prompt,
Je ne régale que Madame.

MAZETTE.

Ah ! l'infâme !

FADÈS.

Peut-on nous faire cet affront ?

ALCIDAC.

Quoi ! le perfide nous la vole.

NICODEME.

Ils ont donné dans mes panneaux,
Les nigauds !
Allez tous les trois à l'école.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Air : *Y avance, y avance.*

Arrête, arrête.

NIÇODEME.

Allons, allons.
Si j'ai payé les violons,
Il eſt juſte que je danſe.
Avance, avance, avance.
Adieu, Héros pleins de prudence.

MODESTE.

Mazette, Mazette, ce n'eſt pas ma faute.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Au voleur, au voleur, au ſecours.

(*Nicodême & Modeſte s'en vont.*)

SCENE V.

MAZETTE, NICODEME, FADÉS.

MAZETTE.

Air : *Je ne suis pas assez beau.*

MEs Amours sont à vau l'eau,
Oh ! oh !

FADÈS.

Le voilà loin du rivage.

ALCIDAC.

Jettons-nous dans un bateau.

MAZETTE.

Oh ! oh !
Beau début pour un ménage !

ALCIDAC.

Le maraut,
Va bien-tôt gagner le gîte,
Qu'on le poursuive au plus vîte.

MAZETTE.

L'atteindrons-nous assez tôt ?
Oh ! oh ! oh !
L'atteindrons-nous assez tôt ?

SCENE VI.

TONTINE, *& les Acteurs précédens.*

TONTINE.

DOUCEMENT, doucement. Où donc ç'qui vont ces haüris? Ils l'attrap'ront, s'ils courent toujours.

MAZETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette Femme-là?

TONTINE.

Air : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

C'te Femm'-là, c'est Madam' Tontine,
Blanchisseuse de ton Rival.
En patience, prends ton mal;
I n'faut pas qu'ça t'chagrine.

MAZETTE.

Oh! je veux en avóir raison.

TONTINE.

Eh! bien, va, cours à ta ruine.
Quand il vogue sans aviron,
Un pauvre Epoux fait le plongeon.

Tu peux partir quand tu voudras; j'ai fait ôter les rames de ces Bachots, ils sont en bon état.

ALCIDAC.

Ah ! la maudite Blanchiſſeuſe !

MAZETTE.

Nous voilà dans de beaux draps.

TONTINE.

Qu'eſt-ç'qu'il a donc, Monſieu l'Marié ? Il eſt pâle comme un lendemain de nôces. Regardez-le donc avec ſa tête en avant ; c'eſt que l'poids l'emporte, le pauv'cher Homme ! s'il marchoit les pieds en l'air, i' ne s'crott'roit pas l'toupet : il a d'quoi l'garantir. Adieu donc, bel Epoux d'bal ; à la hou, à la hou.

SCENE VII.

GRINVOLE, *Meûnier d'un moulin de riviere ; & les Acteurs précédens.*

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

LAISSEZ dire c'te Commere,
Je ſuis l'maître de c'moulin.
Pourſuivez le téméraire ;
Je vous v'nons prêter la main :

Pour aller à la Victoire,
Sarvez-vous de mes Bachots;
Je me suis toujours fait gloire
De protéger les nigauds.

SCENE VIII.

ALCIDAC, FADÉS, MAZETTE.

FADÈS.

AH ! l'honnête homme !

ALCIDAC.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Ce secours peut sauver Modeste ;
Mais profitons en promptement ;
Car ce coquin de Bas-Normand
Pourroit bien jouer de son reste ;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Fin du premier Acte.
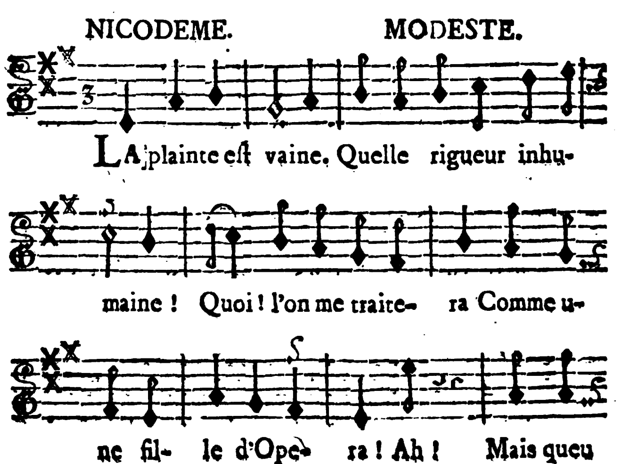




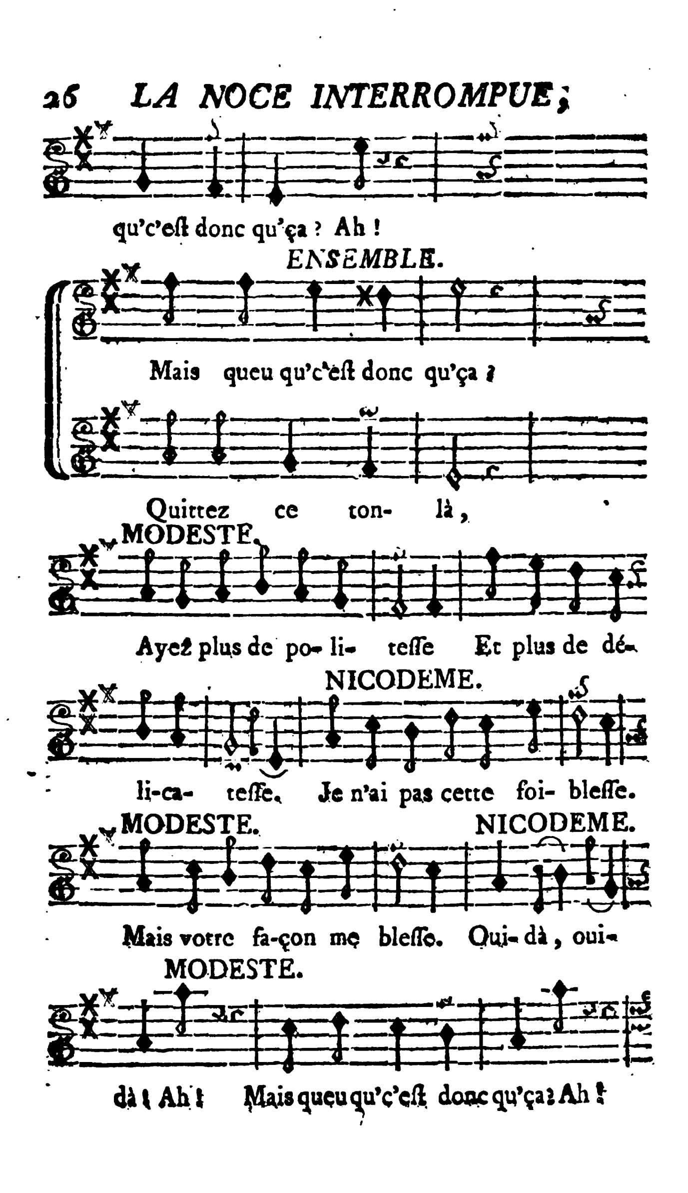
ACTE II.

Le Théâtre représente un Château antique avec des fossés.

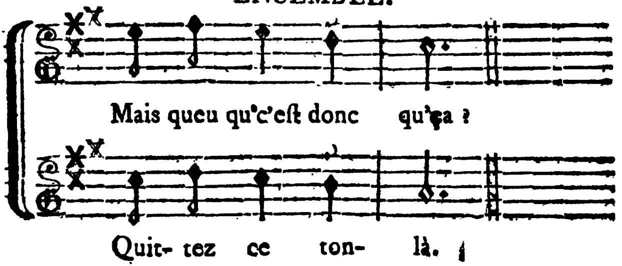
SCENE PREMIERE.

NICODEME, MODESTE.




qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !
ENSEMBLE.
Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ?
Quittez ce ton- là,
MODESTE.
Ayez plus de po- li- teſſe Et plus de dé-
NICODEME.
li-ca- teſſe. Je n'ai pas cette foi- bleſſe.
MODESTE.
NICODEME.
Mais votre fa-çon me bleſſe. Oui- dà, oui-
MODESTE.
dà ! Ah ! Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !


ENSEMBLE.



NICODEME.

Air : *Je voudrois faire un bail avec vous.*

Vous m'avez inſpiré trop d'amour,
Et je veux m'en venger en ce jour.

MODESTE.

Vous venger ?

NICODEME.

Oui, cela me courrouce.
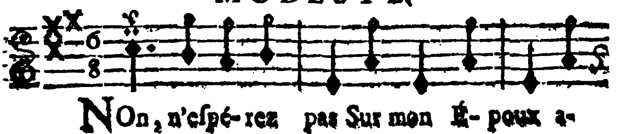
MODESTE.
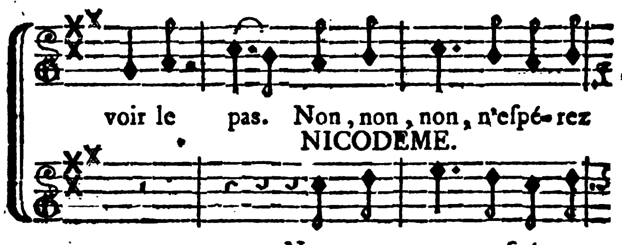
Ce ſentiment ne ſied pas aux grands cœurs.

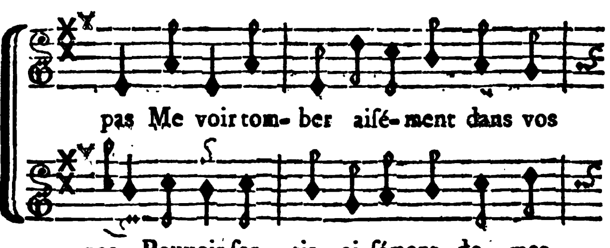
NICODEME.
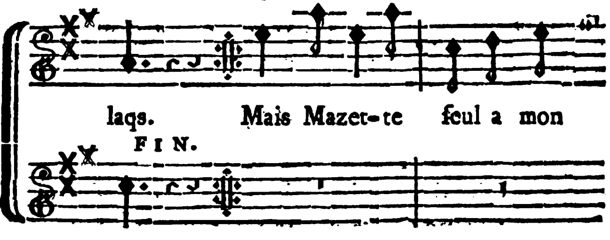
Oh ! d'accord ; mais la vengeance eſt douce ;
Quand une Belle en fait tous les honneurs.
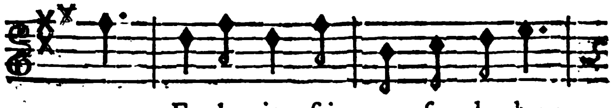

MODESTE.
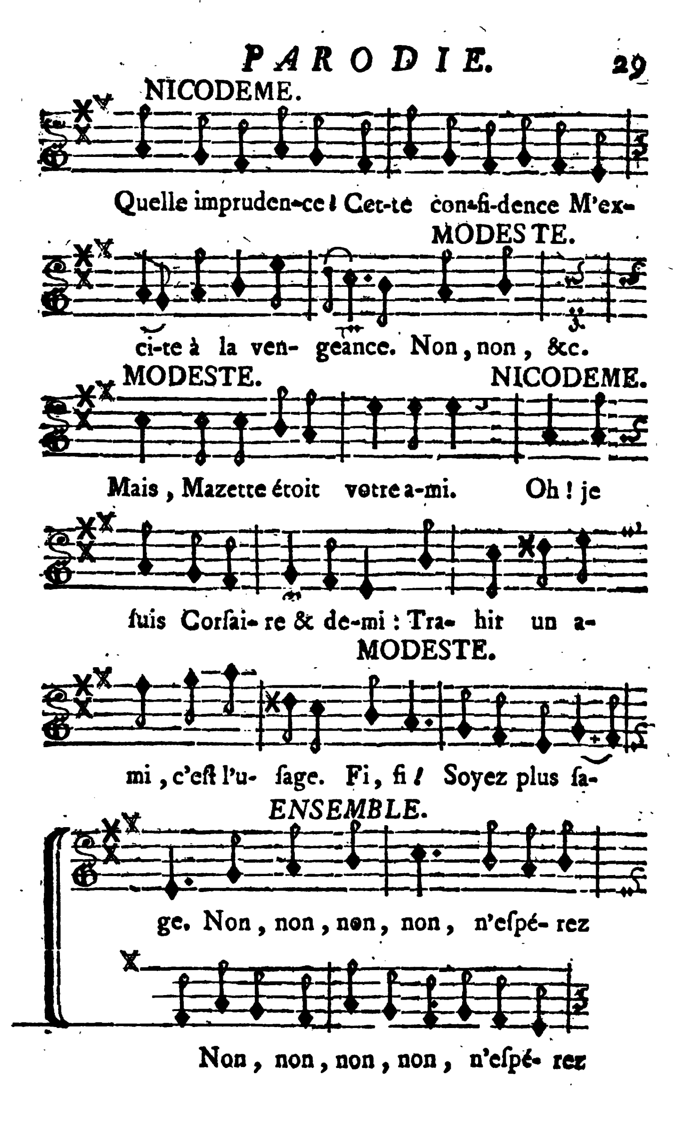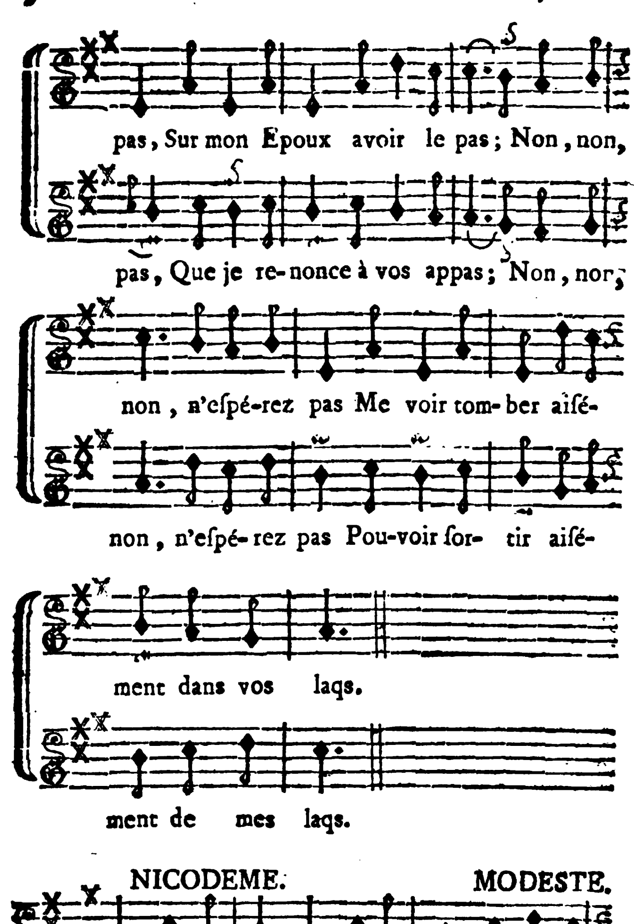



voir le pas. Non, non, non, n'espé- rez
NICODEME.
Non, non, non, n'espé- rez


pas Me voir tom- ber aisé- ment dans vos
pas, Pouvoir sor- tir ai-sément de mes
FIN. MODESTE.
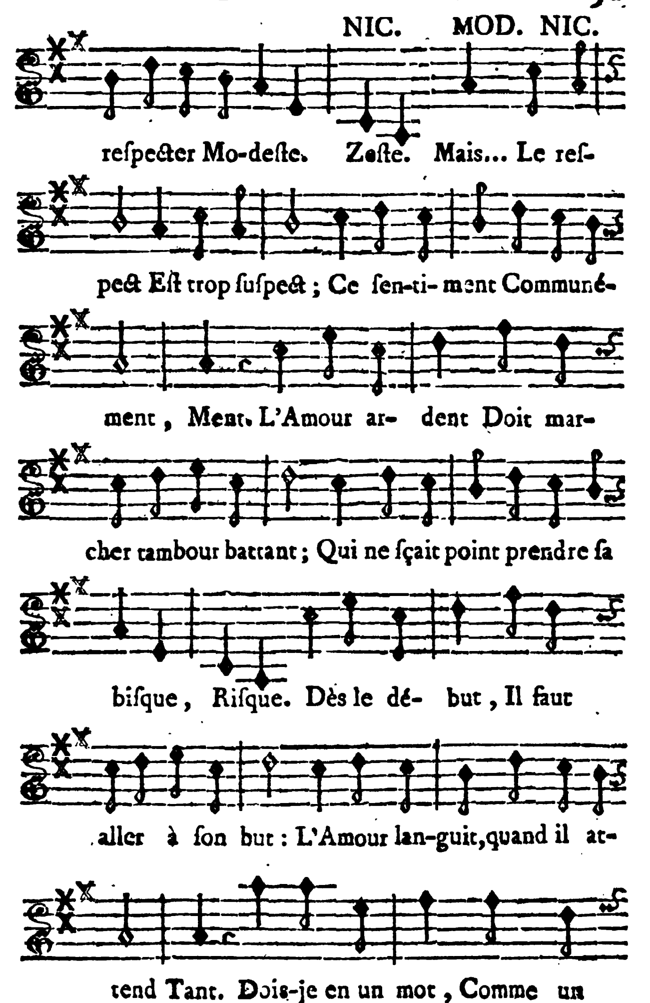

laqs. Mais Mazet- te seul a mon
FIN.
laqs.
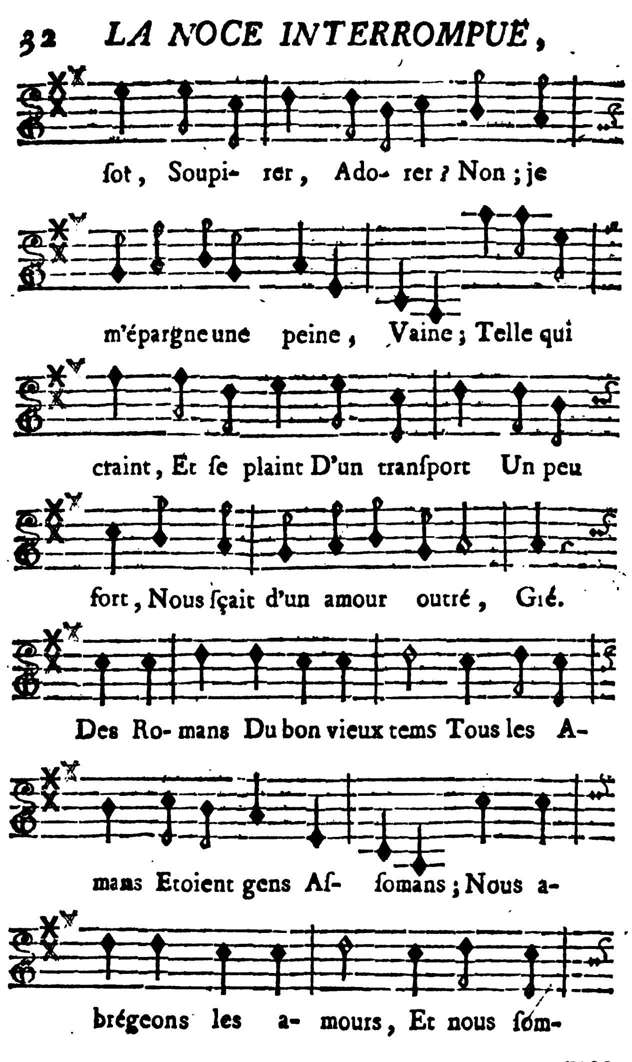

cœur ; Et le mien fait tout son bonheur.


NICODEME.
Quelle imprudence ! Cette confidence M'excite à la vengeance. Non, non, &c.
MODESTE.
MODESTE.
NICODEME.
Mais, Mazette étoit votre a-mi.
Oh ! je
suis Corsai- re & de-mi : Tra- hir un a-
MODESTE.
mi, c'est l'u- sage. Fi, fi ! Soyez plus sa-
ENSEMBLE.
ge. Non, non, non, non, n'espé- rez
Non, non, non, non, n'espé- rez
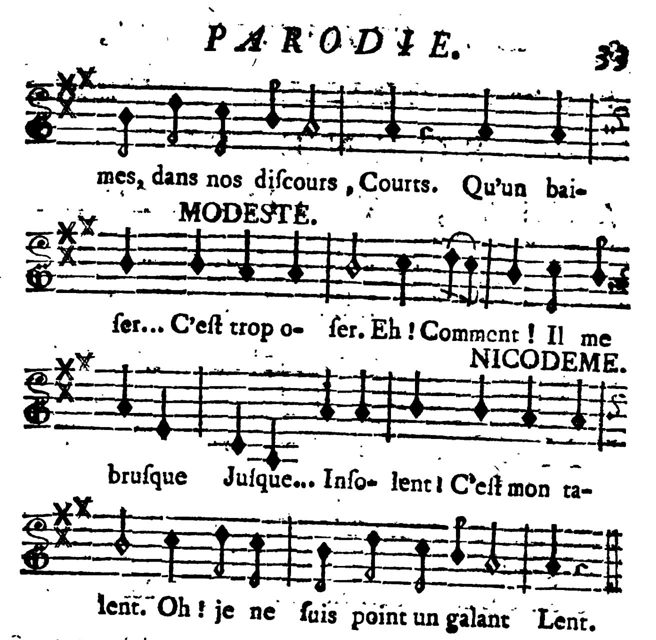


QUe de fa-çons ! Ah finiſ- ſons, Songez à


NIC. MOD. NIC.
respecter Mo-deste. Zeste. Mais... Le res-
pect Est trop suspect ; Ce sen-ti- ment Communé-
ment , Ment. L'Amour ar- dent Doit mar-
cher tambour battant ; Qui ne sçait point prendre sa
bisque , Risque. Dès le dé- but , Il faut
aller à son but : L'Amour lan-guit, quand il at-
tend Tant. Dois-je en un mot , Comme un


ſot, Soupi- rer, Ado- rer? Non; je
m'épargne une peine, Vaine; Telle qui
craint, Et ſe plaint D'un tranſport Un peu
fort, Nous ſçait d'un amour outré, Gré.
Des Ro- mans Du bon vieux tems Tous les A-
mans Etoient gens Aſ- ſomans; Nous a-
brégeons les a- mours, Et nous ſom-

mes



Marchons, marchons.

MODESTE.

Perfide, ta méchanceté ne sera pas impunie ; voici fort à propos Mazette & Alcidac avec ses Dragons.

NICODEME.

Je ne m'en embarasse guères ; c'est moi qui fais la Milice du pays, & j'ai tous ces apprentifs Soldats à mes ordres, ainsi que la Maréchaussée ; suivez-moi.
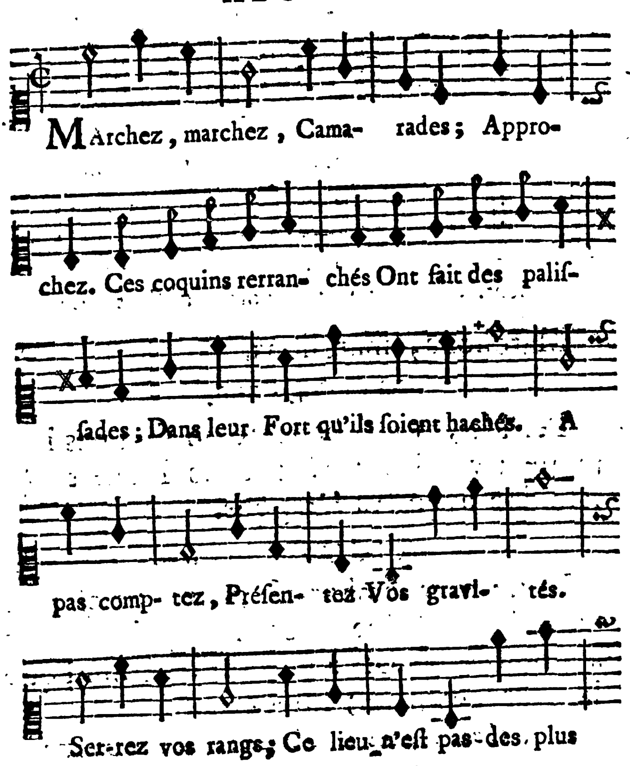
(*Il entre dans le Château avec* MODESTE.)

SCENE II.
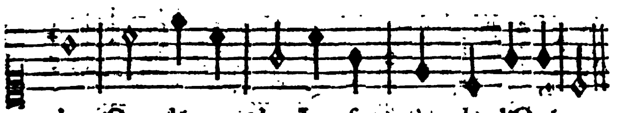
ALCIDAC, MAZETTE, SOLDATS.

MARCHE.

ALCIDAC.



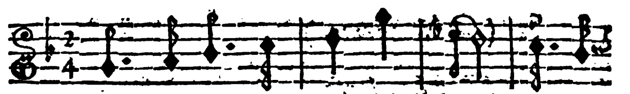


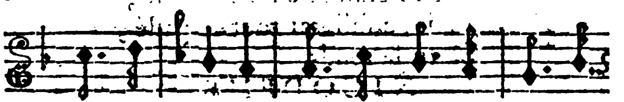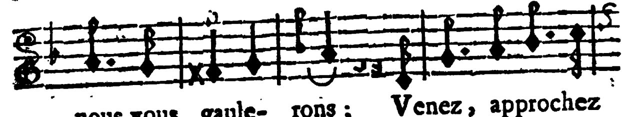


SCENE III.

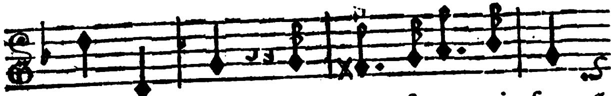
NICODEME, MODESTE, ALCIDAC, SOLDATS, ASSIÉGEANS & ASSIÉGÉS.

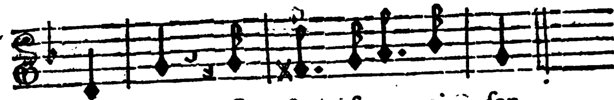
NICODEME, *sur les murs du Château.*











ALCIDAC.

Marche.

MAZETTE.

Attendez, employons premierement les voyes de la douceur.

(*A Nicodeme.*)

Air : *Si, lorſque j'ai connu Liſette.*

Coquin, tu m'as ravi ma Femme,
Mon honneur en eſt offenſé;
Mais j'oublierai tout le paſſé,
Si tu la rends.

NICODEME.

Vraiment ! tredame !

MAZETTE.

Sans y regarder de si près,
A ce prix-là, je fais la paix.

NICODEME.

Air : *Vous irez aux Feuillantines.*

Vous l'aurez à votre tour,
Quelque jour.

MAZETTE.

Quel revers pour mon amour !

ALCIDAC, *à Nicodeme.*

Nous allons punir ton crime.

MAZETTE.

Et moi j'en (*bis.*) suis la victime.

ALCIDAC.

Air : *Où Ninette est-elle ?* Ariette de Ninette à la Cour.

Oh ! c'est trop d'audace ;
Attaquons la place.
Morbleu ! point de grace.
Qu'on fasse main-basse.
Donnons sans tarder.

NICODEME.

Je ne vous crains mie ;
Pour ma douce Amie,
Je perdrois la vie ;
Si je l'ai ravie,
C'est pour la garder.

MAZETTE.

Vengeons cet outrage.

ALCIDAC.

Forçons ce Maraut.

NICODEME.

Je brave ta rage,
Il y fera chaud.
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Courage :
Vîte, à l'assaut, à l'assaut, à l'assaut.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ASSIÉGEANS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt; courage :
Vîte à l'assaut, à l'assaut, à l'assaut.

CHŒUR DES ASSIÉGÉS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt;
Défendons-nous, traitons-les comme il faut.

(*On assiége le Château.*)

ALCIDAC.

Air : *Ces Forbans d'Angleterre.*

La fureur me transporte ;
Forçons, cassons,
Brisons
Cette porte.
Qu'on me prête main-forte.
Amis,
Le Fort est pris.

CHŒUR.

Il est pris. (*3 fois.*)

SCENE IV.

FADÉS.

Même Air.

AMis, je suis à vous.
Tout va sentir mes coups.
Je viens à la bataille
Percer,
Pousser
D'estoc & de taille;
Je veux sur la muraille,
Forcer les ennemis.

CHŒUR.

Il est pris. (3 *fois.*)

FADÉS.

Comment ! je viens quand la besogne est faite?

Air : *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprès, je croi,
Pour me faire moquer de moi :
Quoi qu'il en soit, en pareil cas,
Ma peine n'est pas vaine.
Sans moi l'on ne rempliroit pas
Le vuide de la scène.

SCENE V.

ALCIDAC, MODESTE, FADÉS.

ALCIDAC, *à Fadès.*

Air : *C'est un Enfant.*

RENDEZ Madame à ce qu'elle aime ;
Rassemblez ces deux Amans.

FADÈS.

Seigneur, rendez-la lui vous-même.

MODESTE, *à Alcidac.*

Recevez nos complimens.
Par son stratagême,
Sans vous, Nicodeme,
Me traiteroit sans menagemens :
Il étoit temps, il étoit temps.

ALCIDAC ET FADÈS.

ENSEMBLE.

Il étoit temps, il étoit temps.

FADÈS.

Air : *Il n'a pas pû.*

Mais, franchement,
Ce Bas-Normand...
De crainte, je soupire :
Malgré les droits de ton Epoux,
Ce fripon-là....

MODESTE.

Rassurez-vous :
Il a voulu,
Il n'a pas eu
Le temps de me rien dire.
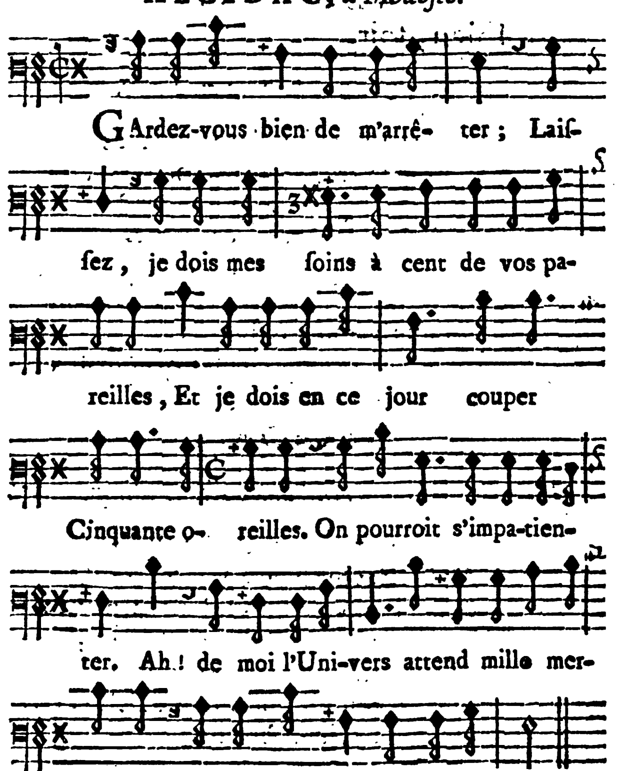
ALCIDAC.

Je suis charmé de vous avoir rendu service si à propos ; je pars.

MODESTE.

Oh ! vous resterez, s'il vous plaît.

ALCIDAC, *à Modeste.*



MODESTE.

Nous ne ſommes point la dupe de cette gaſçonnade.

FADÈS.

Non, parlez franchement.

ALCIDAC.

Eh ! bien, ſoit.

Air : *Comme Larrons en Foire.*

Gardez-vous bien de m'arrêter,
Vous êtes trop charmante.
Eh ! que gagnerois-je à reſter ?
L'Hymen vous rend contente.

MODESTE.

En fait d'Hymen, quelque douceur
Qu'une femme reſſente,
Ne ſçavez-vous pas bien, Monſieur,
Qu'un bon Ami l'augmente ?

ALCIDAC.

Air : *Quand on ſe rend aux préſens d'importance.*

A l'amitié comment reſter fidele ?
Ah ! le devoir bien-tôt chancelle,
Quand on voit un Objet charmant :
Je l'éprouve en ce doux moment,
Et la contrainte eſt bien cruelle ;
Sans le vouloir, près d'une Belle, } *bis.*
Un ami devient Amant. }

SCENE VI.

FADÉS, MODESTE, MAZETTE.

MODESTE.

PUISQU'IL part, il faut du moins songer à chercher mon Mari.

(On apporte Mazette mourant.)

Air : *Bouchez, Nayades.*

O Dieux ! quel spectacle funeste !

MAZETTE.

Je n'en puis plus, chere Modeste.

MODESTE.

Ah ! mon pauvre Ami ! qui est-ce qui vous a traité de la sorte ?

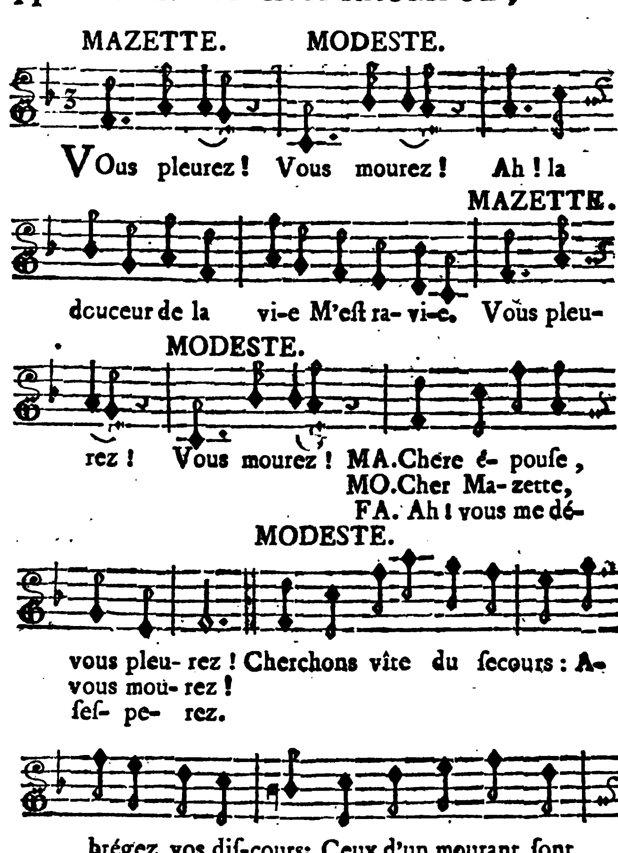
MAZETTE.
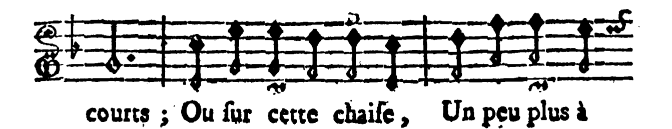
C'est ce coquin de Nicodeme, qui a pris son temps pour me donner un coup de gaule sur la tête.

MODESTE.

Air : *Ah ! vraiment, je m'apperçois bien.*

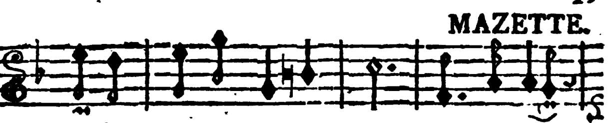
Maudit soit le scélérat,
Qui me cause ce dommage !
Mazette est en bon état,
Pour le jour d'un Mariage.
Je croyois d'un si doux lien,
Tirer un grand avantage ;
Mais, hélas ! je m'apperçois bien,
Qu'il ne faut compter sur rien.


MAZETTE. MODESTE.
VOus pleurez ! Vous mourez ! Ah ! la
MAZETTE.
douceur de la vi-e M'eſt ra- vi-e. Vous pleu-
MODESTE.
rez ! Vous mourez ! MA.Chere é- pouſe,
MO.Cher Ma- zette,
FA. Ah ! vous me dé-
MODESTE.
vous pleu- rez ! Cherchons vîte du ſecours : A-
vous mou- rez !
ſeſ- pe- rez.
brégez vos diſ-cours; Ceux d'un mourant ſont


courts ; Ou ſur cette chaiſe, Un peu plus à
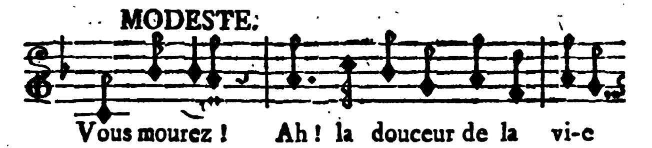


MAZETTE.



l'aiſe, Suivez-en le cours. Vous pleurez !

MODESTE.

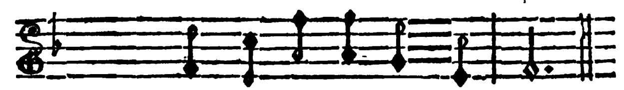


Vous mourez ! Ah ! la douceur de la vi-e

MAZETTE. MODESTE.



M'eſt ra-vi-e. Vous pleurez ! Vous mourez !



MAZETTE. Chere é- pou-ſe, vous pleu-rez !
MODESTE. Cher Mazet- te, vous mou-rez !
FADÈS. A la fin vous m'en-nui- rez !

FADÈS.

Il ne s'agit point de tout cela ; un Chirurgien, un Chirurgien.

SCENE VII.

M. DE LA CASSE, & *les Acteurs précédens.*

M. DE LA CASSE.

J'ARRIVE à point nommé ; conſtatons l'état du patient. Vous avez le crâne fêlé, mon pauvre Seigneur....

MAZETTE.

Oh ! c'eſt de naiſſance.

M. DE LA CASSE.

Conſolez-vous, vous ne languirez pas long-temps ; vous n'avez qu'un inſtant à vivre.

MODESTE.

Ah ! Ciel ! il en mourra !

M. DE LA CASSE.

Aſſurément : mais cela ne ſera rien ; nous le rendrons à la vie avec une goutte de la Médecine univerſelle du Docteur Glouton.

MODESTE.

Air : *La moitié du chemin.*

Où trouve-t'on ce fameux ſpécifique ?

FADÈS.

Oh ! quel eſt donc
Ce grand Docteur Glouton ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt un Phiſophe hermétique, cabaliſtique, balſamique, ſudorifique, empirique & magique, qui habite une iſle ſolitaire, pour y décompoſer les rayons du ſoleil dans un laboratoire ſouterrain.

MAZETTE.

Fin de l'air ci-deſſus.

Cherchons, cherchons ce fameux, ce fameux Médecin ;
On ne peut trop payer ce remede divin.

M. DE LA CASSE.

J'en ſuis le Dépoſitaire ; mais comme il n'en reſte plus qu'une goutte, il ne m'eſt permis de la donner qu'à une condition.

MODESTE.

Quelle eſt-elle ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt de procurer à notre Philoſophe les moyens de renouveller ſon reméde.

FADÉS.

Comment cela ?

M. DE LA CASSE.

Il faut que le ſouffle pur d'un ami véritable, ou d'une Femme fidelle, entretienne jour & nuit le feu de ſes creuſets ; c'eſt à vous à lui trouver l'un ou l'autre.

MODESTE.

Un ami véritable ?

FADÉS.

Une Femme fidelle ?

MAZETTE.

Ah ! je ſuis mort ; que l'on m'emporte. (*On l'emporte.*)

MODESTE.

Ce que vous exigez ne ſe trouvera pas facilement.

M. DE LA CASSE.

C'eſt pour cela que la Pierre Philoſophale eſt ſi rare.

FADÉS

FADÈS.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la propofition de l'Opéra.

MODESTE.

Et faut-il refter long-tems dans le laboratoire de Glouton ?

M. DE LA CASSE.

Pefte ! le grand œuvre ne fe fait pas fi promptement ; on doit s'attendre à n'en fortir jamais.

MODESTE.

Jamais !

M. DE LA CASSE.

Jamais ; arrangez-vous là-deffus : j'ai dit, je me retire.

SCENE VIII.

MODESTE, FADÉS, LISETTE.
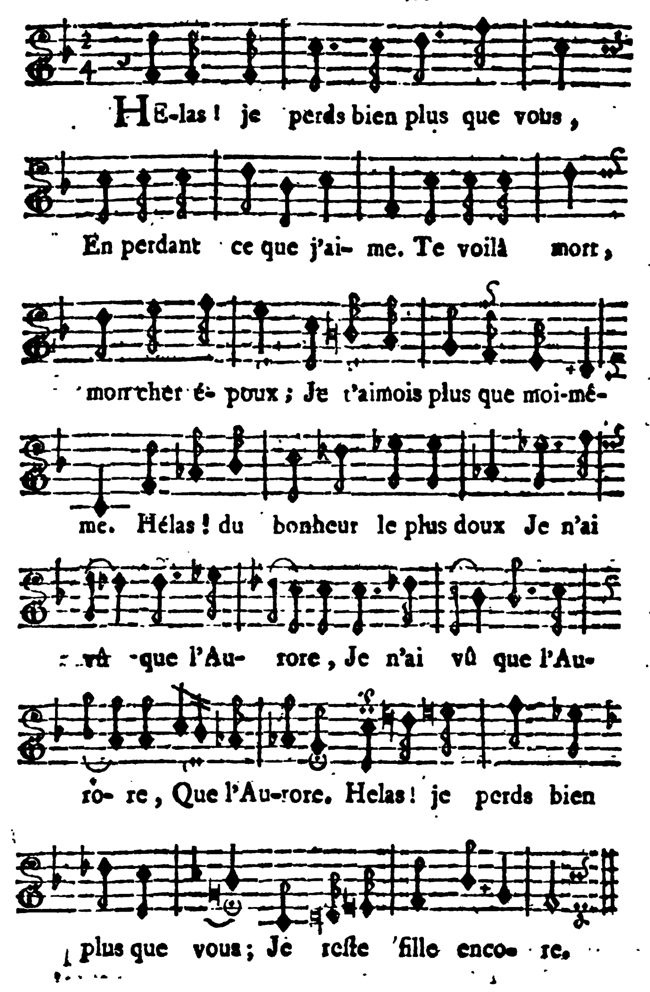
LISETTE.

HÉLAS ! je perds un bon Maître.

FADÈS.

Hélas ! je perds un fils qui m'eft bien cher.

MODESTE.


Hélas! je perds bien plus que vous,
En perdant ce que j'ai- me. Te voilà mort,
mon cher é- poux; Je t'aimois plus que moi-mê-
me. Hélas! du bonheur le plus doux Je n'ai
vû que l'Au- rore, Je n'ai vû que l'Au-
ro- re, Que l'Au-rore. Helas! je perds bien
plus que vous; Je reste fille enco- re.

Seigneur Fadès, un Pere est un ami véritable ; vous allez faire un généreux effort pour votre fils.

Air : *Le bonheur de ma vie.*

C'est à vous de le secourir.

FADÉS.

Pour lui l'on me verroit mourir,
Si je pouvois encor offrir
Des jours dignes d'envie.

MODESTE.

Quel raisonnement ! moins les jours sont dignes d'envie, moins on a de regret à les sacrifier. Et vous, ma chere Lisette ?

LISETTE.

Et moi, Madame, je m'excuse par la raison contraire.

Fin de l'air ci-dessus.

Je suis jeune, & je veux jouir
Du plaisir de la vie.

MODESTE.



(*Elle sort.*)

FADÉS.

Il est de la bienséance que je fasse une visite à mon fils avant qu'il prenne congé de la compagnie.

SCENE IX.

FADÉS, ALCIDAC.

CHŒUR, *qu'on ne voit pas.*

Air : *Il est mort.*

Il est mort, il est mort ;
Mazette a fini son sort.
Il est mort, il est mort.

FADÈS.

Il me paroît que voilà ma visite faite.

CHŒUR.

Il est mort, &c.

FADÉS.

Ah ! mon pauvre fils !

On entend une simphonie gaie.

CHŒUR.

Air : *Oh ! oh ! Tourelouribo.*

Mazette rit, chante & danse,
Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Je sens renaître l'espérance.

CHŒUR.

Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Pour nous quelle heureuse chance !

SCENE X.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÉS.

MAZETTE, *en disant.*

OH ! oh ! tourelouribo.

Enfin, on a trouvé un modele de fidélité ; j'ai bû la phiole de baume universel, & zeste, me voilà tout d'un coup prêt à danser.

FADÈS.

Mon Fils, n'èn resteroit-il pas une petite goutte pour ton Pere ?

MAZETTE.

Tôt, tôt, que l'on annonce à ma Femme cette nouvelle intéressante, & que l'on sçache quelle est la personne charitable qui s'est livrée pour moi.

FADÉS.

Je vais m'en instruire.

MAZETTE.

Allez, allez, mon cher Pere, il faut célébrer la mémoire d'une Femme si rare.

SCENE XI.

MAZETTE, CHŒUR.

CHŒUR.

Air : *O, Pierre, ô Pierre.*

Modeste, Modeste,
Pour jamais on vous perd.

MAZETTE.

Quel présage funeste !
Dieux, quel triste concert !

CHŒUR.

Hélas ! pauvre Modeste !

MAZETTE.

Quel malheur m'est offert !

CHŒUR.

Modeste, Modeste,
Pour jamais on vous perd.

SCENE XII.

MAZETTE, ALCIDAC.

ALCIDAC.

Parbleu ! mon ami, tout prêt à monter à cheval, je viens d'apprendre une jolie chose : ta Femme t'abandonne pour aller passer ses jours avec un Chercheur de Pierre Philosophale ; elle vient de partir.

MAZETTE.

Eſt-il poſſible ! ah ! je ne m'attendois pas à cette preuve d'amitié-là.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu ma Femme;
C'eſt pour me prouver ſa flâme
Qu'elle a fait ce tour.

ALCIDAC.

La pauvre Petite,
Par amour te quitte.

MAZETTE.

Et c'eſt ſans retour.

Elle m'a ſauvé la vie par ſa fidélité.

ALCIDAC.

Il y a bien des Femmes qui font tout le contraire pour faire vivre leurs Maris.

MAZETTE.

Mon cher ami, me voilà veuf.

ALCIDAC.

Tant mieux ; je crois que c'eſt ici le moment de te déclarer que je ſuis amoureux de ta Femme.

MAZETTE.

Eh ! bien, voilà une nouvelle qui ne laiſſe pas que d'être conſolante.

ALCIDAC.

Air : *Ça n'ſe fait pas.*

Mon cher, il faut ſans tarder,
Me la céder ;
Sois favorable à ma flâme.

MAZETTE.

C'est me prier d'être un sot ;
Car, en un mot,
C'est ma femme.

ALCIDAC.

Que d'Epoux moins délicats !

MAZETTE.

Oh ! ça n'convient pas,
Ça n'se fait pas.

ALCIDAC.

Air : *Paisibles bois, jardins délicieux.*

Qu'esperes-tu ? Renonce à ton amour ;
Pour jamais tu la perds, c'est à moi d'y prétendre ;
Et je veux moi seul, en ce jour,
Forcer Glouton à me la rendre.

MAZETTE.

Eh ! bien, faites comme vous l'entendrez, voilà qui est fini : je vous la céde ; elle m'est soufflée trop souvent pour que je ne fasse pas ce marché-là avec vous ; d'ailleurs, si je voulois la garder, vous n'y perdriez peut-être rien.

ALCIDAC.

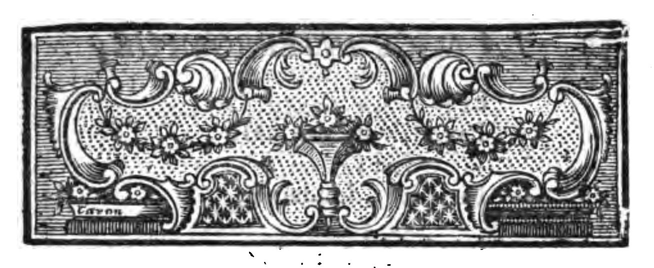
J'ai ta parole. Adieu.

MAZETTE.

Air : *J'ai fait l'amour, c'est pour un autre.*

Partez, partez, vaillant Dragon,
Enlevez ma Femme à Glouton
Ah ! puisse-t-elle être la vôtre !
J'ai fait l'amour c'est pour un autre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Paysage avec une Riviere, & dans le fond une Isle.

SCENE PREMIERE.

LURON, *dans son Bateau.*

Air : *Lan, farira, dondaine, bon !*

SANS jamais m'lasser
Dessous ces coudrettes,
Je m'plais à passer
Ces jeunes Fillettes,
Gué,
Lan farira, lirette,
Bon,
Farlarira, don, don.

SECOND COUPLET.

Toujours il me vient
De bonnes aubaines,

Et je me fais bien
Payer de mes peines,
Gué,
Farlarira, dondaine,
Bon;
Farlarira, don, don.

Eh! v'là l'Passeux, v'là l'Passeux.

Air: *Danses-tu, Colin?*

Qui veut passer l'eau?
J'ai là mon Bateau,
Je mene à la maison,
Du Docteur Glouton;
Dans son noir
Manoir,
Chacun vient pour le voir,
Et pour consulter son sçavoir.

Mais d'avance
L'ordonnance
En argent
Comptant
Se vend:
Inutiles;
Mais habiles,
Nos Docteurs souvent
En font autant.

J'ai là mon Bateau,
Qui veut passer l'eau, &c.

Quiconque veut paſſer,
Ici doit financer,
Je reçois
Tous les droits
Du péage :
Cet uſage
Eſt fort ſage.
La mode, après tout,
Peut changer de goût.

J'ai là mon Bateau, &c.

Air : *Pour le peu de bon temps qui nous reſte.*
Il guérit de la Paraléſie,
De l'Hypocriſie,
Du mal de Dents,
De la Cornologie,
De la Poëſie,
Et de cent maux différens.

A l'Art qu'il poſſede,
Le plus grand mal cede,
Et cede ſi bien,
Que qui prend ſon remede,
Ne craint plus rien.

Allons, allons ; v'là l'Paſſeux ; v'là l'Paſſeux. Luron, ſarpejeu, nous aurons aujourd'hui de la pratique.

Air : *Que feroit-on dans la vie ?*
Chacun donne dans la Naſſe.
Quel profit, lorſque l'on eſt en paſſe !

Sans que le Public s'en lasse,
Charlatans,
Vivez à ses dépens.
Quelle foule déjà s'amasse!
En v'là pour remplir trente Bateaux.

(*Luron fait entrer dans son Bateau plusieurs personnes qui lui donnent de l'argent.*)

Donne, passe; donne, passe;
Le Docteur guérit de tous maux.
Donne, passe; donne, passe;
(*A part.*) Profitons de l'erreur des sots.

SCENE II.

ALCIDAC, LURON.

ALCIDAC.

Suite de l'air.

Fuyez, vile Populace;
Qu'à l'instant on me cede la place.

LURON.

Quelle audace!

ALCIDAC.

Qu'on me passe,
Passe, passe; abrégeons les propos.

LURON.

Doucement, doucement, Frere,



ALCIDAC, *le poussant dans le bateau.*

Tu fais le raisonneur!

LURON.

Tout bellement, donc; je n'sommes pas fait à c'te magniere de politesse-là.

Air: Toque, mon Tambourin, toque.

Le Diable t'enléve.

ALCIDAC.

Morbleu! finissons.

LURON.

Mais ma barque creve,
Et nous enfonçons.

ALCIDAC.

Rame, dépêche, acheve, acheve;
Passons, passons, passons.

SCENE III.

Le Théâtre représente le Laboratoire de Glouton, éclairé par une lampe. On voit dans le fond plusieurs Garçons qui pilent dans des Mortiers, tandis que d'autres sont occupés à distiller. Modeste est auprès d'un Fourneau enflâmé, & Glouton devant une table chargée de livres & de drogues.

GLOUTON, MODESTE.

GLOUTON.
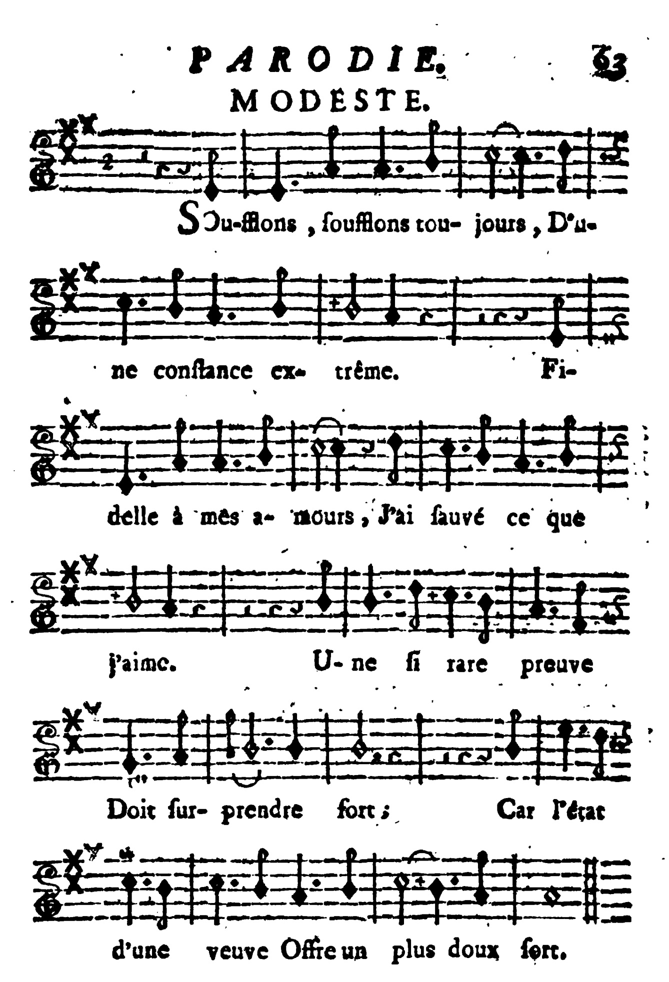
Air : *Armide, est encor plus aimable.*

ENFIN, l'amitié conjugale
En ce jour se signale.
(*A Modeste.*)
Soufflez, soufflez dans mes creusets;
Sans vous, tout mon espoir se perdoit pour jamais.
On a peine à trouver Epouse jeune & belle,
Qui veuille à son Epoux immoler ses appas;
Une Femme à ce point fidelle,
Hélas ! est un modele
Qu'on ne suivra pas.

Avec le CHŒUR.

Enfin, l'amitié conjugale
En ce jour se signale.
Soufflez, &c.

MODESTE.



GLOUTON.

Allons, pour égayer ce Phœnix matrimonial, je veux faire danser toute mon Apothicairerie. *On danse.*

SCENE IV.

MODESTE, GLOUTON.

GLOUTON.

C'EN eſt aſſez. Holà, l'Enfumé, où eſt la Liſte des malades qui ſont venus aujourd'hui pour me conſulter ? Donnez-la à Modeſte ; elle lira, pendant que j'écrirai mes ordonnances. (*A Modeſte.*) Commencez.

MODESTE, *lit.*

Adelle de Ponthieu.

GLOUTON.

Adelle de Ponthieu ? Qu'eſt-ce qu'elle m'écrit ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, *
Des pâmoiſons & des langueurs.

GLOUTON, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma Chere,
Prenez des gouttes d'Angleterre.

---

* Adelle de Ponthieu, Tragédie très-intéreſſante ; mais dont on a trouvé le coloris un peu foible.

MODESTE

MODESTE, *lit.*

La grande Iphigénie *, pour des convulsions, des vertiges & des vapeurs.

GLOUTON.

On la disoit d'une santé si robuste.

MODESTE.

Elle marque qu'elle vouloit venir vous consulter elle-même; mais qu'en sortant de son hôtel, l'impression du grand jour l'a fait évanouir.

Air : *De nécessité.*

Seigneur, elle a de l'humeur peccante,
Quelques vers dont la marche serpente.

GLOUTON, *écrit.*

Princesse, prenez pour médecine
Une quintessence de Racine.

MODESTE, *lit.*

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

La petite Iphigénie, **
A recours à vous, Seigneur.

* Iphigénie, Tragédie qui a mérité le plus grand succès. On ne lui reproche qu'une versification un peu négligée; défaut dont on ne s'est point apperçu aux représentations; grace à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle Clairon, & les Sieurs Le Kin & Bellecour ont joué cette Pièce.

** Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.

GLOUTON.

Qui cause sa maladie ?

MODESTE.

Trop d'acide, trop d'aigreur ;
Elle a de l'humeur caustique,
Et de la bile critique.

GLOUTON, *écrit.*

Prénez quelque lénitif,
Et sur-tout un air plus vif.

MODESTE, *lit.*

Jeannot, Jeannette.

GLOUTON.

Qu'est-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sçavez-vous bien, Beauté cruelle.*

J'aurions besoin de vos recettes,
Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans, c'est que vous êtes,
D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enseignez-nous ce qu'il faut faire,
Pour à çal fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot, Jeannette, allez, allez dormir ;
Le repos vous est nécessaire.

SCENE V.

L'ENFUMÉ, *& les Acteurs précédens.*

L'ENFUMÉ.

MONSIEUR le Docteur, il y a là une grande Figure antique qui fait rire & pleurer tout à la fois.

GLOUTON.

Que me veut-elle ?

L'ENFUMÉ.

C'est un vieux Bon-homme qui a déjà vécu un siécle, il demande s'il n'y a pas moyen de prolonger encore sa vie.

GLOUTON.

Comment l'appelle-t-on ?

L'ENFUMÉ.

L'Opéra d'Alceste.

GLOUTON.

Qu'il aille se faire mettre en Musique.

SCENE VI.

UN COUREUR, *& les Acteurs précédens.*

GLOUTON.

QUE me veut cet homme-là ? Bon ! le voilà par terre !

LE COUREUR.

Ah ! Monſieur le Docteur, ayez pitié d'un pauvre Coureur hors de condition. Vous qui connoiſſez tant de monde, ne pourriez-vous pas me placer quelque part?

GLOUTON.

D'où ſors-tu ?

LE COUREUR.

De chez le Faux Généreux, * mais je n'ai reſté qu'un jour dans cette condition-là.

GLOUTON.

** C'eſt que tu es un mauvais ſujet, va-t'en.

LE COUREUR.

Faites-moi donc le plaiſir de me prêter de l'argent ſur ce gage.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COUREUR.

C'eſt une Mitaine *** que j'ai ramaſſée ſous le Théâtre de la Comédie Italienne.

GLOUTON.

Fi donc ! comme elle eſt faite !

---

* Le Faux Généreux, Comédie en cinq Actes, jouée à la Comédie Françoiſe.

** Le Rôle du Coureur a été retranché à la Seconde Repréſentation.

*** La Mitaine, Comédie, repréſentée au Théâtre Italien.

LE COUREUR.

Oh! je puis vous assurer qu'elle n'a servi qu'une fois, elle est toute neuve.

GLOUTON.

Allons, allons, hors d'ici avec ta peste de Mitaine, qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE VII.

GLOUTON, MODESTE.

MODESTE.

MONSIEUR le Docteur, voici encore une consultation.

GLOUTON.

Lisez.

MODESTE.

Air : *De Joconde.*

* Énée a recours à Glouton,
Voici sa maladie :
Il est glacé par le poison
De la mélancolie.

GLOUTON.

Qu'on le mette auprès d'un grand feu,
Sans cela l'humeur sombre
Pourra le réduire avant peu,
A n'être plus qu'une ombre.

---

* L'Opéra d'Enée & Lavinie.

SCENE VIII.

GLOUTON, LURON,

LURON.

ALERTE, alerte, alerte.

GLOUTON.

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?

LURON.

Ah! sarpejeu, not' Bourgeois, je vous amenons une bonne pratique, allez.

GLOUTON.

A-t-elle bien payé?

LURON.

Je vous en réponds.

GLOUTON.

Donne, donne.

LURON, *lui donnant un coup de sa rame sur les épaules.*

Très-volontiers.

GLOUTON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LURON.

La monnoye dont il m'a payé. Je crois,

jarnigué, que j'ons passé le Diable. C'est un vivant qui vient mettre ici tout en bringue.

Air : J'ai, sans y penser, laissé tomber, &c.

Morbleu ! qu'il est vif !
Cet Escogrif,
A mine rogue,
Vient d'avoir l'honneur,
D'étriller votre serviteur.
Craignez-en autant.

GLOUTON.

Sur l'insolent,
Lâchons mon Dogue.

LURON.

Vous, & vot' mâtin,
Vous perdrez vot' Latin.

T'nez, t'nez, v'là qu'il assomme ce pauv' animal. Et d'un, d'expédié : c'est à présent vot' tour ; pour moi, j'gagne le large.

(Il se sauve avec tous les Garçons du Laboratoire.)

GLOUTON.

Luron, Luron.

SCENE IX.

GLOUTON, ALCIDAC.

GLOUTON.

AH ! le Bourreau ! il me laiſſe ſeul. N'importe; faiſons bonne contenance. (*En tremblant.*) Que demandez-vous ?

ALCIDAC.

Air des Troqueurs : *On ne peut trop-tôt.*

Il faut, ventrebleu,
Me rendre Modeſte,
Pour peu, malepeſte,
Qu'on me la conteſte,
On verra beau jeu ;
Je mets tout en feu,
Je jette, je caſſe,
Creuſets & fourneaux ;
Et je te fracaſſe
La tête & les os ;
Et je te fracaſſe......
Qu'on me ſatisfaſſe,
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Il me la faut.

Qu'on me ſatisfaſſe,
Dépêche, maraut,

Ou je te fracasse,
Ou je te fracasse,
Ou je te fracasse....
Qu'on me satisfasse,
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Il me la faut.

GLOUTON, *tremblant.*

Un moment; expliquons-nous?

ALCIDAC.

Comment! Morbleu, tu trembles?

GLOUTON, *tremblant plus fort.*

Oh! point du tout.

ALCIDAC.

Air: *La Fille de Village.*

Ne crains rien de funeste,
Je ne suis pas mauvais;
Qu'on me rende Modeste,
Et je te laisse en paix.
Si l'excès de ma rage
A troublé ce séjour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'Amour.

GLOUTON.

Voilà une raison à laquelle on doit céder.

ALCIDAC.

Air : *Oh! reguingué.*

(En levant sa canne.)

Je vous en prie, allons.

GLOUTON.

Eh ! bien,
Monsieur, vous m'en priez trop bien,
Pour que je vous refuse rien ;
Que de ces lieux, Modeste sorte ;
Et que le Diable vous emporte.

(Il sort.)

ALCIDAC, *à Modeste.*

Allons, suivez-moi, je m'empare de vous.

MODESTE.

Hélas ! on fait bien voir du pays à la pauvre Modeste.



SCENE X.

Le Théâtre représente un lieu décoré pour une Fête.

MAZETTE, CHŒUR.

MAZETTE, *avec le Chœur.*

Air : *Ah ! le bel Oiseau, Maman.*

ALCIDAC a vaincu Glouton,
Il revient avec Modeste,
Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.

MAZETTE.

Il a pris la balle au bond ;
O jour heureux & funeste !
C'est à moi de trouver bon,
Que ma Femme avec lui reste.

Avec le CHŒUR.

Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.

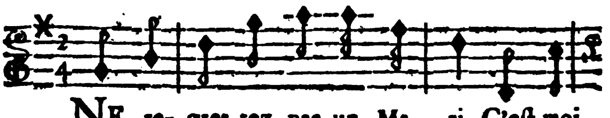


SCENE XI.

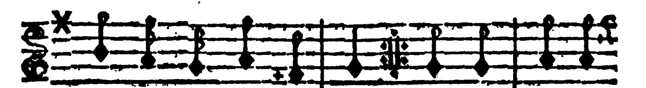
ALCIDAC, MODESTE, MAZETTE.

ALCIDAC.

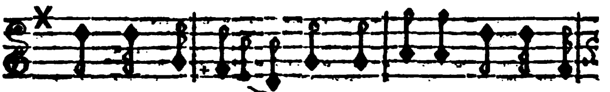
Air : *Sabotiers Italiens.*



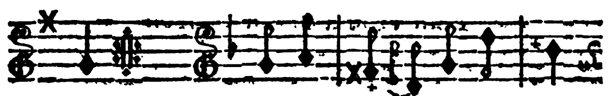
NE re- gret-tez pas un Ma- ri. C'eſt moi
Qui, des ſoins que pour vous j'ai pris Vous de-



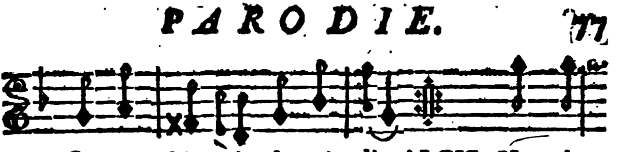
qui dois ê- tre ché- ri. Mais Ma- zette
MODESTE.
vez me donner le prix. Je fais tout ce



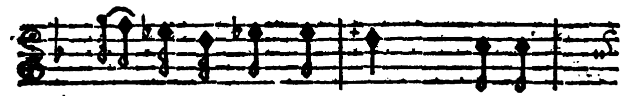
vous rend ſen-ſi- ble ; Vous le regar-dez en deſ-
qui m'eſt poſ- ſi- ble, Pour ne regar- der rien que



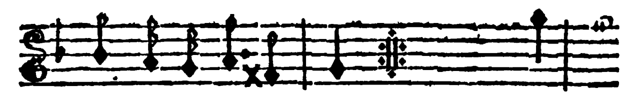
ſous. ALCIDAC. Songez à ce que j'ai dit :
vous. MODESTE. Je n'ai pû re- voir le jour



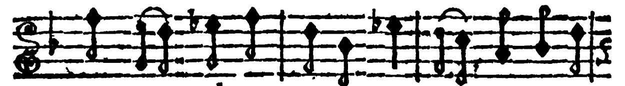
Je ne ſais point de cré- dit. ALCID. Vous de-
Sans re- pren-dre mon a- mour. MOD. Ma-zet-



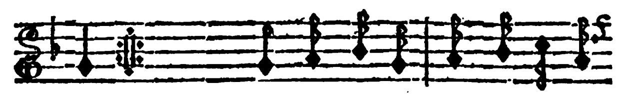
vez vivre ſous mes loix ; Votre E-
te m'a fait cet af- front ! ALC. Il fait



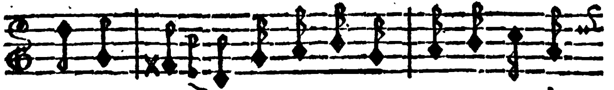
poux m'a cé-dé ſes droits. MAZETTE. Oui ,
com- me bien d'autres ſont. MODESTE. Mais



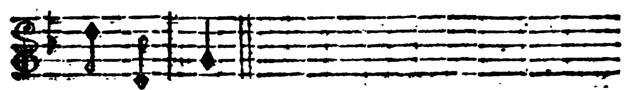
je vous ai quit- tée ; Mais c'eſt par ſenti-
m'a-t'on con- ſul- tée , Sur cet ar- range-



ment. MAZET. Que ne fait- on point pour ſauver
ment ? MODES. Si nous avions eu ſix mois de



ce qu'on ai-me ? Mon amour ex- trême M'a mis
ma-ri- a- ge , Un pareil ou outrage Ne ſur-



ALCIDAC.

Selon nos conventions, votre Mariage est nul, & votre cœur doit être à moi.

Air: *Allons donc, Mademoiselle*

Allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

MODESTE.

Mais, Monsieur, je suis sa Femme,
Faut-il payer doublement?

ALCIDAC.

Eh! allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

Air: *Où s'en vont ces gais Bergers?*

Je vous épouse en ce jour,
Et mieux que ce beau Sire,
Des douceurs d'un tendre Amour,
Je sçaurai vous instruire;
Mais à quoi pensez-vous donc,
En baissant la paupiere?

MODESTE.

Qu'en amour il n'est point de leçon,
Qui vaille la premiere.

MAZETTE.

Allez, consolez-vous, ma Petite; je n'ai sacrifié les droits de l'Hymen que pour faire valoir ceux de l'Amour.

ALCIDAC.

Oui-dà! il faut avouer que je suis un grand sot de l'avoir ramenée ici; mais il y a du remede; elle va partir tout à l'heure avec moi: faites vos adieux.

MAZETTE.

Air: *Adieu donc, Dame Françoise.*

Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.
Je m'en vais déſespéré.

MODESTE.

Sa douleur me perce l'ame.

MAZETTE.
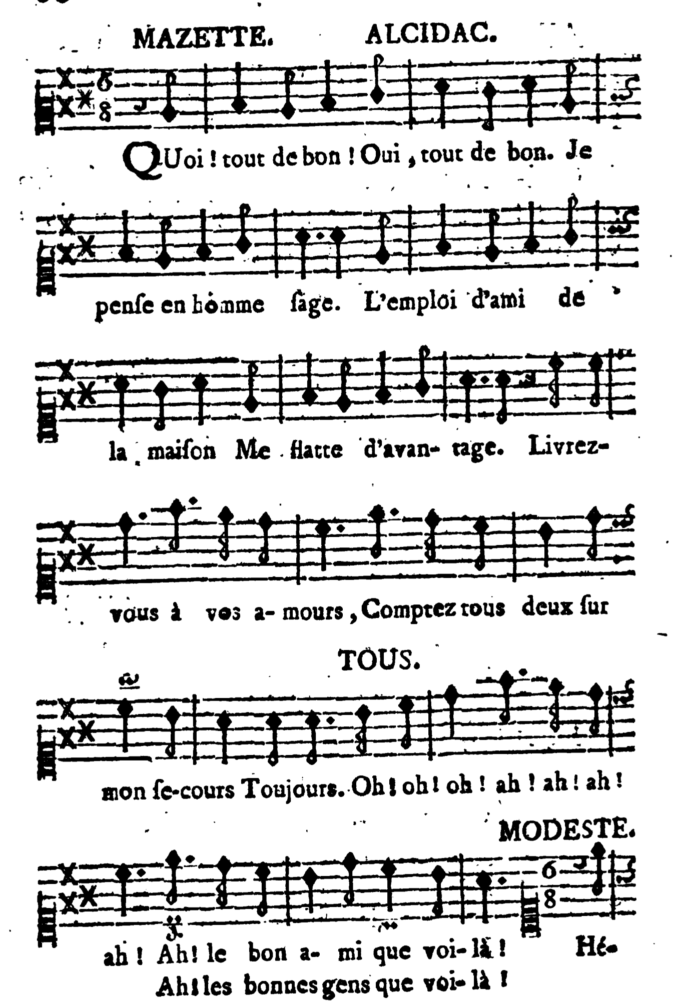
Je m'en vais déſespéré, (*bis.*)
Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.

ALCIDAC.
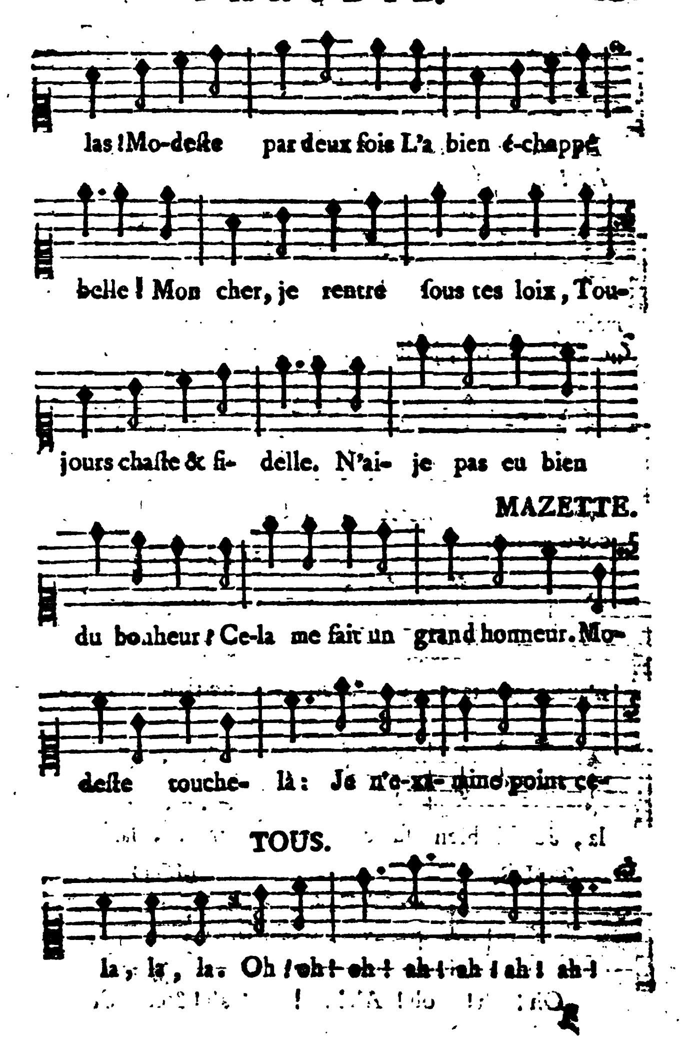
Ecoute, Mazette.

Air: *Lustucru.*
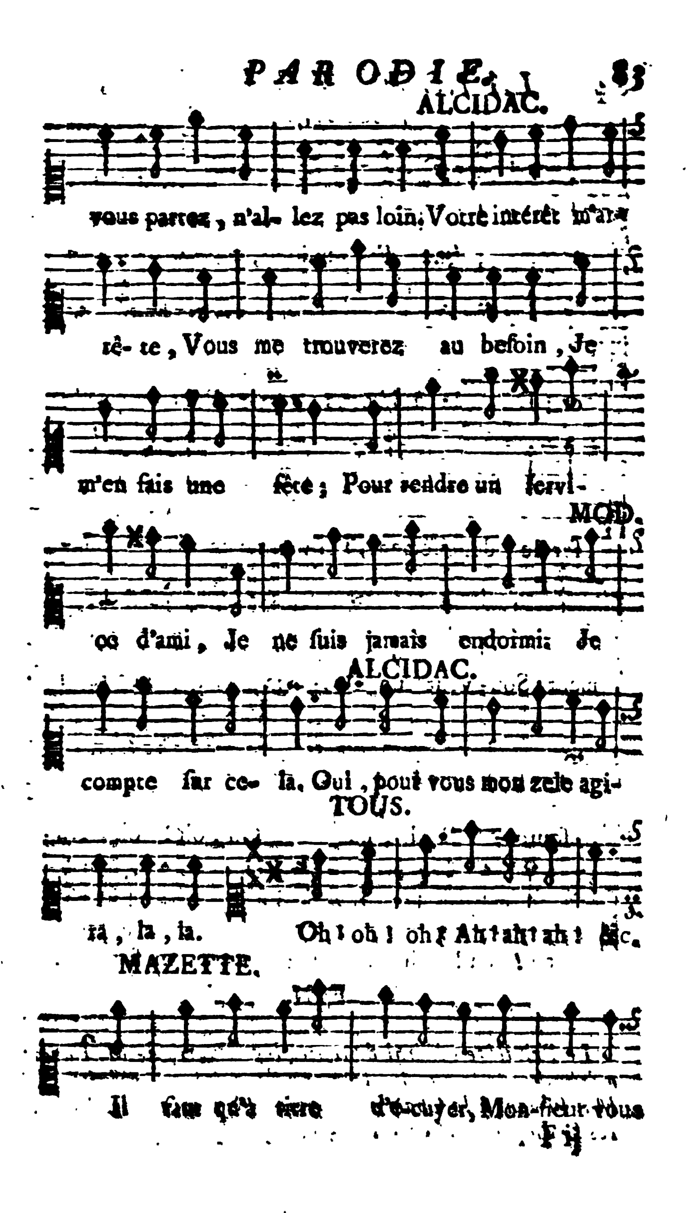
Va, je te rends ta promesse,
J'ai pitié de tes amours:
Passe avec elle tes jours,
Je te la laisse,
Malgré que j'en sois féru.
L'eusses-tu cru?
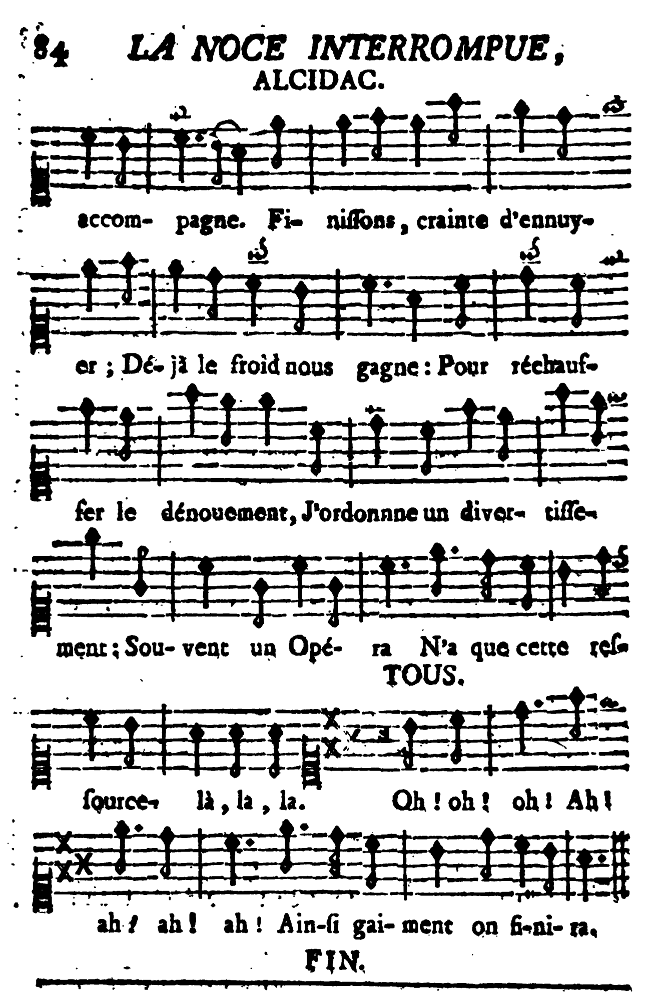

MAZETTE. ALCIDAC.
QUoi ! tout de bon ! Oui, tout de bon. Je
pense en homme sage. L'emploi d'ami de
la maison Me flatte d'avan- tage. Livrez-
vous à vos a- mours, Comptez tous deux sur
TOUS.
mon se-cours Toujours. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
MODESTE.
ah ! Ah ! le bon a- mi que voi- là ! Hé-
Ah ! les bonnes gens que voi- là !

la


las ! Mo-deste par deux fois L'a bien é-chappé
belle ! Mon cher, je rentre sous tes loix, Tou-
jours chaste & fi- delle. N'ai- je pas eu bien
MAZETTE.
du bonheur ! Ce-la me fait un grand honneur. Mo-
deste touche- là : Je n'e-xa-mine point ce-
TOUS.
la, la, la. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !


MODESTE.
Ea ra- re femme que j'ai là! De mains en
Ah! le bon é-poux que voi- là! Les revers
mains, mon cher époux, Je passe dans les
d'un Des- tin, ja-loux M'en font craindre en-
vô- tres. Si notre a- mi res- toit i- ci, Je
cor d'autres.
MAZETTE.
n'aurois pas tant de souci. S'il ne tient qu'à ce-
la, Je suis bien sûr qu'il rester ra, la, la.
TOUS.
MODESTE.
Oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah! &c. Si


ALCIDAC.
vous partez, n'al- lez pas loin. Votre intérêt m'ar-
rê- te, Vous me trouverez au besoin, Je
m'en fais une fête; Pour rendre un servi-
MOD.
ce d'ami, Je ne suis jamais endormi: Je
ALCIDAC.
compte sur ce- la. Oui, pour vous mon zele agi-
TOUS.
ta, la, la. Oh! oh! oh! Ah! ah! ah! &c.
MAZETTE.
Il faut qu'à titre d'écuyer, Mon-sieur vous

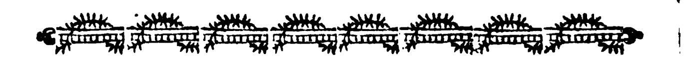


Le Privilège général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS,

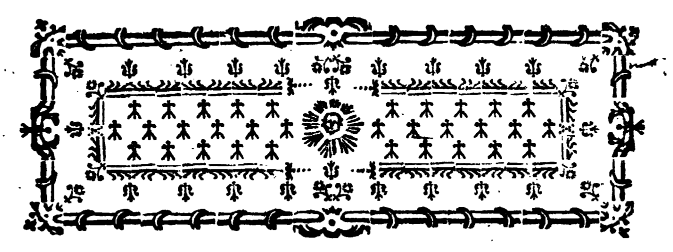
Ambigu mêlé de Scènes, de Chants, & de Danses :

Représenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1750.

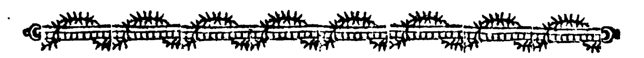


ACTEURS.

UN GARÇON LIMONADIER.
UN CATALAN.
LE CHEVALIER DE VENTILLAC.
M. BRIDAUT.
M. CRAQUET.
M. GOBE-MOUCHE.
UN MARCHAND CLINQUAILLER.
UNE PETITE MARCHANDE DE CROQUET.
Madame DU RÉZEAU.
MARTON.
M. DE L'ESCOMPTE.
DEUX MARCHANDS DE CHANSONS.
Madame BONTOUR.
Monsieur BONTOUR.
Mlle. CHOUCHOU.
LA VICTOIRE, Grenadier.
GRIFFONET, Clerc de Procureur.
UN SOLDAT DU RÉGIMENT D'ORLÉANS.
SAVOYARDS, SAVOYARDES.
SOLDATS, & Gens de différens états.



LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.



Le Théâtre représente la partie des beaux Boulevards illuminée ; plusieurs tables sont dans le fond & sur les aîles, au pied des arbres. Différentes personnes de tous les états y sont assises : des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche, au son des hautbois & des cornemuses.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, M. BRIDAUT, *jouant aux échets*, UN CATALAN.

UN CATALAN.

ALLONS gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils ;
Vos façons & vos courbettes
Sont en vogue dans ce pays.

On voit faire vos pirouettes
Aux Financiers, aux Robins, aux Marquis.
On ne rencontre à présent à Paris
Que Marionnettes.



Minaudez, vieille Coquette,
Coëffez-vous en papillon;
D'une fille à la jaquette
Affectez le petit ton.
Vous, Barbon, galant à lunettes,
Prenez les airs d'un petit Adonis:
On ne voit plus à présent à Paris
Que Marionnettes.

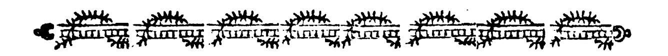
M. BRIDAUT.

Au diable soit la musique; j'ai perdu.

LE CHEVALIER, *aux Catalans.*

Retirez-vous, Faquins.





SCENE II.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT, LE GARÇON DE CAFFÉ.

LE CHEVALIER.

Garçon!

LE GARÇON.

On y va. (*A la Cantonnade.*) Hé! la Ripopée, donnez de l'Orgeat à ces Messieurs, & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon!

LE GARÇON.

Allons, allons. (*A la Cantonnade*) Que l'on porte une tasse de Chocolat à ce vieux Commandeur, qui est avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon! viendras-tu, bélitre?

LE GARÇON.

Parbleu! on ne sçauroit servir tout le monde à la fois.

LE CHEVALIER.

Parle donc ; hé ! Maroufle ; tu dois tout quitter, quand le Chevalier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON.

Hé bien ! que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON, *à part.*

La bonne chienne de pratique !

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

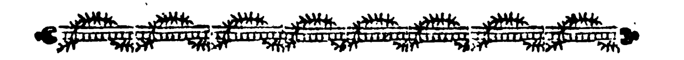
Ecoute, écoute ; Garçon, as-tu la Gazette ?

LE GARÇON.

Elle n'est pas encore arrivée ; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours en attendant ; emporte ces échets. (*A M. Bridaut.*) Tenez, Monsieur Bridaut, lisez.



SCENE III.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT.

M. BRIDAUT.

LISONS; pour moi, je tiens que rien n'orne tant l'eſprit que les lectures utiles. (*Il lit.*) Biens Seigneuriaux, Terres, Châteaux & Seigneuries du Marquis Pharaon à vendre par Décret forcé.

LE CHEVALIER.

Paſſons, paſſons; j'ai aſſez de biens Seigneuriaux.

M. BRIDAUT.

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc! qui eſt-ce qui achette de ces miſeres-là?

M. BRIDAUT *lit.*

Vente d'effets de la ſucceſſion de Monſieur Bartolin, Avocat ſuivant la Cour, rue du Petit-Hurleur. Un Cabriolet, un Dés-

habillé en chenille, Plumets blancs, & nœuds d'épée de la derniere mode, collection de Musique Italienne, une Guittare & une Vielle ; point de livres de Droit.

(Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un sou, en fait des mouillettes & les trempe dans son verre d'eau.)

M. BRIDAUT *continue.*

De M. l'Abbé Fignolet, rue Poupée ; une caisse d'Éventails, vingt pieces de Rubans à la Frivolité, à la Bastienne & à la Tronchin, Jartieres brodées, Coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, Boëte à mouches émaillée, Lorgnettes d'Opéra, Toilette portative, & une collection de petits Romans, dont la Vente se fera après la Vacation.

LE CHEVALIER.

Après la Vacation!

M. BRIDAUT *lit.*

Toutes sortes de Vins & de Liqueurs fines, Linges de table, Batterie & Ustensiles de cuisine, après le décès de M. Grasdouble, Chanoine d'Avalons, Place aux Veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au solide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chasse complet, de la succession de M. Carnage, Docteur en Médecine, rue de la Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Messieurs de la Faculté; c'est bien assez que vous exerciez votre humeur massacrante dans les Villes, sans dépeupler encore nos plaines.

M. BRIDAUT.

Demandes particulieres. Un homme de la premiere considération auroit besoin, pour l'éducation de son fils unique, d'un Précepteur qui sçût au moins lire & écrire; les gages sont de 300 livres. La même personne auroit aussi besoin d'un bon Cuisinier, dont les honoraires seront de cent louis sans les profits; il sera reçu à l'essai; il y aura concours.

LE CHEVALIER, *trempant sa mouillette.*

C'est un homme judicieux; vive la bonne chere!

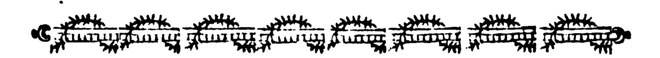
M. BRIDAUT.

Un jeune homme qui vient d'hériter de 300000 écus, voulant employer son argent à des acquisitions utiles & honora-

bles, prie en conſéquence les perſonnes qui auront à vendre des oignons de Tulipes, des Magots, des Porcelaines & des Papillons, d'en donner avis dans la prochaine Feuille.

LE CHEVALIER.

Ah! Voilà Monſieur Craquet, la fleur des Politiques du Palais-Royal.



SCENE IV.

M. CRAQUET, M. BRIDAUT, M. GOBE-MOUCHE, LE CHEVALIER.

M. CRAQUET.

BONJOUR, Meſſieurs.

M. BRIDAUT.

Et Monſieur Gobe-Mouche, bel-eſprit, auſſi brillant que profond!

M. GOBE-MOUCHE.

Ah! Monſieur!

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

M. BRIDAUT.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer la Guerre au Mogol ; il a déja envoyé par terre ſoixante-mille charriots de munitions pour faire le ſiege de Déli.

M. BRIDAUT.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Meſſieurs ; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en penſe Monſieur Gobe-mouche ?

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! mais... mais... Meſſieurs... hé, hé....

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre ſentiment.

M. CRAQUET.

On aſſûre que la place ne tiendra pas plus de ſept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous moquez-vous ? Je la prendrois, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures ; morbleu ! j'ai un projet....

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, Monſieur Bridaut ? eſt-ce dans vos livres de compte ?

M. BRIDAUT.

Doucement, M. le Chevalier : ne mépriſons perſonne ; quoique Marchand Papetier, j'en ſçais peut-être autant que vous. Apprenez que c'eſt moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conſéquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'eſt tout ce que vous pourriez dire, ſi vous aviez été comme moi dans le ſervice.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu !

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Meſſieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne nous écartons point : tout ce que l'on peut eſpérer, c'eſt que le Turc envoye une Flotte au ſecours.

M. BRIDAUT.

La ville feroit priſe avant. Je ne m'en tiendrois pas-là. J'irois tout de ſuite à Conſtantinople ; je n'aurois que le Nil à paſſer.

LE CHEVALIER.

Le Nil ! Eh ! où diable prenez-vous le Nil, Monſieur Bridaut ?

M. CRAQUET.

C'eſt un Fleuve de Tartarie.

LE CHEVALIER.

De Tartarie, de Tartarie !... je m'en rapporte à Monſieur Gobe-mouche.

M. GOBE-MOUCHE.

Hé, hé ! Meſſieurs..... Meſſieurs..... A dire la vérité.... on ſçait..... parbleu ! cela parle tout ſeul.

LE CHEVALIER.

Je ſuis charmé que vous me donniez raiſon.

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous ? C'eſt bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la Carte.

LE CHEVALIER.

Holà ! Garçon, la Carte.

LE GARÇON.

Comment, la carte ! Pour un verre d'eau !

M. BRIDAUT.

On te demande la Carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, Monſieur Bridaut.

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! oui, oui, vous allez voir, vous allez voir ſi j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà.

LE CHEVALIER *renverſe ſon verre d'eau ſur la Carte.*

Remarquez bien; tenez, Monſieur, voilà le Nil.

M. BRIDAUT.

Garre, garre; voilà le Nil qui ſe déborde.

LE CHEVALIER.

Eh! que diable! C'eſt que vous m'impatientez avec vos ignorances.

M. BRIDAUT.

Vous êtes un impertinent.

M. CRAQUET.

Eh! Meſſieurs, Meſſieurs.

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, entendons-nous.

LE CHEVALIER, *donnant un ſoufflet à M. Bridaut.*

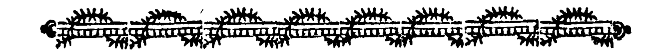
Sandis! voilà pour t'apprendre à vivre.

(*Bridaut le rend à Craquet, qui le rend à Gobe-mouche.*)

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Meſſieurs.

(*Chacun fuit d'un côté différent.*)



SCENE V.

UN PETIT MARCHAND CLINQUAILLER.

Air : *achetez, &c.*

Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix ;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris ;
V'là des pompons pour ces D'moiselles,
Et de jolis étuis garnis :
V'là des sifflets pour les Pieces nouvelles ;
Depuis long-temps j'en fournis à Paris.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix.

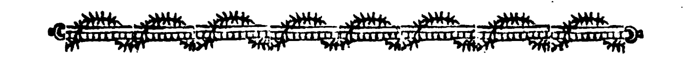


V'là pour les prudes Coquettes
Des éventails à lorgnettes ;
Des lanternes pour les Jaloux ;
Pour les Argus, v'là des lunettes :
Venez tous faire vos emplettes ;

J'ai des bijoux de tous les goûts ;
Fines éguilles
Pour ces Filles ;
Pour les Abbés, v'là des flacons ;
Des cure-dents pour les Gascons.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix ;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris.



SCEN



SCENE VI.

LE CLINQUAILLER, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE.

V'LA la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Qu'est-c'qui veut avoir du plaisir ?
Venez Garçons, venez Fillettes :
J'ai des croquets, j'ai des gimblettes,
Et des bonbons à choisir.
V'là la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Du plaisir, du plaisir.

LE CLINQUAILLER.

Ecoute, écoute, Louison ; as-tu déja beaucoup vendu, mon Enfant ?

LA MARCHANDE.

Non, Papa ; mais voilà un louis qu'un Monsieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouser, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINQUAILLER.

Donne, c'eſt toujours quelque choſe : les honnêtes gens ſe ſoutiennent comme ils peuvent ; mais auras-tu aſſez d'adreſſe pour t'acquitter de ta commiſſion ?

LA MARCHANDE.

Oh ! que oui, Papa ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

LE CLINQUAILLER.

Peſte !

LA MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman écrivoit dès que vous étiez ſorti.

LE CLINQUAILLER.

Ah ! la petite Maſque !

LA MARCHANDE.

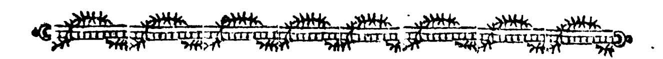
Qu'avez-vous donc, Papa ?

LE CLINQUAILLER.

Rien, rien : va de ton côté & moi du mien. Il faut avouer que voilà une petite Fille qui a d'heureuſes diſpoſitions. (*Il ſort en chantant.*) Achetez des boutons, tons, tons, des boutons d'Allemagne, des boutons d'Tombac.

LA MARCHANDE, *s'en allant.*

V'là la p'tit' Marchand' de plaiſir, &c.



SCENE VII.

Madame DU REZEAU, MARTON.

MARTON.

IL me ſemble, Madame, que vous ſoutenez l'état de Veuve aſſez gaiement.

AIR : *Prenons au Village une Maitreſſe.*

Des liens fâcheux du Mariage,
Heureuſe qui peut ſe dégager;
Mais on perd ſon temps dans le veuvage,
Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.
L'oiſeau qui s'échappe de ſa cage,
De la liberté ſent l'avantage.
Le partage
Du bel âge
Eſt d'en faire un bon uſage.

Madame DU REZEAU.

Depuis cinq ans, veuve avec courage,
Un pareil état commence à m'affliger.
Toutes les nuits,
Dans les ennuis,

Veuve ſe plaint,
Soupire & craint.

MARTON.

Votre Epoux fatigant
Etoit un ours.

Madame DU REZEAU.

Il me grondoit ſouvent;
Mais pas toujours.
Si j'avois des tourmens,
J'avois auſſi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien, fait à propos,
Fait oublier bien des maux.
Mais ne regrettez point votre eſclavage,
Vous devez ſonger
A vous dédommager.

Madame DU REZEAU.

Marton, as-tu dit au cocher de ſe trouver, à trois heures du matin, vis-à-vis le grand Caffé?

MARTON.

Oui, Madame: nous paſſerons donc ici la nuit?

Madame DU REZEAU.

Oui, Monſieur le Chevalier de Boute-ſelle nous y donne à ſouper.

MARTON.

Sans Mademoiſelle votre Fille....

Madame DU REZEAU.

Sans Mademoiſelle ma Fille: qu'avons-nous beſoin de cette petite Mijaurée ? Je ſuis fort mécontente de ſes manieres.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

Madame DU REZEAU.

Comment ! ce qu'elle m'a fait ? A peine a-t-elle dix-huit ans, qu'elle veut déjà ſe donner les airs d'être jolie aux dépens de ſa Mere !

MARTON.

Cela n'eſt pas bien.

Madame DU REZEAU.

Je ne ſaurais parvenir à lui faire mettre un fichu : quand on la regarde, elle ſe redreſſe toujours, & reſpire d'une maniere tout-à-fait impertinente.

MARTON.

Ah! le mauvais caractere !

Madame DU REZEAU.

Il ſemble qu'elle prenne à tâche de cauſer des diſtractions à ceux qui me parlent.

MARTON.

Vous avez raiſon ; Monſieur le Chevalier eſt fort ſujet à ces ſortes de diſtractions-là. Par exemple....

Madame DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton ; j'y vais mettre bon ordre : je la renferme demain dans un couvent, pour le reſte de ſes jours.

MARTON.

C'eſt bien fait ; mais qui menera donc votre commmerce ?

Madame DU REZEAU.

Mon commerce ? je le quitte, Marton, je le quitte ; il ſeroit beau qu'une Femme comme moi vendît encore du galon & de la dorure.

MARTON.

Ah ! Madame, depuis quelque temps, vous en donnez plus que vous n'en vendez.

Madame DU REZEAU.

Je me marie demain ; celui que j'épouſe eſt un des meilleurs Gentils-hommes.

MARTON.

Qui ? Monſieur de l'Eſcompte ?

Madame DU REZEAU.

Qui te parle de Monſieur de l'Eſcompte ? Suis-je faite pour un Agent de Change ? C'eſt Monſieur le Chevalier Bouteſelle que j'épouſe.

MARTON.

Miſéricorde !

Madame DU REZEAU.

J'aurai de beaux Laquais, Marton.

MARTON.

Et Monſieur, de jolies Femmes de Chambre.

Madame DU REZEAU.

J'aurai un Intendant.

MARTON.

Et Monſieur une Femme de Charge.

Madame DU REZEAU.

Je ferai de toi une Fille d'honneur.

MARTON.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Je me promenerai, toutes les après-dînées, ſur le Boulevard, en Cabriolet ; j'apprendrai à mener.

MARTON.

A commencer par votre Mari?

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prendrai un carroſſe.

MARTON.

Et Monſieur le Chevalier une chaiſe de poſte.

Madame DU REZEAU.

Comment! Il me ſemble que tu doutes de ſes ſentimens pour moi?

MARTON.

Oh! pas autrement; mais en avez-vous des preuves bien ſolides?

Madame DU REZEAU.

De très-ſolides. Par exemple, il a bien voulu accepter de moi trois-cents louis pour remonter ſa Compagnie; il n'a point fait difficulté de me demander encore deux-mille aunes de point d'Eſpagne, pour galonner ſes ſoldats ſur toutes les coutures; tout ſera chamarré juſqu'auxbottines: cela fera la plus brillante Compagnie, le plus beau coup-d'œil!

MARTON.

Et le plus ſingulier. Mais il me ſemble que votre cher Futur ſe fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Il eſt peut-être déjà arrivé: holà, garçon, garçon?



SCENE VIII.

Madame DU REZEAU, MARTON, LE GARÇON DE CAFFÉ.

Madame DU REZEAU.

N'A-T-ON pas commandé ici à ſouper pour trois perſonnes?

LE GARÇON.

Oui, Madame, & le couvert eſt très-proprement mis dans la petite chambre qui donne ſur l'égoût.

Madame DU REZEAU.

C'eſt cela; conduiſez-nous-y.

LE GARÇON.

Je n'ai point ordre de cela, Madame.

Madame DU REZEAU.

Comment ! N'eſt-ce pas le Chevalier Bouteſelle, un grand jeune homme d'une taille légere, en plumet, de grands cheveux nattés, & en uniforme ?

LE GARÇON.

Non, Madame.

Madame DU REZEAU.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE GARÇON.

Pardon, Madame; je n'ai pas le temps de m'arrêter. Allons, allons, on y va.

Madame DU REZEAU.

Attendons ici: le Chevalier eſt trop galant-homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué; il en donne tant qu'on en veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'eſt-ce que je vois ? Quel fâcheux contre-temps ! C'eſt Monſieur de l'Eſcompte.



SCENE IX.

Madame DU REZEAU, MARTON, M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE L'ESCOMPTE.

AH! ah! vous voilà, ma chere Maman! Comment! ſi tard aux Boulevards!

Madame DU REZEAU.

Oui, j'avois des vapeurs, je ſuis venue ici avec Marton pour les diſſiper, & j'étois bien aiſe d'être ſeule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop?

MARTON.

Cela ſe pourroit bien; ce ſont des vapeurs de Veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh bien! pour les faire paſſer, nous parlerons de notre Mariage; c'eſt le moment de terminer nos affaires. Il y a neuf ans que Madame me berce d'eſpérances;

elle doit ſe ſouvenir qu'en 749 nous nous ſommes fait une promeſſe de Mariage reſpective, quatre ans avant la mort de ſon Mari. J'ai cet effet dans mon porte-feuille.

MARTON.

Eh bien! vous n'avez qu'à le négocier ſur la place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'eſt point queſtion de plaiſanterie; il eſt temps de nous marier, ou jamais.

Madame DU REZEAU.

Ou jamais, c'eſt bien dit; (*bas, à Marton.*) mais je vois une petite Marchande qui vous fait des ſignes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh bien! Madame, quel eſt le réſultat?

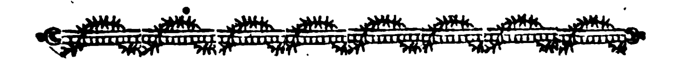
Madame DU REZEAU, *bas à Marton.*

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien, vous êtes d'une inquiétude....





SCENE X.

Les Acteurs précédens, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE, *chante.*

V'LA la p'tit' Marchand' de plaisir;
Qu'est-ce qui veut du plaisir,
Du plaisir, du plaisir?
(*A M. de l'Escompte.*)
Monsieur, ne vous faut-il rien du nôtre?

Madame DU REZEAU, *à la petite Marchande.*

Oui, oui, venez-çà.

M. DE LESCOMPTE, *à part.*

Ouais, il y a ici du mystere: observons.

LA MARCHANDE *présente des cornets à M. de l'Escompte, & donne un Billet à Madame du Rezeau.*

Tenez, Monsieur, prenez ces cornets.

M. DE L'ESCOMPTE *saisit le Billet, & la petite Marchande s'enfuit.*

Doucement, doucement. Ah! ah! un billet; c'est de l'écriture de Monsieur le Chevalier Boutefelle.

Madame DU REZEAU.

Eh! vous rêvez, Monſieur.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh! non, Madame; ſon caractere m'eſt familier; j'ai pluſieurs obligations de ſa main.

Madame DU REZEAU.

Quoi qu'il en ſoit, remettez-moi ce billet.

M. DE L'ESCOMPTE.

Je ne le rendrai point que je ne ſois éclairci de mes ſoupçons.

Madame DU REZEAU.

Eh bien! autant vaut que vous ſoyez inſtruit la veille que le lendemain; j'épouſe le Chevalier

M. DE L'ESCOMPTE.

Eſt-il poſſible? Comment! Un Petit-Maître!

MARTON.

Madame ſe fait Petite-Maitreſſe: les voilà de niveau

M. DE L'ESCOMPTE.

Un étourdi, qui n'a d'autre mérite que celui d'amuſer les Femmes avec le jargon de la frivolité, pour en faire des dupes!

Madame DU REZEAU.

AIR : *Sotte Méthode.*

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant;
Railleur aimable,
Traître adorable;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

D'un fade langage,
D'un froid persifflage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout savoir,
Il veut tout voir:
Sur tout il chicane,
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Madame DU REZEAU.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Et sur le ton plaisant;

Railleur aimable,
De tout capable;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bientôt il ſe laſſera.

MARTON.

On s'attend bien à cela;
Mais, chacun de ſon côté,
Même liberté,
Et rien ne ſera gâté.
A peine on ſe voit
Sous le même toît:
Chacun, comme étranger,
Peut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formaliſe.

Madame DU REZEAU.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître.
Libre en ſes deſirs,
De plaiſirs en plaiſirs
Sans ceſſe il vole:
Toujours frivole,
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

L'eſprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice.
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la couliſſe
D'un ſouper lui parlera....
Viens, c'eſt à l'écart,
Sur le rempart....
Sa déſobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Penſant après,
On donne eſſor
Aux malins traits;
L'abſent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus ſots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux,

Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit:
Grand bruit,
Au fruit;
Au bal on acheve la nuit.

Le matin, mis comme un valet,
Pâle & défait,
Monsieur, dans un cabriolet,
Part comme un trait,
Et pousse deux
Chevaux fougueux,
Qui, secouant leurs crins poudreux,
Renversent ceux
Qui sont contre eux,
Et, s'échappant
En galoppant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.

Notre moderne Phaéton,
Prenant un ton,
Va chez plusieurs femmes de nom,
Leur fait la cour pour les trahir;
Les aime comme on doit haïr;

Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Maignant, chez l'Empereur, *
Demander des assortimens,
Des rivieres de diamans,
Pour sa Déesse d'Opéra,
Qui bientôt s'en rira.

Madame DU REZEAU & MARTON.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en est fait, Madame: avec de pareils sentimens, vous n'êtes plus digne de moi.

Madame DU REZEAU.

C'est bien dommage!

MARTON.

Nous avons de quoi nous consoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à présent le style de votre beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah! voyez à présent, cela m'est égal: Vous y verrez qu'il m'adore, & qu'il va se rendre ici afin de convenir des articles.

* *Fameux Bijoutiers.*

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hum. Ceux-ci ne feront pas de votre goût; écoutez. (*Il lit.*) *Madame, je viens de recevoir l'ordre de partir fur le champ avec ma Compagnie; j'ai jugé à propos de vous épargner la triftefſe de nos adieux.*

Madame DU REZEAU.

Ah, Ciel!

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je fuis dans le dernier défefpoir;

Madame DU REZEAU.

Le pauvre garçon!

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Et j'y fuccomberois infailliblement, fi Mademoifelle votre Fille n'avoit la complaifance de m'accompagner pour me donner quelque confolation, afin de m'empêcher de mourir.

Madame DU REZEAU.

Ah, le fcélérat!

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je l'époufe en reconnoiffance d'un fi bon procédé; ce que j'ai reçu de vous eft un à-compte fur fa dot.

Le Chevalier DE BOUTESELLE.

MARTON.

Le pauvre garçon !

Madame DU REZEAU.

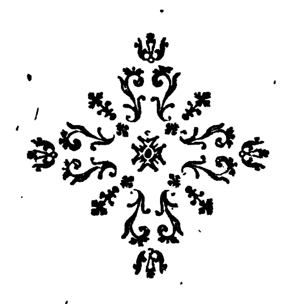
Je suis trahie, ruinée, assassinée : eh ! vîte, eh ! vîte, des chevaux de poste & en quantité ; je veux courir à franc étrier, pour les rejoindre plutôt.

MARTON.

Hoé, hoé, hoé.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite, & je m'en console.



SCENE XI.

DEUX CHANSONNIERS *chantent alternativement les couplets ſuivans.*

Air : *Comme un oiſeau*, &c.

Vous qui voulez des chanſonnettes,
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's, & Garçons.
Fermez la bouche, ouvrez l'zoreilles,
Et vous entendrez des merveilles ;
Chanſons, chanſons !

❁

Un Philoſophe d'importance
Va changer les mœurs de la France,
Par ſes leçons :
On verra ſa Morale utile
Réformer la Cour & la Ville :
Chanſons, chanſons !

❁

Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons :
Les petits Commis de province
Ne prendront plus des airs de Prince ;
Chanſons, chanſons !

On verra les époux fideles
S'aimer comme des tourterelles
A l'uniſſon :
Le monde ſe fera ſcrupule
De les tourner en ridicule :
Chanſon, chanſon !

❁

Des Officiers, dans leur abſence,
Auront toujours même conſtance
Pour leurs tendrons :
En revenant près de leurs Belles,
Il les retrouveront fidelles :
Chanſons, chanſons !

❁

Les Abbés auront l'air moins leſte,
Tout va prendre le ton modeſte,
Juſqu'aux Gaſcons :
On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes :
Chanſons, chanſons !

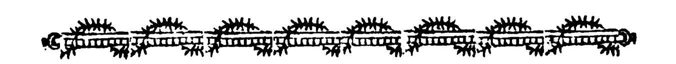
❁

Ces Politiques inutiles
Dans les Caffés prenant des Villes
A leur façon,
Vont régler, non le Miniſtere,
Mais leur maiſon, qui ne l'eſt guere :
Chanſon, chanſon !

Nymphes du Cours, dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaéton,
Vous n'irez plus en mascarade
Du déshonneur faire parade:
Chanson, chanson!

(*Les Marchands des Boulevards prient les Chansonniers de jouer du violon pour les faire danser.*)

MENUETS ET CONTREDANSES.



SCENE XII.

Madame BONTOUR, *déguisée en Savoyarde*, UNE SAVOYARDE.

Madame BONTOUR.

JE te suis bien obligée, ma petite amie, de l'habit que tu m'as prêté; voilà pour ta peine; si je réussis, je t'en donnerai encore autant. Allons nous mettre en sentinelle.





SCENE XIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCHOU.

M. BONTOUR.

Refrain.

Allons, gai, réjouissons-nous,
Et faisons les fous.

Mettons-nous ici, ma chere Mademoiselle Chouchou. Garçon, du ratafia, des macarons, de l'eau d'or & des méringues; c'est ici que doit nous rejoindre notre compagnie, pour voir la Fête que l'on donne ce soir sur les Boulevards, en réjouissance de notre victoire.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour n'y viendra-t-elle pas?

M. BONTOUR.

Bon! elle est ennemie de tous divertissemens, quelque innocens qu'ils puissent être; elle est d'une jalousie insupportable; & si je veux jouir d'un peu de bon temps, il faut que je m'échappe.

Air : *Allons, gai, réjouissons-nous.*

Tandis que ma Femme sommeille,
Suivons les plaisirs,

Tout ſert nos deſirs;
Avec nous, le tendre Amour veille;
Allons, gai, réjouiſſons-nous:
Que le cœur ſe réveille.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

Mlle. CHOUCHOU.

Si votre Femme vous chagrine,
Laiſſez-la crier;
On peut s'égayer
Avec une autre à la ſourdine;
Allons, gai, réjouiſſez-vous
Avec votre voiſine.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

M. BONTOUR.

Que de ſoucis dans le ménage,
De ſoins, d'embarras!
De tout ce tracas,
Bien ſot qui ne ſe dédommage;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Il faut ſuivre l'uſage.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.



SCENE XIV.

Madame BONTOUR, *en Savoyarde, & les Acteurs précédens.*

M. BONTOUR.

A Votre ſanté, Mademoiſelle Chouchou.

Mlle. CHOUCHOU.

A la vôtre, Monſieur.

Madame BONTOUR, *en Marmotte, chante & danſe en s'accompagnant du Triangle.*

Non, je n'aimerai jamais que vous;
Qu'un pareil deſtin doit faire de jaloux!
Non, je n'aimerai jamais que vous.

(*A part.*) Ah! voilà mon coquin de Mari avec Mademoiſelle Chouchou, ſa petite Marchande de modes; ils ne me reconnoîtront pas ſous cet habit de Marmotte: je vais les traiter comme ils le méritent. (*A M. Bontour & à Mlle. Chouchou.*) Voulez-vous un petit air, Monſieur & Madame?

M. BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà, cela nous réjouira: de quel pays êtes-vous, ma petite?

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour ſervir vous, Monſieur.

M. BONTOUR.

Ah! pour ſervir moi; bien obligé: eh bien! chantez-nous quelque choſe.

Madame BONTOUR.

Air: Catherinette.

Quand la Fillette
Eſt à marida,
Larirette,
On la ſouhaite:
C'eſt à qui l'aura.
Mais la pauvrette!
Auſſi-tôt qu'on l'a,
Larirette,
Mais la pauvrette!
On la laiſſe là.

M. BONTOUR.

Parbleu! c'eſt la vérité: par exemple, Madame Bontour & moi, nous nous aimions comme deux tourterelles avant notre mariage.

Madame BONTOUR, *à part.*

Ah, le traître! (*Elle chante.*)

Air : *C'est à toi, charmante Brune.*

Un Époux, une hirondelle,
Ne se fixent pas long-temps ;
Tous les deux, à tire d'aîle,
Cherchent toujours le printemps. *bis.*

❀

Un Amant est tout de flamme ;
Mais l'Hymen refroidit l'air ;
Tout Époux, près de sa Femme,
Grelotte comme en hiver. *bis.*

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour ne nous croit pas ici, assurément.

M. BONTOUR.

Non ; elle dort à présent de tout son cœur dans son petit lit à part.

Mlle. CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

M. BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le temps, je vous en réponds ; laissons cela, ne pensons qu'à nous divertir.

Madame BONTOUR.

C'est bien dit ; je vais vous donner du divertissement, moi.

M. BONTOUR.

Très-volontiers ; je crois qu'elle est jolie, au moins, la petite Marmotte. Voyons, voyons ; ôtez ce mouchoir qui vous cache le visage.

Madame BONTOUR.

Non, non, Monsieur ; une serine m'est tombée sur la tête.

M. BONTOUR.

Une serine ! .

Madame BONTOUR.

Si, si, una fredoura, una.... Come, Come .... una flussion.

M. BONTOUR.

Ah ! une fluxion.

Madame BONTOUR.

Allons, Monsieur, voyez ma petite curiosité.

M. BONTOUR.

Est-elle jolie votre petite curiosité ?

Madame BONTOUR.

Oh ! oui, Monsieur ; on y voit l'armée de la guerre, & toutes sortes de petites aventures bourgeoises qui vous amuseront ; je ne montre pas ça à tout le monde.

Mlle. CHOUCHOU.

Voyons, voyons, nous ſommes diſcrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque choſe, mon bon Monſieur. J'ai un coquin de Mari qui m'abandonne, ma chere Madame : ah ! j'ai bien de la peine ; priez Monſieur votre Amoureux pour moi.

M. BONTOUR.

Tiens, ma Petite.

Madame BONTOUR.

Grand merci, Monſieur, mettez-vous là. (*Elle leur montre ſa curioſité.*) Vous allez voir tout ce que vous allez voir. Voilà l'Armée de la guerre ; voilà la fameuſe deſcente de Meſſieurs l'zAnglois.

Air : *Trinque, trinque, trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes,
Qui venoient tenter des exploits nouveaux ;
Leurs troupes s'avancent à toutes jambes,
Mais c'eſt du côté de leurs grands vaiſſeaux.
Dès qu'on eſt à leur pourſuite,
Ils regagnent pavillon ;
Eh ! trinque, trinque, trin,
Ponr les faire aller plus vîte,
Il leur faut un coup d'Aiguillon.

Voici un changement de décoration.

Même air.

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers,
La Victoire qui les accompagne
Vole sur les pas de nos Officiers.
Chacun d'estoc & de taille
Bravement s'escrimera,
Eh ! zingue, zingue, zingue;
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue; pon, pon, pon, Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée; victoire, victoire; ton, ton, ton, teronton, ton.... Voici maintenant les armées Impériale & Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah ! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp, tranquile,
S'endort le Prussien;
C'est un sûr asyle
Où l'on ne craint rien;
Mais le Général Daune,
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil-matin.

Remarque

Remarquez comme les Ennemis abandonnent leurs canons & leurs tentes, qui les embarrassoient, & font de leur armée un camp volant.

Vous allez voir présentement une petite Aventure Bourgeoise, arrivée depuis peu sur les Boulevards ; mais chut.

Mlle CHOUCHOU.

Oui, oui, nous n'en dirons rien.

Madame BONTOUR.

C'est une petite partie nocturne qu'un bon Mari a faite avec sa Maitresse ; il fait coucher sa Femme, & fait semblant d'aller se mettre au lit.

Air : *Là bas sous ces verds pommiers.*

Mais la Femme en a du soupçon,
Farlarira don, don.
Allez avec votre tendron,
Hon, hon, hon!
Petit frippon ;
Farlarira, larira, dondaine,
Farlarira don, don.

Air : *Ah ! la voilà, la voilà, là.*

Cet Époux, dans un doux transport,
Dès qu'il croit qu'elle dort,
Sort.

M. BONTOUR.

Ah! ah! on diroit que c'eſt notre aventure.

Mlle CHOUCHOU.

Oui, voilà qui eſt plaiſant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle continue.*)

Et ſa Femme, d'une autre part,
Pour les ſuivre au rempart,
Part.

Mlle CHOUCHOU.

Ce ne ſeroit pas là notre compte.

M. BONTOUR.

Nenni, parbleu!

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle chante.*)

En Marmotte elle s'habilla,
Les ſurprit & les étrilla. (*ter.*)

M. BONTOUR.

Que vois-je? C'eſt ma Femme!

Mlle CHOUCHOU.

Madame Bontour!

Madame BONTOUR. (*Elle pourſuit M. Bontour, en le roſſant.*)

Oui, la voilà, la voilà, là.

Mlle CHOUCHOU.

Au ſecours, au ſecours!

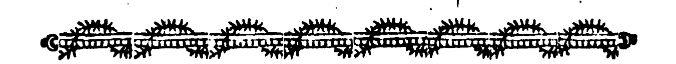
M. BONTOUR.

A l'aide, à l'aide !

Madame BONTOUR.

Au Guet, au Guet !

(*Danse des Savoyards, qui se réjouissent du succès de Madame Bontour.*)



SCENE XV.

LA VICTOIRE, *Grenadier*, UN GARÇON.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tous les cœurs sont réjouis
Dans ce bon pays de France ;
Tous les cœurs sont réjouis
Par-tout où regne Louis.

Garçon ! à boire.

LE GARÇON.

Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE.

Je suis bien ici ; qu'on me serve.

LE GARÇON.

On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE.

Comment ? ventrebleu ! tu n'as jamais eu de meilleure compagnie; apprends que je ſuis Grenadier, que j'ai pour camarades des Princes du Sang.

LE GARÇON.

Oh ! je n'ai plus rien à dire; qu'eſt-ce qu'il vous faut, de la biere ?

LA VICTOIRE.

Fi donc, c'eſt une boiſſon Angloiſe; donne-moi du vin.

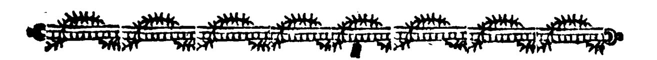
LE GARÇON.

Je ſuis à vous.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre,
Abbés, Robins, Financiers,
A Paris font les Guerriers.
Chaque jour de quelque Iris,
Bruſquement le cœur eſt pris :
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans & qu'aux Maris.



SCENE XVI.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET, *Clerc de Procureur.*

GRIFFONNET.

EH! bonjour, notre cher Coufin.

LA VICTOIRE.

Ah! ah! c'eft toi, l'ami Griffonnet.

GRIFFONNET.

Je fuis charmé de te voir, mon pauvre Nicolas Flanchon.

LA VICTOIRE.

Tout beau! ne m'appelle plus comme cela; je me nomme LA VICTOIRE: je fuis ennobli depuis que tu ne m'as vu.

GRIFFONNET.

Où font tes Titres?

LA VICTOIRE.

Les voilà: c'eft mon arc-en-ciel de fer; quand on s'en fert bravement pour le bien de l'Etat & le fervice de fon Prince, ça vaut mieux que tous les parchemins du monde.

GRIFFONNET.

Tu as raiſon ; c'eſt de la bonne nobleſſe, celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpejeu ! j'riſquons not'perſonne pour l'acquérir, au lieu que bien d'autres ne riſquent que des zéros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle aventure es-tu à Paris ?

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir ici placer de l'argent que j'ai hérité des Anglois ; cependant je pars demain pour rejoindre ; ſi tu veux, tu feras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais....

LA VICTOIRE.

Quoi ? mais ! Qu'eſt-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je ſuis toujours Clerc de Procureur, & Bel-eſprit ; je fais des pièces d'écritures pour ruiner des familles, & des pièces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais-là un chien de métier, mon ami.

GRIFFONNET.

Air : *Voilà la différence.*

Comme toi, dans mes exploits,
J'ai des riſques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la reſſemblance.
Je montre le fruit des miens,
Tu caches celui des tiens ;
Voilà la différence.

Crois-moi, Couſin, il n'eſt rien tel que d'aller tête levée : vive la guerre & les gens de cœur pour cela !

GRIFFONNET.

Ce n'eſt pas le cœur qui me manque ; je ſuis François. Mais tu as déja dix ans de ſervice : avant que je parvienne comme toi, & que je ſache faire l'exercice à la Pruſſienne. . . .

LA VICTOIRE.

Tarare !

Air : *Il étoit un Moine Blanc.*

Tout François, dans les combats,
Devient Héros au premier pas ;
Il ſuffit que le cœur nous mene :
Voilà not' vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Et puis, je t'avouerai franchement que je ſuis trop attaché à la profeſſion de Bel-eſprit.

LA VICTOIRE.

Eſt-ce que tu la crois incompatible avec la nôtre ?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France un vaillant Militaire
Unit l'eſprit à la valeur :
Les graces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur.
J'aurions une liſte fort ample
Des biaux eſprits qui ſont Héros.
On t'en citeroit maint exemple
Parmi nos braves Généraux.

Têtebleu ! je ne conſeillerois pas aux plus habiles d'en faire aſſaut avec eux ; c'eſt qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous pouſſent des bottes, pif, paf... Eh bien ! dans la bataille, c'eſt de même ; l'eſprit vif, la tête froide, le cœur chaud : en trois mots, voilà leur portrait.

GRIFFONNET.

Tu me décides ; donne-moi la cocarde.

LA VICTOIRE.

Tiens, voilà mon chapeau ; je te fais ſoldat ; &, puiſque tu as la fureur du bel-eſprit, je te crée Chanſonnier du Régiment.

GRIFFONNET.

Soit ; je chanterai nos Généraux, & je chanſonnerai nos Ennemis.

LA VICTOIRE.

Tu ne manqueras pas de matiere : marche à moi. Ah çà, qu'eſt-ce que tu veux d'engagement ?

GRIFFONNET.

D'engagement !... Fi donc ! eſt-ce que l'on vend le ſervice que l'on doit à ſa Patrie ? L'on eſt trop payé pour la gloire que l'on en retire ; je ſers *gratis*, morbleu ! *gratis*.

LA VICTOIRE.

Embraſſe-moi, Couſin.
A cette noble ardeur, je reconnois mon ſang.

GRIFFONNET.

Têtebleu ! ventrebleu ! je me crois déjà dans l'action avec les Ennemis.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Par la ſembleu ! je vous enferre
Ces drôles-là.

LA VICTOIRE.

Doucement, Frere:
Parle mieux de gens aguerris,
Pour qui la victoire a des charmes;
C'est la valeur des ennemis
Qui fait la gloire de nos armes.

GRIFFONNET.

Qu'est-ce que j'entends?

LA VICTOIRE.

C'est notre ami La Fleur, Soldat au Regiment d'Orléans, qui vient ici avec sa recrue, & tout le peuple qui se réjouit des avantages que nous avons remportés.

GRIFFONNET.

Allons, morbleu! vive le Roi!





SCENE XVII & derniere.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET, M. BONTOUR, Mme BONTOUR, LA FLEUR, *Soldats & nouveaux Enrôlés. Differentes Personnes du Peuple.*

DIVERTISSEMENT.

(*Ici se chante le Duo.*)

M. BONTOUR.

De nos Guerriers chantons la gloire,
Que tout célebre leurs succès ;
Marchez, marchez à la victoire,
Braves soutiens de nos François ;
Tout va répondre à votre zele,
La fortune aide un cœur ardent ;
Rli, rlan, rli, rlan,
Suivez l'honneur qui vous appelle,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à Griffonnet.*

Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déjà joli garçon ;
Des Héros que l'on accompagne

On faifit l'air, on prend le ton;
Des Ennemis, ainfi qu'des Belles,
On eft vainqueur, en l'zimitant;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
On prend d'affaut les Citadelles,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Braves garçons que l'honneur mene,
Prenez parti dans Orléans,
Not' Coronel, grand Capitaine,
Eft le Patron des bons vivans.
Dam' il falloit le voir en plaine
Où le danger étoit l'plus grand;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Lui feul en vaut une douzaine,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Nos Officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous;
Il n'en eft point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils vont aux coups;
Un Général, fût il un Prince,
Des Grenadiers fe met au rang;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Fond fur l'zennemis & vous les rince,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Vaillant & fier ſans arrogance,
Et reſpecter ſes ennemis,
Brutal à qui fait réſiſtance,
Honnête à ceux qui ſont ſoumis,
Servir le Roi, ſervir les Dames,
Voilà l'eſprit du Régiment:
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Tous nos Guerriers ſont bonnes lames,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à un Garçon.*

Viens vîte prendre la cocarde:
Du Régiment quand tu ſeras,
Avec reſpect, j'veux qu'on te r'garde;
Le Prince eſt l'Chef, & j'ſons les bras.
Par le courage on ſe reſſemble,
J'ons même cœur & ſentiment:
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Droit à l'honneur j'allons enſemble,
R'lan, tanplan, tambour battant.

M. BONTOUR.

La jeune Agnès devint ma femme,
J'étois le maître à la maiſon:
Au bout d'un mois changement d'gamme,
Elle fut pire qu'un Dragon.
Pauvres Epoux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un ſeul inſtant,

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, elle me mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

Madame BONTOUR.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de ſa femme il eſt l'amant,
Frauder ſes droits eſt un outrage
Que l'on excuſe rarement.
S'il va courir la pretentaine,
Ne peut-on pas en faire autant ?
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan. tanplan, on vous le mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LE BARBIER.

A la beſogne je m'apprête,
Et mon raſoir aura le fil :
Aux ennemis j'lav'rai la tête ;
A ſavonner, je ſuis ſubtil.
Tout auſſi ſûr qu'un Roi de Garbe,
En arrivant au Régiment,
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Je veux à tous faire la barbe,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Lorſque la guerre diminue
Le nombre des ſoldats d'Cypris,

A l'Opéra faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez ſans peine
L'homme de Robe & le Traitant :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous les mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.



Huſſards d'Amour, votre milice
A, comme nous, l'eſprit grivois ;
A peine eſt-on dans le ſervice,
Qu'on fait déja nombre d'exploits :
Adroite & prompte à l'exercice,
Fille s'inſtruit en un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Dès quatorze ans la plus novice
Mene un Galant tambour battant.



Peuple françois, votre courage
Nous a fait élever la voix ;
Venez ſouvent voir cet ouvrage,
C'eſt le récit de vos exploits.
Chez vous, au ſeul nom de la gloire,
Tout eſt en feu dans un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,

Vous courez tous à la victoire,
R'lan, tanplan, tambour battant.

A notre esprit que l'on pardonne,
Il ne produit rien d'excellent;
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne,
Le cœur remplace le talent.
Messieurs, pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent:
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Ne voyez rien que notre zele;
Applaudissez tambour battant.

LA FLEUR, *au Parterre.*

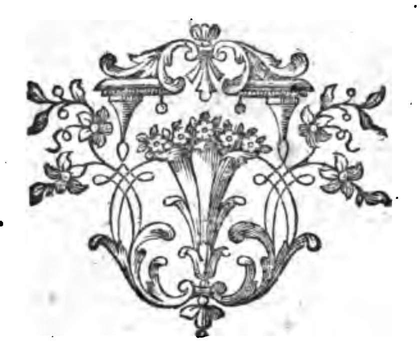
Je m'apperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos Jeux;
La seule image de la guerre
Anime le cœur & les yeux;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste, en m'imitant,
Et r'li, r'lan, & r'li, r'lan:
En vrai Dragon il chante & danse,
R'lan, tanplan, tambour battant.

FIN.

PETRINE,
PARODIE
DE PROSERPINE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1759.

Le prix eſt de 30 ſols avec la Muſique.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MAdame PAINFRAIS, *Fermiere*,	M. Chanville.
PETRINE, *sa Fille*,	Me. Favart.
L'ECLUSE,	Mlle. Desglands.
FLAMMERON, *Maître de Forges*,	M. Rochard.
ROBINETTE, *Servante de ferme*,	Mlle. Susette.
CANICHON, *Maître Pêcheux*,	M. Marignan.
BONAVENTURE, *Messager*,	M. Desbrosses.
MATHURIN, *Valet de ferme*.	

Filles & Garçons de fermes, Forgerons, Bucherons & Bucheronnes.



PETRINE,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la ferme de Madame Painfrais.

Mme PAINFRAIS, BONAVENTURE.

Madame PAINFRAIS.

Air : *C'est Mademoiselle Manon.*



EH ! quoi, je vois ici Monsieur Bonaventure,
La fleur des messagers & le courier banal ?
Pour moi votre présence est d'un charmant augure.

BONAVENTURE.

Je viens ici d'la part du Procureux Fiscal.

Madame PAINFRAIS.

Se ſouvient-il donc
Que de ſon cœur il m'a fait le don ?

BONAVENTURE.

Ma foi, s'il s'en ſouvient, il ne s'en ſouvient guere.
Il s'agit commere....

Madame PAINFRAIS.

De quoi ? Parlez, dépêchez.

BONAVENTURE.

De conduire du grain dans les marchés.
Marchez.

Il vous ordonne de partir à l'inſtant.

Madame PAINFRAIS.

Comment, il m'ordonne ! dites donc qu'il me prie.

BONAVENTURE.

Tout comme il vous plaira.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je vois bien qu'il ne m'eſtime plus.

BONAVENTURE.

Pardonnez moi, il vous regarde comme la perle des fermieres, des meunieres & des boulangeres ; en vertu de ça, il veut vous donner de nouvelles pratiques.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je ne me ſoucie plus de rien depuis que j'ai perdu la ſienne : il me faiſoit jadis l'honneur de ſe fournir chez moi.

Air : *Et, &, dans ç'coin-là, &, &, dans ç'coin-ci.*

S'Il sça- voit aimer constammen:, Qu'il se-
J'insʃ-pi- rois dans mes jeunes ans Ses transʃ-

roit char- mant ! qu'il se- roit charmant ! Et,
ports ar- dents ; c'etoit le bon- tems.

& dans ç'coin-là, Et, & dans ç'coin-là, Il

me suivoit tou-jours ; Et n'a-voit sou- ci que

d'nos a- mours, Et, & dans ç'coin-là, Et &

dans ç'coin-ci, A mille pe-tits jeux, Nous jou-

yons tous deux. O tems heu- reux !

BONAVENTURE.

Eh ! que diable, Madame Painfrais ; n'êtes-vous pas en âge de raiſon ; vous voulez qu'un Procureur Fiſcal chargé d'affaires, qui a femme & enfans, s'amuſe encore à vous conter fleurette.

Madame PAINFRAIS.

Pourquoi pas ?

BONAVENTURE.

Air : *Vous n'êtes pas égaux en égaux.*

Songez qu'il a tout le village,
Et ſa maiſon à gouverner.

Madame PAINFRAIS.

Il eut toujours autant d'ouvrage,
Que venez-vous me lanterner ?
N'avoit-il pas, ſans ſe gêner,
Dans ſon âge,
Du temps de reſte à me donner,
A me donner,
A me donner ?

BONAVENTURE.

Air : *Rli, rlan.*

Il faut qu'il ait de la réſerve,
Il doit penſer en homme mûr ;
Il a ſa femme qui l'obſerve,
De la tromper il n'eſt pas ſûr.

Madame PAINFRAIS.

N'eſt-il pas maître de ſa femme ?
Le conduit-on comme un enfant ?
Rli, rlan, rli, rlan,
Je menerois la bonne Dame
Rlan tanplan, tambour battant.

BONAVENTURE.

Peſte ! comme vous allez ! mais encore une fois laiſſez-là cet amour antique dont vous m'entretenez mal à propos. Allons, au fait ; executez ce que M. Crinifer, le Procureur Fiſcal, vous commande.

Madame PAINFRAIS.

Eh ! bien ! dites-lui que je pars dans la minute, & qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour lui plaire.

BONAVENTURE *en ſortant.*

Soit. Bon voyage. La folle !

Madame PAINFRAIS.

L'impertinent !

SCENE II.

Mme PAINFRAIS, Mlle L'ECLUSE.

Madame PAINFRAIS.

AH ! voici Mademoiſelle l'Ecluſe : venez ça, gentille bateliere, je ſuis obligée d'aller à la ville ; je laiſſe ici

ma chere fille Petrine, vous aurez l'œil ſur elle.

Mlle. L'ECLUSE.

Et qui eſt-ce qui aura l'œil ſur moi? Tenez, ma commere, emmenez-moi avec vous; je cours ici trop de riſque.

Madame PAINFRAIS.

Comment?

Mlle. L'ECLUSE.

Vous connoiſſez bien M. Canichon, le Maître Pêcheux.

Madame PAINFRAIS.

Eh! bien?

Mlle. L'ECLUSE.

Il eſt venu me trouver dans ce village; il m'aime, & je veux le fuir.

Madame PAINFRAIS.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime?*

Fuir à votre âge un amoureux!
Bon! bon! vous voulez rire.

Mlle. L'ECLUSE.

Commere, il eſt trop ennuyeux.

Madame PAINFRAIS.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

Mlle. L'ECLUSE.

Air: *Partez d'abord.*

Mon cœur inſenſible,

Pour fuir cet amant,
A fait l'impossible;
Mais c'est vainement.
Dès que l'on sort,
Il part d'abord
Avec audace;
Plus on le fuit,
Plus il poursuit,
Sans s'arrêter;
Et je suis bien lasse....

Madame PAINFRAIS.

De lui résister.

Mlle. L'ECLUSE.

Air: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

De Boulogne à la Grenouillere,
De la Grenouillere à Saint Cloud,
Sur la terre & sur la riviere,
Enfin je l'ai trouvé partout.

Madame PAINFRAIS.

Eh! mais, mais, c'est pis qu'une rage.

Mlle. L'ECLUSE.

Pour fuir ses ennuyeux propos,
Je me suis jettée à la nage,
Il m'a suivie entre deux eaux.

Enfin j'ai été chercher un asyle jusques dans la sombre demeure de M. Flam-

Même air que le Couplet de la page précédente.

Ayez soin de ma fille,
Elle est simple & gentille,
Accompagnez par-tout ses pas;
Mais chut, ne lui redites pas
Qu'il faut se laisser enflammer;
Quand on est en âge d'aimer.

Adieu, je vais annoncer mon départ à Petrine.

SCENE III.

Mlle. L'ECLUSE *seule.*
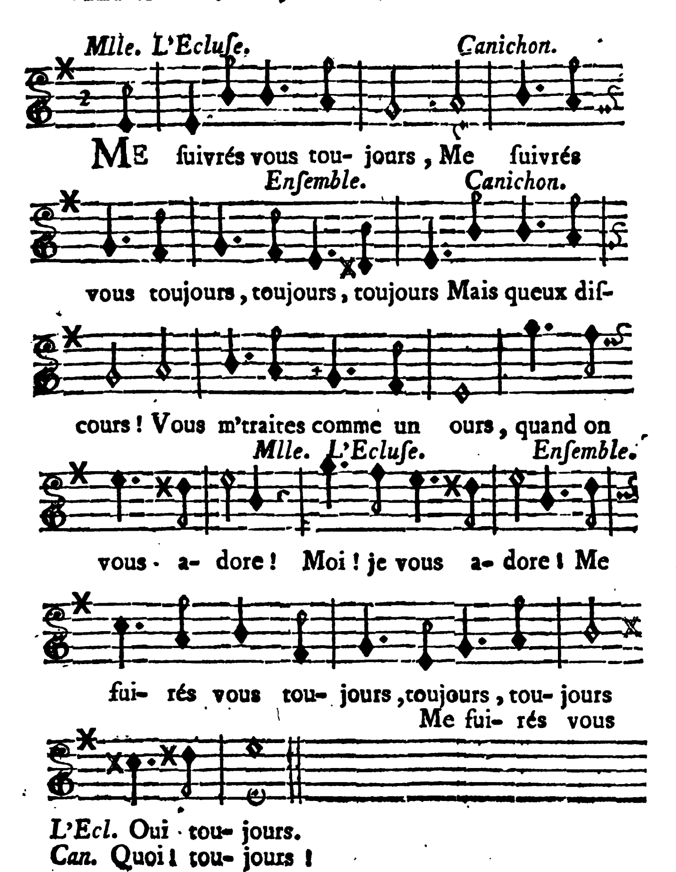
MAdame Painfrais est singuliere, elle me conseille d'écouter un amant, & me donne sa fille à garder, cela ne s'accorde pas. Oh ! je suis sa servante; j'ai trop de peine à me garder moi-même.

Air: *Ziste, zeste, & zon, zon, zon.*

Que c'est un suplice bien rude
De resister à ses desirs !
Aimer & blâmer ses plaisirs,
C'est un métier de prude.
Ah ! voilà déjà Canichon !
Fuirai-je encor; mais si je reste;
Ziste, zeste,
Zon, zon, zon,
J'ai plus d'amour que de raison.

SCENE IV.

CANICHON, Mlle. L'ECLUSE.



L'Ecl. Oui tou- jours.
Can. Quoi! tou- jours!

CANICHON.

Air : *Va, va, Fanchon.*

Si c'est com' ça, Mam'selle, je me r'tire ;
J'n'aurons pu rien ensemble à démêler.
Ç'que j'vous dis-là, c'est pour ne plus vous l'dire ;
J'vous parle ici, pour ne vous plus parler.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Mon p'tit cœur.*

Ce discours m'étonne fort.

CANICHON.

J'vous aimois & v'là qu'ça s'passe ;
Oui, j'allons r'virer de bord,
Mon cœur étoit dans la nasse,
Les filets en sont rompus.

Mlle. L'ECLUSE.

Canichon.

CANICHON.

Tout ça me lasse,
V'là trop de moments perdus.

Mlle. L'ECLUSE.

Hélas ! vous n'm'aimez plus.

CANICHON.

Non, morgué, & j'allons aimer Petrine; il y a du pain à manger avec elle ; il n'y a que de l'iau à boire avec vous.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Ma Fanchon, ne pleurez pas.*

Mais, tu n'y gagneras rien.

CANICHON.

Eh ! bien, rendez-nous service,
Vous parlerez pour moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Fort bien ;
Moi, me charger d'un tel office !

CANICHON.

Vous vous déf'rez d'un ennuyeux.

Mlle. L'ECLUSE.

Je sçais un moyen qui vaut mieux. (*bis.*)

Air : *Marions, marions-nous.*

Tu me suivois malgré moi
Aux bois, aux champs, à la ville ;
Pour me défaire de toi,
Il est un secret facile :
Marions, marions, marions-nous ;
Tu me laisseras tranquille :
Marions, marions, marions-nous,
On se quitte étant époux.

CANICHON.

Eh ! sarpejeu, v'là qui s'appelle parler en brave fille.

Air : *Ah ! si t'en tat', si t'en gout', si t'en as.*

Mlle. L'ECLUSE & CANICHON.

DUO.

Ne cherchons plus d'inutiles détours,
Nous faisons bien d'abréger nos amours :
Nous ennuirions par de plus longs discours :
Pour être heureux, les amants de nos jours
Prennent toujours
Les chemins les plus courts.

SCENE V.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas !*

MAMAN s'en va donc ?
Et sans qu'elle m'emmene,
Ça m'fait de la peine.
Maman s'en va donc ?
Et m'laisse à la maison.

Mais c'est.... c'est, dit-on,
Que l'air de la ville
N'est pas.... n'est pas bon
Pour fille nubile.

Maman s'en va donc &c.

Que ferai-je ſans elle ?
Quelle abſence cruelle !

Mlle. L'ECLUSE.

Nous vous conſolerons.

PETRINE.

Que ferai-je ſans elle ?

Mlle. L'ECLUSE.

Comptez ſur notre zele.

CANICHON.

Nous vous amuſerons.

PETRINE.

Maman s'en va donc &c.

Mlle. L'ECLUSE.

Allez, allez, ne craignez rien, j'aurai ſoin de vous, moi; que vous êtes ſimple! Il y a tant de filles qui ſe réjouiſſent de l'abſence de leurs meres; mais voici la vôtre: chantons, pour lui marquer combien ſon départ nous afflige.

L'ECLUSE, CANICHON, PETRINE.

Air: *Le cul dans une hotte.*

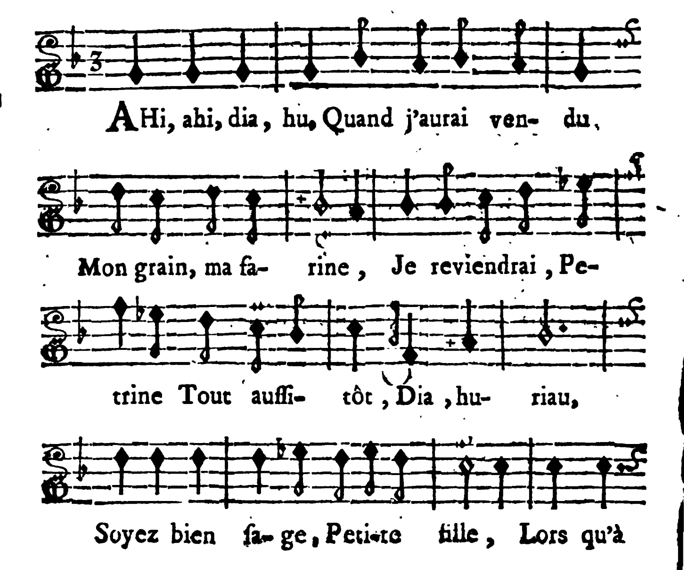
{Ma mere,
{Commere, entendez les cris
De nos cœurs attendris;

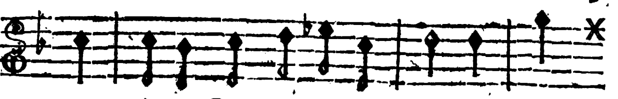
Vous vous en allez à Paris
Assise dans une hotte ;
Adieu, Jeux, & Ris,
L'ennui sera notre hôte.

SCENE VI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, Mme. PAINFRAIS *dans sa charette suivie des Valets & Servantes.*

Madame PAINFRAIS.
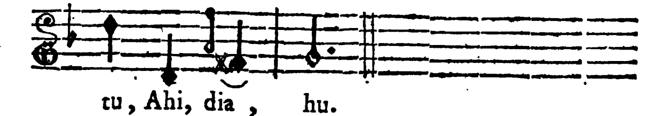




votre â- ge L'on trotte & ba- bil-le, On



pleure un tems per- du, Et souvent la ver-



tu, Ahi, dia, hu.

Air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoise,
Allez vendre votre grain.

Mlle. L'ECLUSE.

Quand on s'attarde en chemin;
Souvent quelqu'un cherche noise,
Revenez plutôt demain,
Revenez plutôt demain.

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoise,
Allez vendre votre grain.

Madame PGinfrais sort.

SCENE VII.

CANICHON, PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, *Valets & Servantes de Madame Painfrais.*

CANICHON.

Air : *Par ma foi, l'eau m'en vient à la bouche.*

Puiſqu'ici n'eſt plus notre maitreſſe,
Danſons tous & réjouiſſons nous.

CHŒUR.

Puiſqu'ici n'eſt plus notre maitreſſe,
Danſons tous & réjouiſſons nous.

Mlle. L'ECLUSE.

Profitez du temps qu'elle vous laiſſe ;
Aujourd'hui c'eſt campo pour vous.

CANICHON.

Allons, gai, faiſons carillon
A faire trembler la maiſon.

CHŒUR.

Puiſqu'ici &c.

Les Valets & Servantes de la Ferme dreſſent une table, apportent des brocs de vin & de quoi manger. On danſe, la maiſon tremble, la table tombe.

PETRINE.

Air : *Quand je bois du vin clairet.*

Arrêtez, arrêtez-vous,
Tout tremble ;
La maiſon tombe ſur nous,
Sauvons-nous, ſauvons-nous tous.

Le Théâtre repréſente le Jardin de Madame Painfrais.

SCENE VIII.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

IL faut avouer qu'on a fait faire à Madame Painfrais un voyage bien profitable.

CANICHON.

Sarpejeu, elle trouvera de la beſogne bien faite à ſon retour; mais que vois-je? c'eſt M. Flamron, l'Entrepreneur des forges.

SCENE IX.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : *Belle Brune, que j'adore.*

MOi qui fus toujours ſi ſage,
J'ai trouvé, pour mon malheur,
Une fille de village

Qui m'a dérobé mon cœur. (bis.)

Tout d'abord qu'on l'envisage,
On se sent comme un tison ;
Si mon cœur est son partage,
Le sien m'en fera raison. (bis.)

Air : *Bon jour, Mamsel' Javotte.*

Bonjour, Mamsel' l'Ecluse.

Mlle. L'ECLUSE.

Bonjour, Monsieur Flamron.

FLAMRON.

Permettez que j'en use
Avec vous sans façon :
Ah ! s'il vous plaît,
Faites-moi voir Petrine,
Chacun me dit que c'est
Une Beauté divine.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *La rareté.*

De la jeune Petrine il est vrai que l'on vante
La beauté,
A peine elle a quinze ans ; mais c'est une innocente.

FLAMRON.

La rareté !
Innocente à quinze ans ! Ah ! ton récit augmente
Ma curiosité.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Ne comptez plus sur mon appui,
Je suis sa gouvernante.

CANICHON.

Plus d'une Bonne est aujourd'hui
D'humeur plus complaisante.

Mlle. L'ECLUSE.

Petrine évite avec soin les Messieurs les mieux frisés, les mieux poudrés ; jugez combien un Forgeron lui paroitroit étrange.

FLAMRON.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Fais-la moi voir, hélas ! je t'en conjure.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, je ferois une infidelité.

FLAMRON.

Obéis moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Ce ton poli me rassure,
Et mon devoir cede à votre volonté.
Promettez-vous....

FLAMRON.

Ce n'est, je te le jure,
Qu'un mouvement de curiosité.

Air : *Pan, pan, pan.*

Amene-moi promptement
Cette fille
Si gentille.

Mlle. L'ECLUSE.

Il faut agir prudemment.

FLAMRON.

Amene-la promptement,

Mlle. L'ECLUSE.

Cachez-vous tout doucement
Sous cette épaisse charmille,

FLAMRON.

Que je la voye un moment,
Il ne m'importe comment.

SCENE X.

FLAMRON, CANICHON.

FLAMRON.

Et toi, reste en attendant.
Pour Petrine mon cœur grille,
Et toi, reste en attendant,
Je te prends pour confident.

CANICHON.

Eh! bien, voyons, je gage que vous êtes amoureux de Petrine.
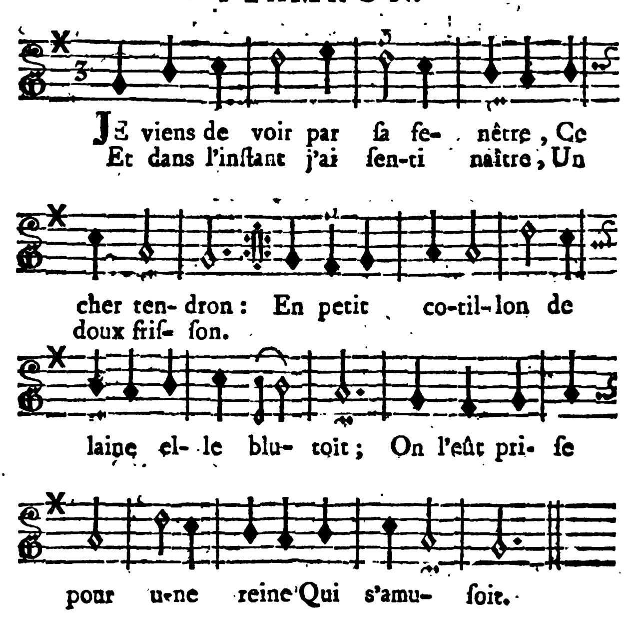
FLAMRON.

Tu l'as deviné.

CANICHON.

Contez nous donc ça,

FLAMRON.



Le tendre incarnat d'une rose
La coloroit;
J'ai vû sa bouche demi-close
Qui soupiroit;

L'amour faiſoit briller ſa flamme
Dans ſes beaux yeux ;
Mais je la ſentois dans mon ame
Encor bien mieux.

CANICHON.

Tatigué, not' bourgeois, comme vous prenez feu ! mais en quoi puis-je vous ſervir ?

FLAMRON.

Je n'en ſçais rien.

CANICHON.

Comment vous y prendrez vous ?

FLAMRON.

Air : Pour voir un peu comment ça f'ra.

Je ſuis novice en fait d'amour,
C'eſt la premiere fois que j'aime ;
Je ne ſçais point faire ma cour,
Mais j'imagine un ſtratagême ;
Petrine vient, cachons-nous là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

SCENE XI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, ROBINETTE & *suite*.

PETRINE.

Air : *Allons danser sous ces ormeaux.*

AMusons-nous par des chansons,
Et sur l'herbette
Joliette
Rions, courons, sautons, dansons ;
Mais entre nous point de garçons.

(*On danse.*)

PETRINE.

C'est assez dansé, mes bonnes amies.

Mlle. L'ECLUSE.

Oui, jouons à de petits jeux.

ROBINETTE.

A la Climusette.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, non, à Colin-Maillard.
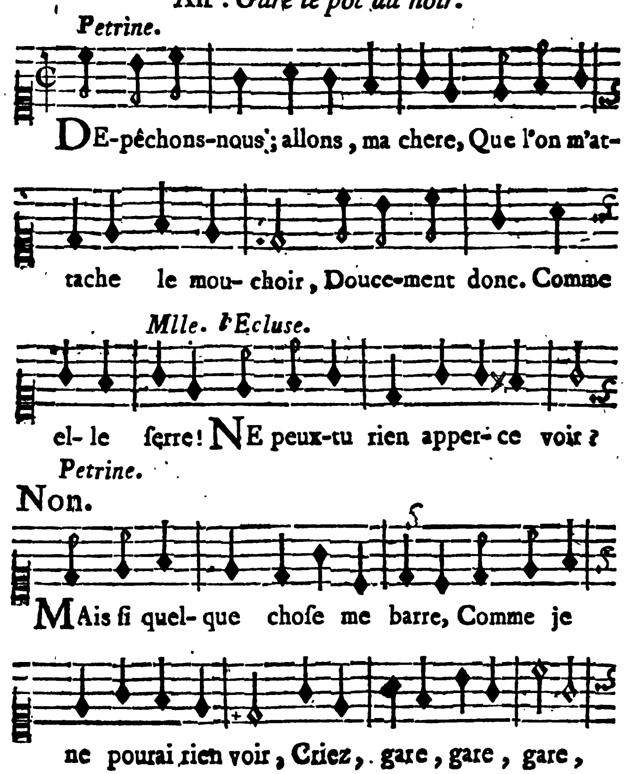
PETRINE.

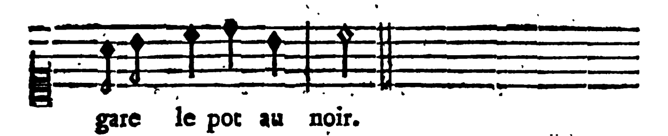
Oui, oui, jouons, jouons : qui est-ce qui le sera ? Voyons.

Un I, un L, ma tante Michell',
Des raves, des choux,
Des figues nouvell',
Des raisins doux.

Mlle. L'ECLUSE.
C'est vous.

Air : *Gare le pot au noir.*





Mlle. L'ECLUSE.

Oui, oui, que rien ne t'inquiette.

(Petrine joue à Colin-Maillard avec sa suite.

PETRINE.

Air : *Gare le pot au noir.*

Qu'on ne me fasse aucune niche ;
Tenez, çela n'est pas du jeu,
Je n'en suis plus, si l'on me triche.

FLAMRON *à part dans le fond du Théâtre.*

C'est trop longtemps cacher mon feu.
(Bas aux filles de la suite de Petrine.)
Que l'on me donne de l'escare,
à part. Tout favorise mon espoir.

CHŒUR DE FILLES.

Gare, gare, gare, gare
Gare le pot au noir.

(Toutes les filles prennent la fuite.)

SCENE XII.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, ROBINETTE, FLAMRON & *suite de Flamron.*

FLAMRON *bas à sa suite.*

Air : *Toujours seule, disoit Nina.*

SECONDEZ mes vœux les plus doux,
Mes amis, montrez-vous
Tous.

PETRINE.

Paix.... J'entends....

FLAMRON *bas.*

Elle ne voit rien.

PETRINE *saisissant Flamron.*

Pour le coup je le tien
Bien.

FLAMRON *contrefaisant sa voix.*

Je n'ai garde de m'échapper.

PETRINE.

Qu'est-ce que je viens d'attraper ?
C'est Jeanneton,

(*Flamron l'embrasse.*)
Oh ! finis donc,
Oui, te voilà, te voilà,
(*Petrine ôte son bandeau & fait un cri d'effroi.*)
Ah !

Air : *Examinez sa grace.*

Arrête temeraire,
Ma mere, ma mere,
Hélas ! quel embarras !

FLAMRON.

Ta mere n'entend pas, (*bis.*)
Ta mine a sçu me plaire.

PETRINE.

Ma mere, ma mere,
Ensemble. { Ah ! ne m'approchez pas; (*bis.*)

FLAMRON.

Il faut suivre mes pas. (*bis.*) }

PETRINE.

Oh ! laissez-moi, laissez-moi,
Dame,
L'effroi glace mon ame.

FLAMRON.

Pour toi l'amour m'enflamme.

PETRINE.

Ensemble.
Ah ! ne m'approchez pas. (*bis.*)

FLAMRON.

Il faut ſuivre mes pas. (*bis.*)

Ensemble.
Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d'amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette,
Hélas, ſecourez moi.

FLAMRON.

Ensemble.
Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d'amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette,
Hélas, c'eſt fait de moi.

❦

SCENE XIII.

FLAMRON, PETRINE, ROBINETTE.

ROBINETTE.

Air : *Il est pris, il est pris.*

QUELLE insolente audace.

FLAMRON.

Marchez.

PETRINE.

Laissez, laissez-moi de grace.

ROBINETTE & PETRINE.

Quelle insolente audace.

FLAMRON.

Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, &c.

Ensemble. PETRINE & ROBINETTE.
Au voleur, au voleur, au voleur.

FLAMRON.

Toi, si tu ne te tais,
Apprend qu'j'ai des secrets
Pour te rendre discrette.
Morbleu
Pour peu

Qu'ta langue caquette,
Je te rendrai muette.
Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, mon p'tit cœur.

Ensemble. { PETRINE & ROBINETTE.
Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE XIV.

Le Théâtre représente la ferme de Madame Painfrais.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je vais revoir ma petite Petrine.*

JE vais revoir ma petite Petrine,
Elle est gentille, elle est peu fine,
Et l'Amour est bien séducteur;
Je sçais trop par mon propre cœur
Tout ce qu'on risque sans sa mere:
Ah! si ma fille est plus sévere, } (*bis.*)
Nous aurons bien du bonheur. }

Air : *Ah! ah! ah! venez-y toutes.*

Petrine, hola! Petrine.
Me reçoit-on ainsi?
Viens ici.
Petrine.... La coquine
A quitté la maison.

Aux Valets & Servantes de la Ferme.

Venez tous, accourez vîte,
Qu'avez-vous fait de ma petite?
Répondez moi donc,
Mais, mais, répondez moi donc.

SCENE XIV.

Madame PAINFRAIS, ROBINETTE,
Garçons & Filles de la ferme.

CHŒUR DE GARÇONS & FILLES.

Air : *Gros nez.* Canon.

HÉLAS ! hélas !
O trop malheureuse mere !
Vous ne la reverrez pas.

ROBINETTE.

Air : *Ma mie Margot.*

Avec noirceur,
Un raviſſeur
D'une effroyable mine,
Hélas !
D'entre nos bras,
Vient d'enlever Petrine :
Hélas !

ENSEMBLE.

Vient d'enlever Petrine.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je viens devant vous.*

Quoi ? ma fille !... ô Dieux ! quelle disgrace !
Tout mon ſang ſe glace.

ROBINETTE.

Je ſens vos regrets,
Et je voudrois être à ſa place,

Tant mon triste cœur
Est sensible à votre douleur.

Madame PAINFRAIS.

Et quel est... quel est ce téméraire ?
Répondez, ma chere.

ROBINETTE.

Air : *Des Trembleurs.*

Non, Madame, je n'ai garde,
Un peu trop je me hazarde ;
Car si je suis babillarde
Je ne pourai plus parler.
Ce méchant croqueux d'poulettes
Sçait par des ruses secrettes
Rendre les filles muettes :
Ce malheur me fait trembler.

Adieu, adieu. (*En sortant.*)

Madame PAINFRAIS.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Jusqu'à quel point le sort m'afflige !
Hélas, hélas ! ma fille, que ne puis-je
Partager au moins ton malheur !
Au lieu de m'ôter ce que j'aime,
Ah ! scélérat de ravisseur !
Que ne m'enlevois-tu moi-même !

Allons, allons, *que tout se ressente de la fureur que je ressens.*

Air : *Jupin de grand matin.*

Ah ! l'on va me reconnoître ;
Dans mon dépit
Je n'ai point de répit.
Par la f'nêtre

Morbleu je vais
Jetter mes effets
Et moi-même après.
Un traitre, un suborneur
M'ôte l'honneur !
Punissons l'attentat
Du scelerat.
Faisons avec éclat
Un grand sabat,
Que tout sans dessus dessous,
Soit chez nous :
Embrasons ma maison
Comme un tison ;
Il faut tout ravager,
Tout saccager.
On ose m'outrager,
Je me ruine pour m'en venger.

Air : *Dans nos ormeaux.*

Mettons en feu
Mon moulin & ma grange.

Elle va allumer à son four deux torches de paille, & met le feu à la maison.

MATHURIN.

Ah ! son cerveau se dérange,
Attendez un peu.

Madame PAINFRAIS.

Non, non, morbleu.

MATHURIN.

Rien n'est plus ridicule,
Ça passe le jeu.
Au feu, au feu,

V'là sa maison qui brule,
Au feu, au feu, au feu.

CHŒUR.

Au feu, au feu, au feu.

SCENE XV.
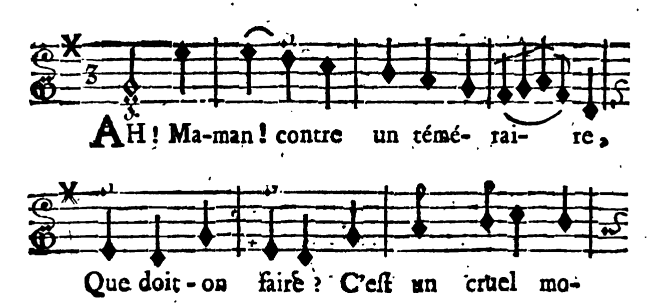
Le Théâtre représente une Forêt obscure, & dans le fond une forge dont on voit sortir la flâme.
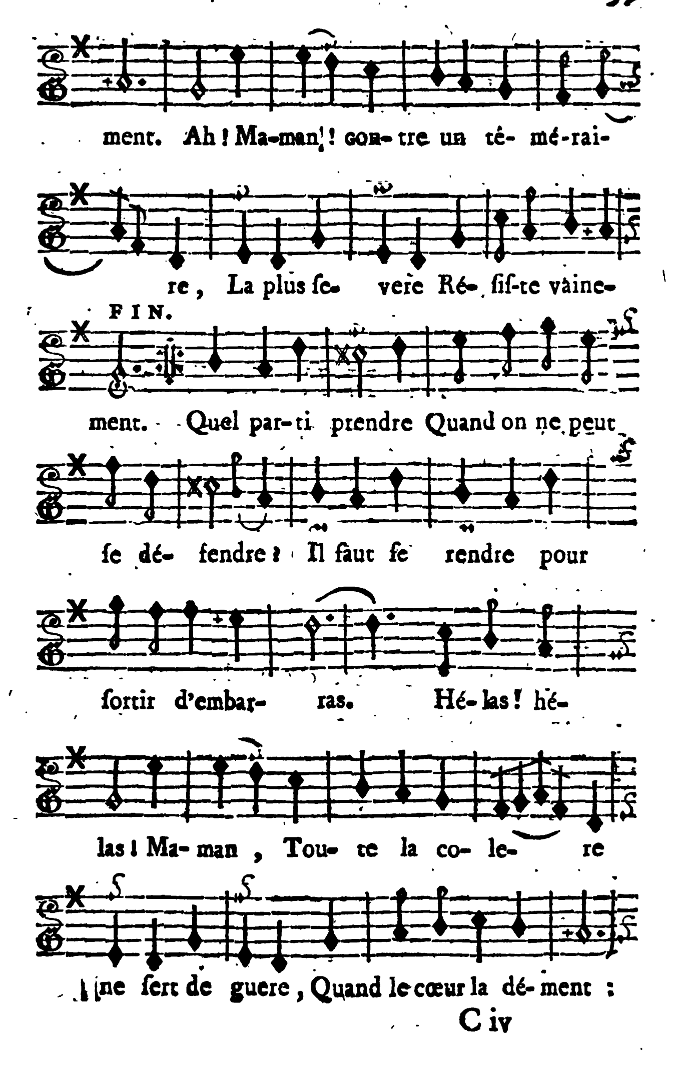
PETRINE.

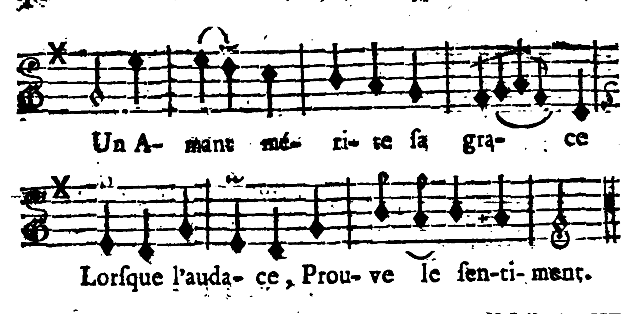
Air : *Un jour Nicodême.*

AH ! grand Dieux ! je tremble, *4 fois.*
Dans ces lieux déserts.
Hélas ! il me semble (*bis.*)
Me voir aux Enfers.

Air : *Menuet nouveau.*
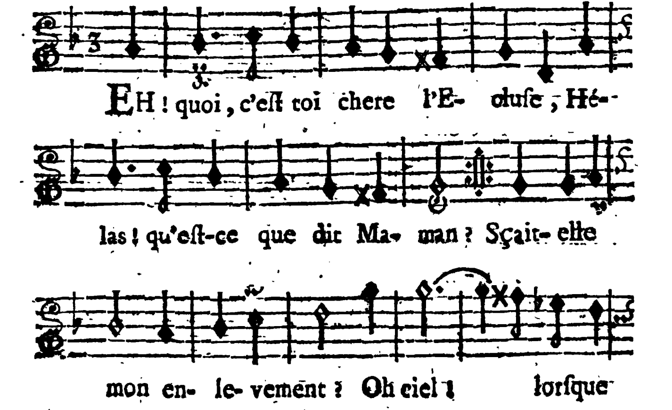



ment. Ah ! Ma-man ! con- tre un té- mé-rai-
re, La plus sé- vere Ré- sis-te vaine-
FIN.
ment. Quel par-ti prendre Quand on ne peut
se dé- fendre ? Il faut se rendre pour
sortir d'embar- ras. Hé- las ! hé-
las ! Ma- man, Tou- te la co- le- re
Ne sert de guere, Quand le cœur la dé- ment :



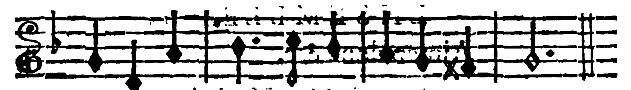
SCENE XVI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.







MLLE. L'ECLUSE.

Air : *Trinque, trin &c.*

Non, je viens ici, chere petite,
Pour vous conſeiller fort ſagement.

CANICHON.

Pour venir ici plus vîte
J'ons abregé not' roman,
Eh! trinque, trinque, trin, permettez que tout
de ſuite
Nous vous faſſions not' compliment.

CANICHON, MLLE. L'ECLUSE.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Aimez donc, belle Petrine,
Aimez donc
Monſieur Flamron.

CANICHON *ſeul.*

Ne r'gardez pas à la mine,
Songez qu'c'eſt un bon luron.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Sa face n'est point poupine,
Il n'a point d'joli jargon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Mais l'amour qui le domine
En lui parle, tout de bon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

PETRINE

En vérité, Mademoiselle ; je suis étonnée que vous me donniez de semblables conseils ; mais puisque M. Flamron sçait si bien aimer, pourquoi n'ose-t-il parler lui-même ? Est-ce qu'il ne m'a enlevée que par timidité, & me laisse-t-il là par attention.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, c'est pour nous donner le temps de chanter quelque chose ; mais le voici ; nous vous quittons.

PETRINE.

Je vous suis, j'ai trop peur.

SCENE XVII.

PETRINE, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : Menuet Anglois.

ECoûtez-moi donc.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Entendez raiſon.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Parlez-nous, j'vous prie,
Sur un autre ton.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Vous avez de l'ennui.

PETRINE.

Oui.

FLAMRON.

Je s'rai vot' mari.

PETRINE.

Fi.

FLAMRON.

Recevez, ma mie,
Mon cœur & mon bien.

PETRINE.

Rien.

FLAMRON.

Mettez vot' main là.

PETRINE.

Da!

FLAMRON.

Qui cause ç'dégoût?

PETRINE.

Tout.

FLAMRON.

Je perdrai la vie
Loin de vos beaux yeux.

PETRINE.

Tant mieux.

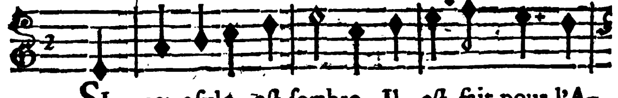
FLAMRON.

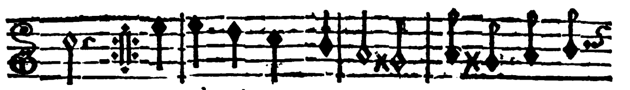
Je suis surpris que vous ne vous plaisiez point chez moi.

PETRINE.

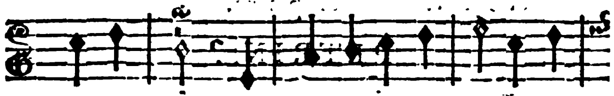
Oui, ce qu'on y voit est fort amusant.

FLAMRON.

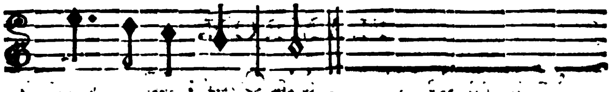




mour ; I- ci d'un beau parterre, On ne voit point jour.



les cou- leurs ; Mais la verte fou- gere, Y



étoit au lieu de fleurs.

Deuxiéme Couplet.

Ce bois qu'on voit s'étendre
Nous sert de parassol,
On va la nuit entendre
Le chant du Rossignol ;
On cueille des noisettes
Au fond d'un bocage épais ;
Pour prendre des fauvettes,
On cherche des bosquets.

PETRINE.

Air : *Je suis pour les Dames, moi.*

Non, non, tout ça ne peut me satisfaire,
Qu'on me rende à Maman,
Elle m'attend.

FLAMRON.

Il ne m'importe guere.
Vous êtes bien enfant!
Tout mon emploi
Sera de vous complaire.

PETRINE.

Je veux voir ma mere, moi;
Je veux voir ma mere.

FLAMRON.

Ariette de Ninette à la Cour; *Maudite race.*

De ma poitrine,
Belle Petrine,
De ma poitrine,
L'Amour
A fait un four;
Le feu s'allume
Avec tant de chaleur,
Qu'il me consume.
Le Diable a pris mon cœur
Pour un enclume,
Qu'il frappe à chaque instant:
Et pata, pata, pata, pata pan;
Donnez soulagement
A mon tourment;
A mon tourment.

De ma poitrine,
Belle Petrine,

De ma poitrine
L'Amour
A fait un four ;
Le feu s'allume.

PETRINE.

Allez l'éteindre ailleurs.

FLAMRON.

Il me consume.

PETRINE.

Je ris de vos ardeurs.

FLAMRON.

Donnez soulagement
A mon tourment.

PETRINE.

Ah ! quel supplice !

FLAMRON.

Ah ! quel délice !
Quand on se rend.

ENSEMBLE.

PETRINE.	FLAMRON.
Tout beau, tout beau, finissez donc,	Ah ! quel tein frais !
Je n'entends point raison.	Quel œil fripon !
Je ferai le dragon,	Quel petit air mignon !
Je ferai le démon ;	Ah ! le joli tendron ? (bis.)
Mon cœur commence à se troubler.	Peut-on la voir sans se troubler ?
J'veux m'en aller ;	Je m'sens brûler,
J'veux m'en aller.	Je m'sens brûler.

FLAMRON.

Air : *Tarare pompon.*

Fussiez-vous, mon trognon,
Mille fois plus sévere,
Vous changerez de ton.

A la cantonade.

Amis, accourez donc,
Et quittez toute affaire.

PETRINE.

Craignez de m'offenser,
Que prétendez-vous?

FLAMRON.

Faire
Danser.

Air : *Lanturira don daine, bon!*

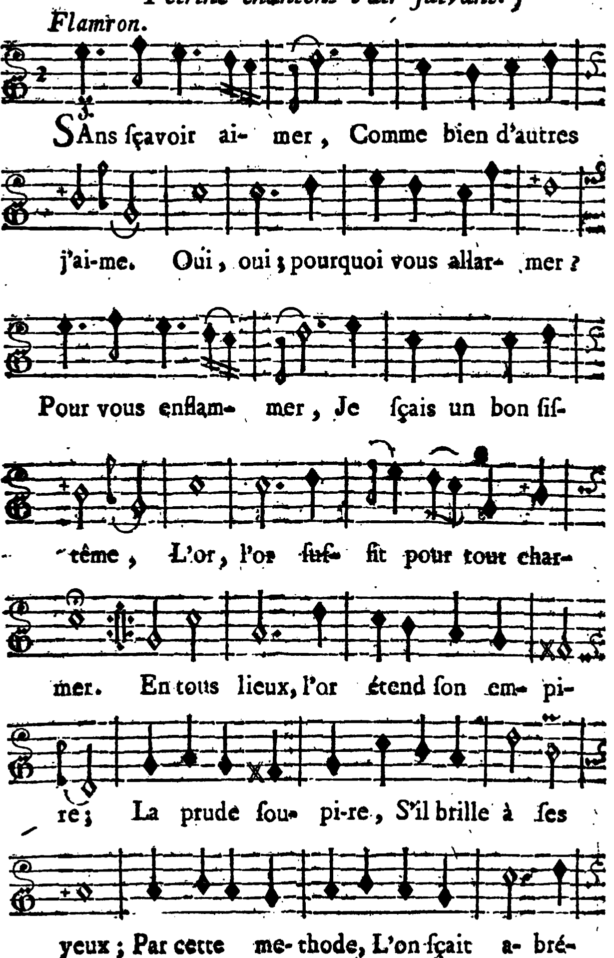
V'nez la divertir,
Gentils camarades,
Et pour l'attendrir
Faites des gambades;
Gué,
Farlarira don daine, bon!
Farlarira don don.
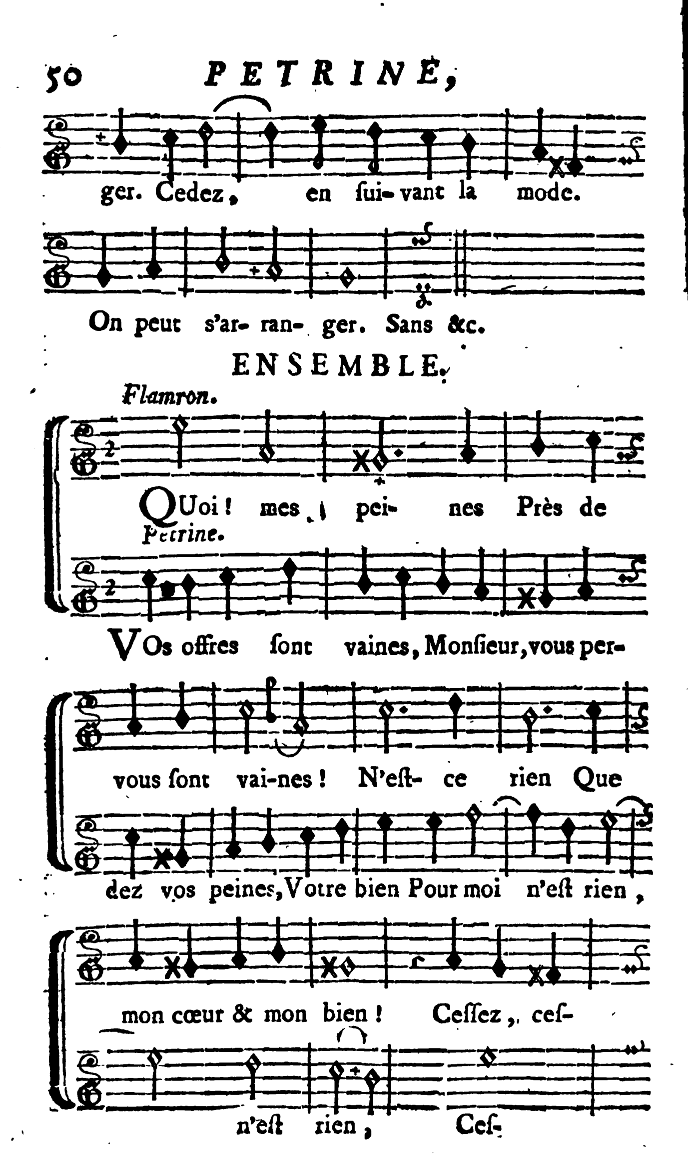
(*Danse des Forgerons, des Bucherons & Bucheronnes.*)
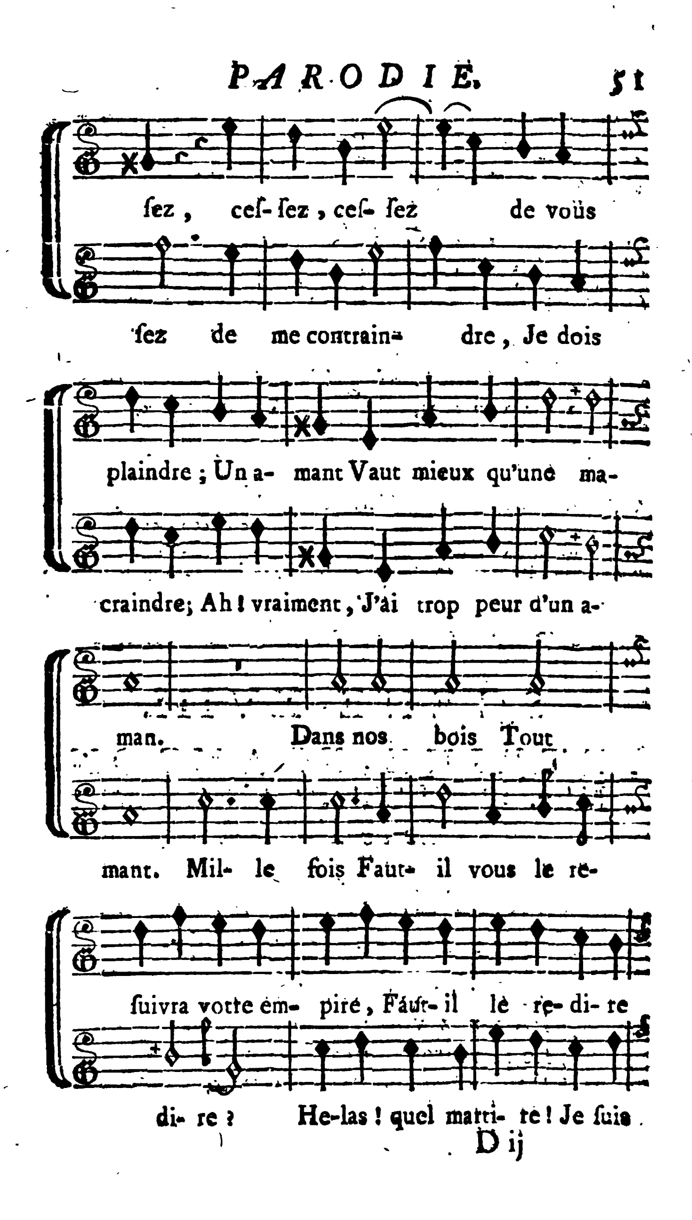
SCENE
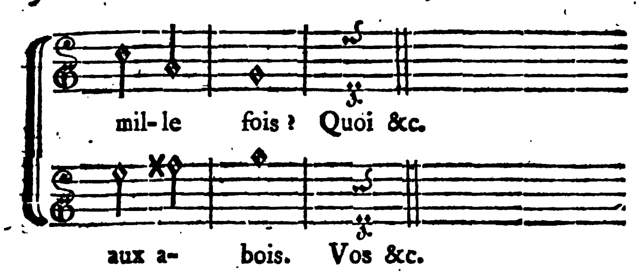
(On danse en même tems que Flamron & Petrine chantent l'air suivant.)

Flamron.




ger. Cedez, en sui-vant la mode.
On peut s'ar- ran- ger. Sans &c.
ENSEMBLE.
Flamron.
QUoi! mes peines Près de
Petrine.
VOs offres sont vaines, Monsieur, vous per-
vous sont vai-nes! N'est- ce rien Que
dez vos peines, Votre bien Pour moi n'est rien,
mon cœur & mon bien! Cessez, ces-
n'est rien, Ces-


ſez , ceſ- ſez , ceſ- ſez de voûs
ſez de me contrain- dre , Je dois
plaindre ; Un a- mant Vaut mieux qu'une ma-
craindre; Ah! vraiment , J'ai trop peur d'un a-
man. Dans nos bois Tout
mant. Mil- le fois Faut- il vous le re-
ſuivra votre em- pire , Faut- il le re- di- re
di- re ? He-las ! quel maitri- te ! Je ſuis



FLAMRON.

Pourquoi retarder
Le bonheur de la vie ?
Oui, oui, votre cœur doit céder:
Doit-on le garder
Quand on est si jolie ?
Non, non, il faut bien l'accorder.

PETRINE.

Je voulois garder
Mon cœur toute ma vie :
Ah! ah! Maman va bien gronder.
Dois-je l'accorder ?
C'est contre mon envie ;
Mais, mais je sens qu'il faut céder.

SCENE XVIII.

PETRINE, FLAMRON, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, *suite de Flamron.*

CANICHON.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

ALERTE, alerte, alerte,
Prévenez votre perte,
Le Procureux Fiscal pretend
Ravoir Petrine dans l'instant.

FLAMRON.

Oh! oh ! mes amis, ceci devient serieux : il faut passer de la danse au Conseil.

Air : *J'aurai une robe.* Canon.

Çà, que l'on opine :
Rendrons-nous Petrine ?

CHŒUR.

Eh ! bon, bon, bon !
Eh ! non, non, non.
Jarnidienne,
Qu'on y vienne,
Et flon, flon, flon,
Nous ferons carillon.

FLAMRON.

Air : *Lucas, pour se gausser de nous.*

Le Procureux Fiscal sçait bien
Qu'ici l'on ne rend rien,
Et je garde Petrine.

CANICHON.

Il envoye avec des sergens
Ses gens, ses gens ;
Ils ont tous la mine
Mutine,
Mutine.

FLAMRON & Mlle. L'ECLUSE.

Oh ! { je me ris / l'on se rit } de son pouvoir.
Pour la ravoir,
Il faut que l'on bataille.
{ Hâtons-nous / Hâtez-vous } de faire du train,
Allons, allons,

Amis, frappons, tapons, } cette canaille ;
Frappons, tapons, frappons }

AVEC LE CHŒUR.

Chassons, rossons,
Tapons, frappons,
Chassons, rossons à grands coups de gourdin.
Chassons, rossons,
Tapons, frappons,
A grands coups de gourdin.

Le Théâtre représente un Village.

SCENE XIX.

Madame PAINFRAIS, *suivie d'un* TAMBOUR *& d'un Afficheur qui porte une échelle & un paquet d'affiches sur lesquelles on lit en gros caracteres :* BIJOU PERDU.

Madame PAINFRAIS.
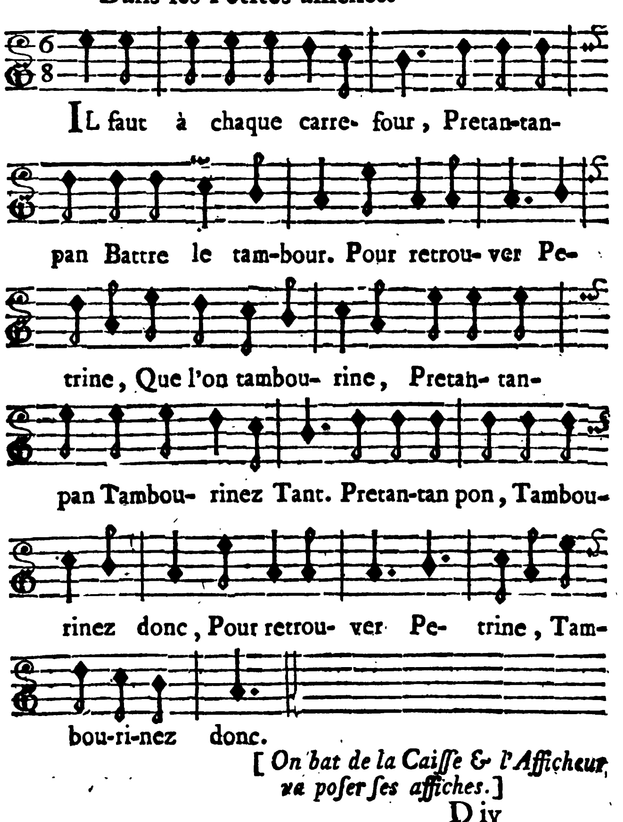
Air de l'Opera : *Deserts écartés, sombres lieux.*

MA fille n'est plus sous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes ;
Tandis qu'ici je fais des plaintes,
Un ravisseur peut-être ... ah ! Dieux !
Ma fille n'est plus sous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'en veux avoir raison,
Ose-t-on
Me faire de ces niches ?

Que l'on imprime exprès
Des billets,
Nous ne ferons point chiches
Pour les frais.
Qu'on aille à l'instant
Mettre ma chere enfant
Dans les Petites affiches.



[*On bat de la Caisse & l'Afficheur va poser ses affiches.*]

LE TAMBOUR.

Air : *N'avez-vous pas vû l'horloge ?*

N'avez-vous pas vû la fille
De la Commere Painfrais.

Madame PAINFRAIS.

C'est l'espoir de mà famille,
Allez tous courir après.

LE TAMBOUR.

On aura pour récompense
Dix écus & les dépens.

Madame PAINFRAIS.

Courez donc en diligence,
Ah ! peut-être il n'est déja plus tems.

(*Le Tambour sort en battant la Caisse.*)

SCENE XX.

Mme PAINFRAIS, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

DE la joie, de la joie, Madame Painfrais, nous venons vous dire des nouvelles de votre fille ; c'est M. Flamron, l'Entrepreneur des Forges, qui l'a enlevée.

CANICHON.

Oui, consolez-vous, vous ne la reverrez plus.

Madame PAINFRAIS.

AIR : *Tout eſt dit.*

Le Procureux Fiſcal endure
Tranquillement cet attentat !
Il permet qu'on nous faſſe injure !
Il eſt donc bien peu délicat.
Lui qui devroit protéger ma famille,
Peut-il ſouffrir qu'un traitre, un ſcélerat
M'ôte ma fille !
Ah ! l'ingrat !

SCENE XXI. & *derniere.*

Les Acteurs précédens, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

HOé, hoé, hoé, raſſurez-vous ; je viens vous annoncer le retour de Petrine ; M. le Procureur Fiſcal la marie à M. Flamron.

Madame PAINFRAIS.

Sans mon conſentement !

BONAVENTURE.

Air : *Chacun à ſon tour.*

Cette fille qui vous eſt chere
Sera ſix mois chez ſon époux,

Les autres six mois chez sa mere ;
Ainsi l'on vous accorde tous.
Ma commere, ainsi la paix est faite
Entre la Nature & l'Amour
Chacun à son tour
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Madame PAINFRAIS.

On prétend que je donnerai ma fille à un Forgeron ? C'est unir le blanc au noir.

CANICHON.

Bon ! bon ! ma commere, vous aurez des petits enfans panachés.

BONAVENTURE.

Air : *Ah ! Maman, que je l'échappé belle.*

Elle vient.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! ma fille.

PETRINE.

Ah ! ma mere.

Mlle. L'ECLUSE.

Soyez tous d'accord.

Madame PAINFRAIS.

Quel heureux sort !

FLAMRON.

Plus de colere.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! mon gendre, ah ! ma fille.

FLAMRON & PETRINE.

Ah ! ma mere.

CANICHON.

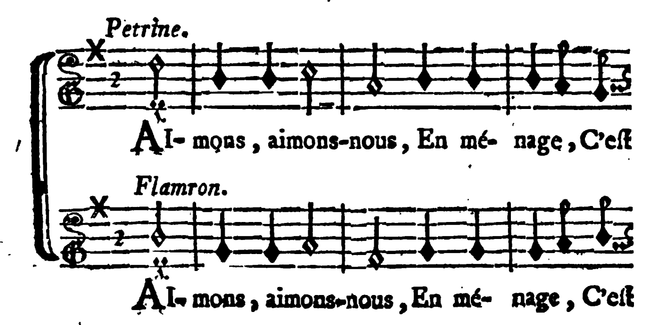
Chacun eſt d'accord.
Voilà les amours à bon port.
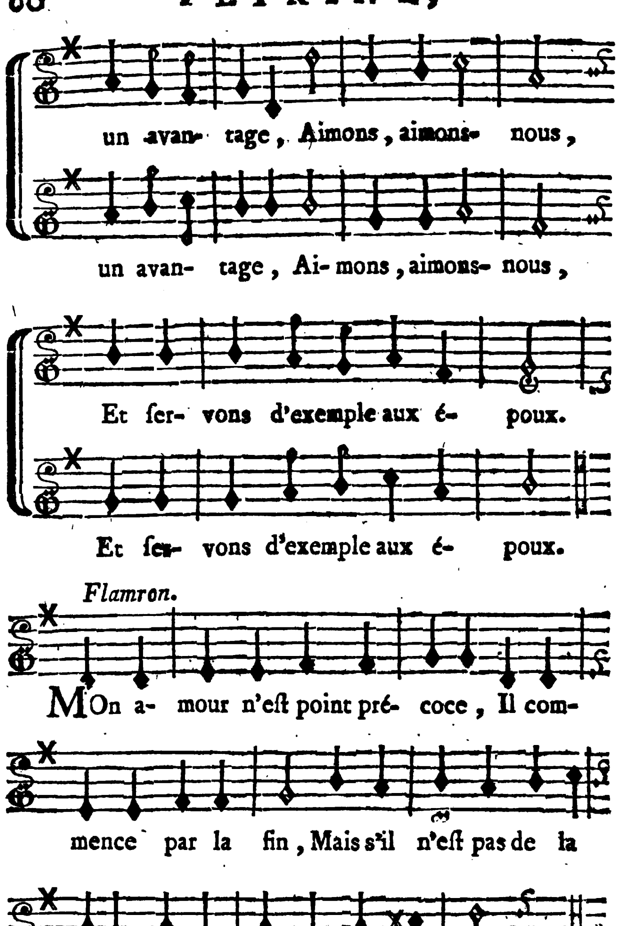
Madame PAINFRAIS.
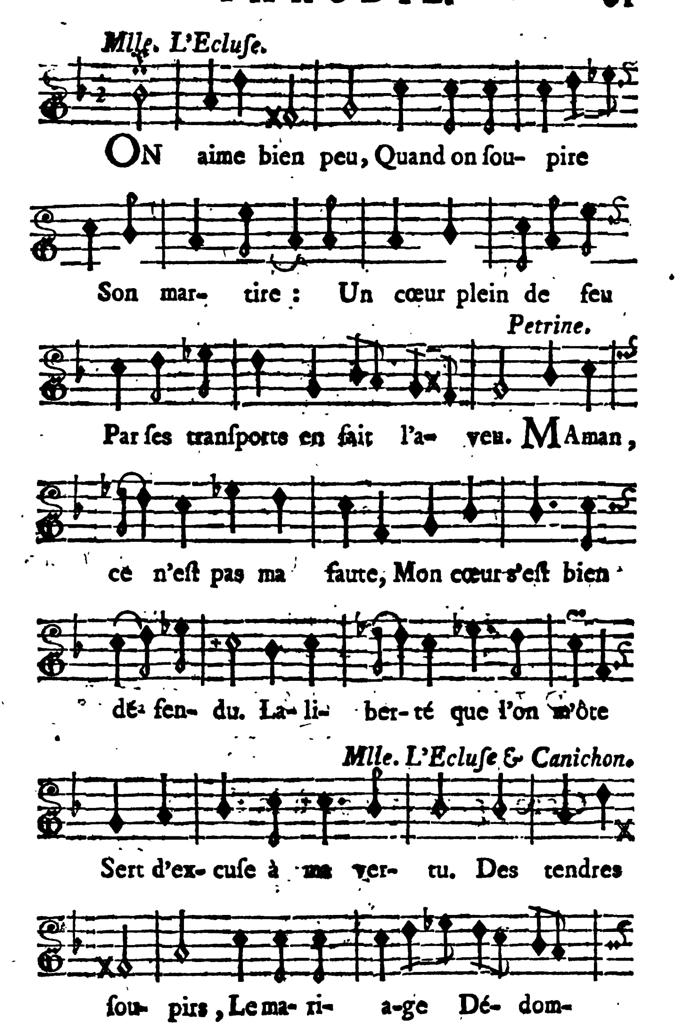
Allons, mes voiſins, mes voiſines, venez danſer à la nôce de ma fille.

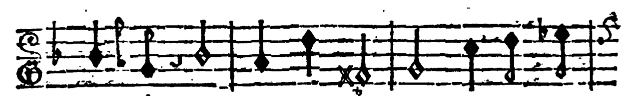
CANICHON.

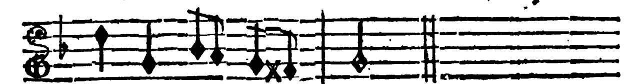
Je viens vous les amener.




un avan- tage, Aimons, aimons- nous,
un avan- tage, Ai- mons, aimons- nous,
Et ser- vons d'exemple aux é- poux.
Et ser- vons d'exemple aux é- poux.
Flamron.
MOn a- mour n'est point pré- coce, Il com-
mence par la fin, Mais s'il n'est pas de la
noce, Il se- ra du lende- main. Aim. &c.


Mlle. L'Ecluse.
ON aime bien peu, Quand on soupire
Son mar- tire : Un cœur plein de feu
Petrine.
Par ses transports en fait l'a- veu. MAman,
ce n'est pas ma faute, Mon cœur s'est bien
dé- fen- du. La li- ber- té que l'on m'ôte
Mlle. L'Ecluse & Canichon.
Sert d'ex- cuse à ma ver- tu. Des tendres
sou- pirs, Le ma- ri- a-ge Dé- dom-





Mlle. L'ECLUSE.

Ah ! de la plus ſcrupuleuſe
L'Amour ſçait venir à bout.
On eſt encore trop heureuſe
Quand l'Hymen répare tout.

Des tendres ſoupirs &c.

FLAMRON & PETRINE *avec le Chœur.*

{ Aimons, aimons-nous, &c.
{ Aimez, aimez-vous, &c.

DIVERTISSEMENT.

CANICHON.
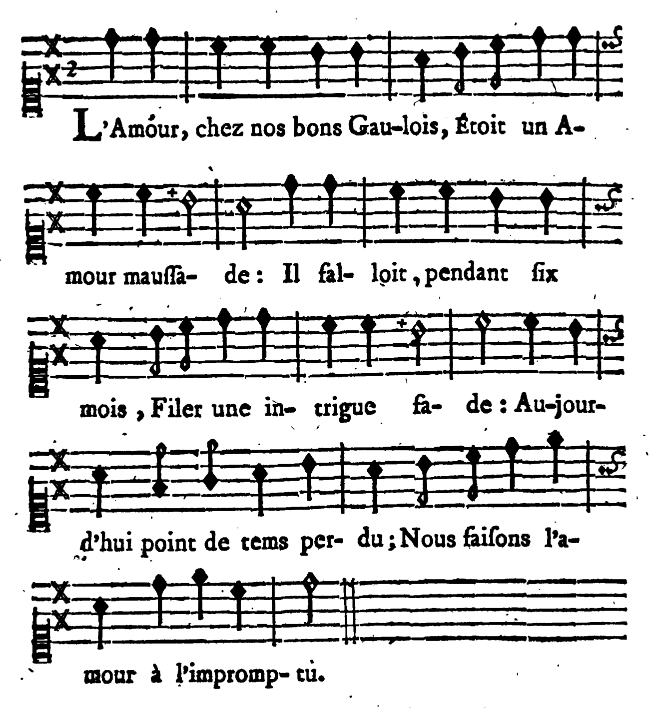
Gare, gare, place à la danſe.

(On danſe.)



VAUDEVILLE.

FLAMRON.



Madame PAINFRAIS.

L'amour tendre & circonſpect
Laiſſe échapper la victoire;
Plus d'amour, moins de reſpect,
Du triomphe on a la gloire:
Un cœur foible eſt bientôt rendu,
Quand on le ſurprend à l'impromptu.

Mlle. L'ECLUSE.

D'un amant rempli d'ardeur,
J'ai longtemps craint la poursuite ;
J'avois tort ; car le bonheur
Jamais n'arrive assez vîte :
Je regrette le temps perdu,
Et je le répare à l'impromptu.

ROBINETTE.

Le matin sans amoureux,
Le soir vous voilà Madame ;
Flamron, d'un ton langoureux,
Ne déclare point sa flâme :
Avec lui point de temps perdu,
Il devient Epoux à l'impromptu.

PETRINE.

Si l'hymen est un bonheur,
Pourquoi nous le faire attendre ?
Nous naissons avec un cœur,
L'avons-nous pour le défendre ?
C'est un bien pour notre vertu,
Quand l'hymen arrive à l'impromptu.

AU PUBLIC.

Messieurs, n'allez pas peser
Gravement un badinage ;
On cherche à vous amuser,
On n'en veut pas davantage :
Si notre zele vous a plû,
Applaudissez-nous à l'impromptu.

FIN.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Petrine, Parodie de Proserpine*, & je crois que l'on peut en permettre la représentation & l'impression. Ce 6 Janvier 1759. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Théâtre de l'Auteur.

SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

EN VERS;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 9 Avril 1761. Et remiſe au Théâtre le 19 Décembre de la même année.

ACTEURS.

SOLIMAN SECOND, *surnommé le MAGNIFIQUE, Empereur des Turcs.*

OSMIN, *Kislar-Aga, ou Chef des Eunuques.*

ELMIRE, *Espagnole.*

DÉLIA, *Circassienne.*

ROXELANE, *Françoise.*

EUNUQUES NOIRS.

BOSTANGIS.

MUETS, *& autres Esclaves du Serrail.*

La Scène est à Constantinople, dans le Serrail du Grand-Seigneur.



SOLIMAN SECOND,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle des appartemens intérieurs du Serrail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas & autres meubles, selon la coûtume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des Acteurs.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, OSMIN.

Soliman entre d'un air triste, & se promene à grands pas sur le Théâtre. Osmin le suit à quelque distance.

OSMIN.

TRES-gracieux Sultan, votre esclave fidele
Attend vos ordres... Mot... Seigneur...
je parle en vain.

Seigneur.

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin :
Depuis qu'à tes soins, à ton zele
J'ai confié la garde du Serrail,
Et le gouvernement des femmes....

OSMIN.

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille Beautés, ces délices des ames,
En as-tu vûe, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d'Elmire ?

OSMIN.

Oh ! non, Seigneur ; jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien ;
Allez, allez, Seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fiere & si touchante ;
Elmire, mon tourment & mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit ; ô Dieux ! qu'elle étoit belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressans, si doux !
Embellis encor par ses larmes.
Déja tout occupé du plaisir enchanteur

De faire succéder l'amour à ses allarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D'une ame sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin; enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux;
A vivre sous mes loix je n'ose vous contraindre:
Mais, un mois seulement, demeurez en ces lieux;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parens,
Si mes soupirs vous sont indifférens.
Je l'ai juré, le terme expire...
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son ame,
Autant que vous, elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un Empereur Turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fiere, mais tendre;
Et son cœur, en secret, ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer ; manége de coquette ;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrrangées,
Un hazard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement.
On veut les arranger soi-même:
Moi désintéressé, je sens le stratagême ;
Un fidele miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule,
Elmire veut le r'attacher ;
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule;
Alors, comme il faut se pancher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre ;
Elle s'en apperçoit, & sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire en rougissant
Leve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piquûre ; on jette
Au loin l'épingle, aye, aye; on fait un petit cri,

Dont le Sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le tems de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante & légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin ; apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh ! bien, j'ai tort, je connois mon erreur ;
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point !

OSMIN.

Mais non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute ;
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune Beauté céde enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez vous, Seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite, & ce sont des cabales,
Des trames, des caquets ; enfin c'est un sabat ! . . .

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh! bien, soyez moins délicat;
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, Seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différens des vôtres,
Dans ce cahos de volontés,
Ce conflict d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun & mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; & je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail;
On ne tient plus dans le Serrail.
Entr'autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altière, & qui se rit de tout;
Elle vit sans contrainte, & n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine;
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie & l'examine;
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air ſemble narguer l'Amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh ! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danſe,
Me contrefait, vous contrefait auſſi.
C'eſt celle-là, qui n'a point de ſouci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laiſſons cela ; les préſens pour Elmire
Sont-ils prêts ?

OSMIN.

Oui, Seigneur ; puis-je ici l'introduire ?

SOLIMAN.

Oui.

SCENE II.

SOLIMAN.

QUEL moment ! quel funeſte départ !
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas ! faut-il que je ſoupire
Pour un objet que je perds ſans retour ?
Elle vient....

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, & *plusieurs Esclaves chargés de présens, qui se tiennent dans le fond du Théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sçais ce que vous m'allez dire:
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez, comme moi, l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; & j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un Sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la Couronne;
Les sentimens que l'on sçait inspirer,
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne,
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment ! déja le mois expiré ?

SOLIMAN.

Que dites vous ? Se pourroit-il, Elmire ? ...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, Seigneur, une douleur si vive ;
Et par égard je dois....

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez : de mon bonheur il faut que je me prive :
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préferer.
Si c'étoit par amour .... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie ;
Allez embrasser vos parens ;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort, ils sont indifférens.
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge ;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux.
Et l'on appartient d'avantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une regle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chere ;
Ils verront ces présens, tribut d'un cœur sincere.
[*Montrant les présens que portent les Esclaves.*]

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi ! vous me feriez cet outrage !
Quoi ! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser !

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image ;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*Avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez !
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit ; courage.

SOLIMAN.

Et ces présens ne sont point acceptés !
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, & du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh ! bien ? .. vainement je desire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien ?.. Partirez vous, Elmire ?

ELMIRE.

Seigneur ... j'accepte vos présens.

SOLIMAN.

Quoi ! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.

Qui peut dissimuler, n'aime que foiblement.
Tout le tems que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vû verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes allarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah ! je n'esperois pas être sitôt heureux.
(*A part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*A part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCENE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pû croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est ma foi l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si longtems à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre ?
Je ne sçais ; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurois fait naître ;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus, & vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, & tout obstacle cesse ;
Ah ! que son cœur encor ne s'est il déguisé ?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister longtems ?
Pour un Monarque est-il des cœurs rebelles ?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles :
On connoit le prix des instans.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes;
Croyons-en Mahomet, notre Législateur ;
La Nature prudente imprime dans leurs ames
La complaisance, la douceur.
Eh ! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,

Exiger des efforts qui passent leur pouvoir ?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendre par état, & foibles par devoir ;
Une résistance infinie
Violeroit les loix de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre ;
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits ;
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes ?
Je dois me préparer encor à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame succombe.
Ah ! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable ;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront, dans ces momens, égayer votre esprit.



SCENE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

SEIGNEUR, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel ... plus simple ... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre:
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN,

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah ! laiſſez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'eſt la vérité qui me prête ſa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même ?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarraſſe :
La craindre, c'eſt la mériter ;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi ! toujours inſiſter !

OSMIN, *s'appercevant que l'ennui commence à gagner le Sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête ?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma Sultane à l'inſtant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce ſoin :
Une fête ! en eſt-il beſoin ?
L'Amour ſe ſuffit à lui-même,
Lui ſeul doit remplir nos momens.
Solitaire au milieu des vains amuſemens,
On ne voit que l'objet qu'on aime.
Tous nos ſens, tous nos goûts à lui ſont enchaînés ;
A tout autre plaiſir l'ame eſt inacceſſible.
Les ſpectacles, les jeux ne ſont imaginés

Que pour dédommager de n'être pas ſenſible.

SOLIMAN.

Les plaiſirs ſont plus vifs pour les amans heureux:
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne ſont que pour eux;
Il n'en eſt point pour l'ame indifferente.

OSMIN.

C'eſt fort bien dit: Seigneur, ſi vous le trouvez bon,
Je vais faire danſer vos Eſclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'eſt moi qui les enſeigne.

SOLIMAN.

Oſmin, qu'on avertiſſe
Cette nouvelle Cantatrice
Que j'ai dans mon Sérail; on vante ſon talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'inſtant.

SCENE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la muſique?

ELMIRE.

Mais ... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût;
Vous aimer, vous chérir eſt mon plaiſir unique,

Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, Seigneur, d'autre desir.

SOLIMAN.

Elle vient : si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.

(Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, & dit, en voyant Délia :)

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure!

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.



SCENE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(*Soliman & Elmire ſont aſſis à la Turque ſur le ſofa ; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du Théâtre, & met un genou à terre devant le Sultan.*)

DÉLIA, *au Sultan.*

A Tes ordres, Seigneur, Délia vient ſe rendre.
Oſmin m'a dit que tu voulois m'entendre ;
Je ne m'attendois pas à l'honneur ſans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous & chantez.

DÉLIA, *ſe levant.*

Pardon, je ſuis tremblante.
L'Aigle ſeul a le droit de fixer le Soleil ;
Que ton ame ſoit indulgente.

(*Elle chante.*)

AIR : noté N°. 1.

Dans la paix & dans la guerre,
Tu triomphes tour-à-tour.
Tu lances les traits de l'Amour ;
Tu lances les feux du Tonnerre.
Mars & Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire ;
Remporte la victoire
Auſſi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité ?
Sa voix me transporte & m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(*A part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sçais quoi qui prévient & qui touche.
(*A Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*En regardant Délia.*)
Ah ! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour !

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'Inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez ; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.**

AIR noté N°. 2.

Jeunes Amans, imitez le Zéphir.
Il careſſe l'œillet, l'anémone & la roſe:
Jamais ſon vol ne ſe repoſe;
Nouvel objet, nouveau deſir.
De Beautés en Beautés, ſans vous fixer pour une;
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, & paſſez de la Blonde à la Brune;
Les Belles ſont les fleurs du Jardin des Amours.

SOLIMAN, *ſe levant.*

Rien n'eſt plus parfait à mon gré;
Elle charme à la fois & le cœur & l'oreille;
(*A Elmire.*)
Qu'en penſez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant eſt trop manieré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raiſon: elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponſe eſt très-juſte; eh! bien, écoutez-la:
De votre attention je crains de vous diſtraire.
(*A part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle ſort.*)

---

* Pendant que Délia chante, Soliman bat la meſure dans la main d'Elmire. Elmire qui s'apperçoit de l'attention du Sultan pour Délia, retire ſa main par un mouvement de jalouſie.

SCENE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'apperçoit point qu'Elmire se retire.*

O Belle Délia,
Un cœur, comme il te plaît, change de caractere.
Sur tout ce que tu dis, un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

SEIGNEUR, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite Esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,

Elle me fait des tours ; oh ! c'est, en vérité,
Un prodige d'espiégleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce Sérail le premier Officier,
Je représente ici la Majesté Suprême ;
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier !

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement ;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colere,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois ;
Pour se plaindre de moi devant vous, & pour faire
Ce que je lui défends : mais, Seigneur, je la vois.



SCENE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

AH ! voici, grace au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime Sultan
De qui je suis esclave ? Eh ! bien, prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chasser à l'instant
(*Montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t-en :
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un Maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France :
Ayez l'esprit plus liant & plus doux,
Et croyez-moi, soumettez-vous ;
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace !

Qu'un Empereur Turc eſt galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes ?
Vous devez enchanter leurs ames :
En vérité c'eſt avoir du talent !
Mais, mais je vous trouve excellent !
(Montrant Oſmin.)
Et de vos volontés voilà donc le Miniſtre ?
Reſpectons ce magot avec ſon air ſiniſtre.
Aveuglément nous devons obéïr ;
Il a vraiment de brillans avantage.
Hom ! ſi vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ſes gages.
Un vrai monſtre amphibie, un triſte épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui ſans ceſſe nous gronde ;
Qui, pour nous déſoler, nuit & jour fait ſa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail !
Ah ! comme il étoit en colere
Pour m'avoir vûe hier ſeule dans vos boſquets !
Eſt-ce encor par votre ordre ? Eh ! quel mal peut-on faire ?
Nous eſt-il défendu d'y reſpirer le frais ?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ?
Et quand cela ſeroit, voyez le grand malheur !
Le ciel, dans l'état où nous ſommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh ! bien, eh ! bien, Seigneur,
Qu'en dites-vous ?

SOLIMAN *à Oſmin, conſiderant Roxelane.*

Quel jeu de phyſionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie

Qu'il n'est rien de plus impoli :
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un Sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser ;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire,
(*Montrant Osmin.*)
Ce prétendu Monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un Officier jeune, bienfait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos desirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir ;
Que du Sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos Esclaves en Dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, & si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire ;
Voilà ma premiere leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

(*A Soliman.*) Bon.
Elle vous parle en Souveraine.

SCENE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, Auguste Sultan,
D'écouter encore un air tendre ?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au Divan :
On vous fera sçavoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant,
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une Esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle ;
Il faut l'excuser. [*Il sort.*]

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le Sultan à l'école.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*SOLIMAN entre, suivi de plusieurs Esclaves, Officiers de sa Personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, & large d'un pied & demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisieme y place une sous-coupe d'or garnie de pierreries avec deux tasses de porcelaine & une cuillier faite avec le bec d'un oiseau des Indes très-rare, lequel bec est plus rouge que le corail, & de très-grand prix ; un quatriéme Esclave, après que Soliman s'est assis à la Turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les Esclaves se retirent.*)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement ;
Une Esclave parler avec cette arrogance !
(*Il fume.*)
Elmire, Elmire, ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !
Osmin ne revient point ; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)
Douceur de caractere, égards, respect, décence :

Et cette Roxelane... (*Il fume.*) Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la premiere fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice, & l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira. (*Il fume.*)
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
Osmin ne revient point. (*Il fume.*) A la fin le voilà.

SCENE II.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

EH! bien?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit....

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait, le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussi-tôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh! bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coëffé de linge?

Dit-elle, en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : trésor de lumière,
Je viens, de la part du Sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle ?

OSMIN.

Va dire à ton Sultan, réplique cette Belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet....
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre....
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse....

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse ;
Et cette belle Esclave, au gosier merveilleux,
De la part du Sultan, n'ai-je rien à lui dire ?

SOLIMAN.

A Délia ? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire....

SOLIMAN.

Elmire ! àh ! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane va, cours...
Qui peut lever cette portière? *

* Les Appartemens intérieurs du Sérail n'ont point de portes fermantes : mais de riches portieres de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des Eunuques noirs sont de garde nuit & jour à l'entrée en dehors, prêts à éxécuter au moindre signal les ordres du Grand-Seigneur ou du Kislar-Aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant Sa Hautesse sans être annoncées.

SCENE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'Est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première....
(*A part.*)
Mais elle ne sçait pas les devoirs imposés;
Passons. (*A Roxelane.*) Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eû l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis !

OSMIN,

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence !

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez vous bien avoir la complaisance....

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très-volontiers, tenez.

(Roxelane prend la pipe & la jette au fond du Théâtre.)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment ! après un tel éclat....

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(Osmin se retire tout étonné.)

Roxelane....

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc ! mais cela n'est pas beau.

Comment ! comment ! Devant des femmes !...

Vous qui faites la Cour aux Dames !

En vérité.....

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.

Qu'elle est folle ! (*A Roxel.*) Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute

Aussi légerement.

ROXELANE.

A-peu-près.

SOLIMAN.

Par bonté

Je veux bien excuser votre vivacité ;

A l'avenir soyez plus circonspecte.

J'oublie entiérement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez ? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment ?

ROXELANE.

Sans contredit ;

Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.

Eh! comment voulez-vous, Monsieur, qu'on vous corrige ?

SOLIMAN.

Me corriger ? De quoi donc, s'il vous plaît ?

ROXELANE.

De quoi, de quoi ? Ces Sultans me font rire :

Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.

Je prends à vous quelqu'intérêt,

Croyez-moi, bannissons la gêne.

L'amitié me conduit ; quand ce seroit la haine,

Vous pourriez y gagner encor.

La haine est franche, elle vaut un trésor ;

Nous devons lui prêter l'oreille.

Un ami par pitié foiblement nous conseille ;

Notre ennemi connoît tous nos défauts :

D'une gloire usurpée il distingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille ;
Consultez-la, vous qui voulez regner.
L'orgueil nous trompe ; eh! faut-il l'épargner ?
Non....

SOLIMAN.

(À part.)
Cette femme est étonnante
(À Roxelane, fierement.)
Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit ; ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, & qui je suis ?
Vous êtes Grand Seigneur, & moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ? quels dégouts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'Esclaves chez nous ; on ne respire en France

Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est Roi, sous un Roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir ; vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément, je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais, si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis, comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant, j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais....

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... Jamais...! Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh ! bien:
J'attends tout du caprice, & de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez....

ROXELANE.

Je devrois! Eh! Seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humilians d'honneur & de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément;
En ce cas laissez vous conduire:
Vous promettez, & je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement;
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon Amant;
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin.



SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'Est à moi d'ordonner.

[*A Osmin.*]

Osmin, fais avertir l'Intendant des cuisines *
Que je traite ici le Sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

[*Osmin se tourne avec étonnement du côté de Soliman pour sçavoir son intention.*]

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

[*Osmin sort.*]

* Le Mout-pak-Emini, Intendant des cuisines du Grand-Seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.



SCENE VI.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'Avez-vous point quelque aimable Sultane
Qui puiſſe exciter l'enjouement ?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, aſſez paſſablement.

SOLIMAN.

Oui, ... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circaſſienne,
Dont le goſier vous cauſe un doux raviſſement ?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Nous ſerons ſeuls.

ROXELANE.

Oui dà !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laiſſez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCENE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, & lui dit tout bas :*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir....

ROXELANE.

Que dites-vous ?

SOLIMAN.

[*A Roxel.*] Rien, rien. [*A Osmin.*] J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire ?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît,
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un Arrêt,
Tout ce que je vais te prescrire.
[*A Soliman.*]
Et vous, allez vaquer aux soins de votre Empire.

Vous reviendrez, lorſque tout ſera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vû de ma vie
De ſi plaiſant. Contentons ſon envie,
Je veux m'en donner le plaiſir.

[*Il ſort en faiſant une inclination à Roxelane qui lui rend ſon ſalut avec une dignité comique.*]

SCENE VIII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand-Seigneur.*

SOLIMAN veut ſe divertir,
C'eſt un moment de fantaiſie.
Puiſqu'elle prend faveur, faiſons-lui notre cour;
Son aſcendant pourroit nous nuire;
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
[*A Roxelane.*]
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne!

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.

Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon ?

OSMIN.

Croyez-en un Esclave fidèle
Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sçais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, Messieurs les Courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens ;
Je vois ton cœur à travers ton visage ;
Tu veux sacrifier à l'Idole du jour.
Ces thermomètres de la Cour
Ont cependant quelque avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changements de tems,
Le froid, le chaud, & le calme, & l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidens ;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

* OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écrâser.

---

* Huit Esclaves noirs entrent & font pendant le reste de cette Scene tous les apprêts d'un dîner à la Turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nape de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied & demi, & de quatre pieds de diamètre avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux & de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, & dans le silence profond que l'on observe au Sérail.

[*Haut.*] Non, je ne sçais point déguiser :
En vérité, je suis plus que personne...
ROXELANE.
Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia, de-là va chez Elmire,
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le Sultan même l'ignore.
OSMIN, *à part.*
Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.
ROXELANE.
Comment ! tu ne pars pas encore !
Dépêche, & garde-toi surtout de me trahir.

SCENE IX.

ROXELANE, *& les Esclaves.*

ROXELANE.

OH ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce Sérail établir la réforme.
[*Appercevant les Esclaves.*]
Qu'est-ce que je vois là ? Des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
[*Elle donne du pied dans les carreaux.*]
Un dîner à la Turque ! oh ! le plaisant usage !
Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,

Comme des Sapajoux. Une table, des chaises;
Suivez les coutumes Françoises.
[*Les Esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*]
Eh! bien? Ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies:
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose,
Il nous faut du vin, songez-y.
[*Les Esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le Sérail.*]
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem! quoi? plaît-il? On n'en a point ici?
Que l'on aille chez le * Muphti,
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par-là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai Musulman n'en boit.
Il nous en donnera du Grec & du Champagne;
Tout ce que nous voudrons.

* Le Muphti est le souverain Pontife de la Loi Mahométane. Il affecte une grande simplicité, & la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, & cependant en boit comme d'autres en secret.

SCENE X.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Etoile du Sérail,
Vous êtes obéïe, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

[*A part.*]
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
[*A Osmin.*]
Je reviens à l'instant.

SCENE XI.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! rassurez-vous; ces Virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au Sérail ont une préférence,

Qui ne dure pas plus lóngtems
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non ; elles ont un empire,
Qui bien souvent mene au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger & frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talens est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh ! non, non ; Sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCENE XII.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

[*Roxelane s'apperçoit qu'Elmire & Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derriere eux sur le sofa de l'avant-Scene, & les écoute.*]

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

MAis un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!

Acheve, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite Esclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau Sujet pour faire une Sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice:
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin & le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu regnes sur ton Maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles.
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux;
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.

Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion, rabaisse mes rivales;
N'épargne aucun moyen, & dis du bien de moi.

[*Haut.*] ROXELANE.

Fort bien.

OSMIN, *à part, appercevant Roxelane.*

Je suis perdu. [*Bas à Roxelane.*] Vous me croyez un traître;
En effet j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE, *se leve & présente une bague à Osmin qui la reçoit, & elle dit en parodiant Elmire.*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi, qui regnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion, vante lui mes égales.
Ne me ménage pas, & dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE,

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire ;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décéle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous allarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage, allons ; j'aime assez les querelles :
C'est un revenant bon pour moi.
Le casüel de mon emploi
Est la discorde entre les Belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet* à parte *d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier & dédaigneux.*)

SCENE XIII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

EH ! bien, comment suis-je à vos yeux ?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux ;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chere amie :

Embrassez-moi; gardez votre Sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout : allons, débarrassez nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh! bien, vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cede mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploirois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre Sultan; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre & fidele.

(*A la Cantonade, en élevant sa voix.*)
Holà! faites venir ici le Grand Seigneur.

(*A part.*) ELMIRE.
Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.

(*A Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez ſur l'amitié, ſur la reconnoiſſance...

ROXELANE.

Taiſons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter auſſi.

ELMIRE.

Quelle imprudence !

ROXELANE.

Bon ! bon ! la craignez-vous ? on s'en amuſera.

SCENE XIV.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

VENEZ ſur l'horiſon, aſtre de Circaſſie :
Aux yeux de Soliman, ce ſoleil de l'Aſie,
Etalez vos brillans appas ;
Il va paroître (*A Elmire.*) Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas :
Point de flegme Eſpagnol ; vive l'étourderie.
Le ſentiment eſt beau, mais il n'amuſe pas.
Qu'en penſe Délia ?

DÉLIA.

Qu'on doit devant ſon maître
Reſter toujours dans la ſoumiſſion,
Le ſilence, l'attention.

La Nature a borné notre être;
Pour un Amant le ciel nous a fait naître:
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur ceder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien: n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les Sciences, les Arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en allarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois d'avantage.

DÉLIA.

Et que savons nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un François,
Et l'amene à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, & je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*A la Cantonade.*)
Esclaves, servez nous. *

---

* Douze Eunuques de *l'Has-Oda* (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil & une table toute servie à la Françoise & garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de *Mertabani*, espece de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du Grand Seigneur. Le Kilargi Bachi (Intendant de l'Echansonnerie & des Offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de crystal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même tems du cintre un grand lustre orné de crystaux de differentes couleurs, & d'œufs d'Autruche à-peu-près de la forme représentée dans l'Estampe.

SCENE XV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O Ciel ! je vois Elmire.
(*Bas à Roxelane.*)
J'ai cru vous trouver ſeule ; encore Délia !

ROXELANE.

Oui, ce ſont les objets que votre cœur deſire :
Saluez donc. (*Soliman ſalue.*) Plus bas. (*Il ſalue plus bas.*) Fort bien. Vous y voilà.
(*A Elmire, & à Délia.*)
Meſdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor ; mais il ſe formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette ſaillie eſt un peu vive,
Roxelane, ſongez...

SOLIMAN, *bas à Elmire.*

Laiſſez, laiſſez cela.
Elle m'amuſe.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là ;
(*A Elmire & à Délia.*)
Et vous à ſes côtés. Je prendrai cette chaiſe ;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la Françoise.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vû de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la Françoise.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, & Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les Officiers sont rangés autour de la table.*)

(*L'Ecuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier ?

SOLIMAN.

C'est l'Ecuyer tranchant.*

ROXELANE.

Les Dames serviront ; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante ;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvrent cent jolis trésors.

---

* L'Ecuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes ; on leur sert les viandes & même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la Françoise, & que les pieces sont entieres, l'Ecuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer au costume que d'introduire ici cet Officier.

Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*A Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*A l'Ecuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.
(*A Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin:
C'est la source de l'allegresse.
C'est l'ame du plaisir.
(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vuë.*)
(*A Osmin.*) Pourquoi donc ce dédain?
(*A part.*) (*A Osmin.*)
Commençons par l'Esclave. Approche: pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.
(*Roxelane remplit de vin un verre, & le présente à Osmin.*)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux !

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéït !

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel ! je frissonne.

(*A Soliman.*)

Seigneur, un Musulman...

SOLIMAN.

Eh ! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN *prend le verre, leve les yeux au Ciel, fait une grimace de répugnance, & dit avant que de boire :*

O Mahomet, ferme les yeux.

(*A part, après avoir bû.*)

Bon, bon.

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(*A Osmin.*) (*A Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du Sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi...

ROXELANE.

J'entends; vos Officiers sont là.

[*Elle fait signe aux Officiers & aux Esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.*]

[*A Soliman.*]

Eloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France.
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence.
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance.
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etablissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime,
Doit être un sentiment, & non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité:
Entre-nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes:
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Eloigne cent plaisirs qu'un Souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté

Les plaisirs de l'égalité !

(Elle regarde Soliman d'un air coquet & agaçant.)

Et celui d'obéir souvent plus doux encore.

Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au Sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmire, Roxelane & Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.

(A Soliman, après qu'il a bu.)

N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux ?

[A Délia.]

Délia, vous rêvez ! allons, animez-vous :

Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh ! qu'importe ? parlez toujours :

Lorsque la gaieté nous inspire,

Un rien fournit matiere à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui; si j'en crois ce que l'on nous raconte,

La langue, en France, est toujours prompte.

Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,

Et comme d'un Volcan la parole élancée

Part sans attendre la pensée :

On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui ; dans les ſoupers qu'à Paris on ſe donne
Sur tout légerement on diſcute, on raiſonne :
Et l'on n'a jamais plus d'eſprit
Que quand on ne ſçait ce qu'on dit.
Les Français ſont charmans.

SOLIMAN, *d'un air complaiſant pour Roxelane.*

Et ſur-tout les Françaiſes.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Eſpagnoles auſſi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aiſes,
Que la liberté regne ici ;
[*Montrant Elmire.*
Au cher Objet qui vous engage,
Sans vous gêner parlez de votre amour.

SOLIMAN.

[*A part.*]
Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
[*Haut à Elmire.*]
Elmire aſſurément mérite mon hommage.
Ses attraits....

ELMIRE.

Ah ! Seigneur, c'eſt un foible avantage.
Rendez plutôt juſtice à ma ſincere ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur ;
Y penſez-vous de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir Sultan.

Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, ſans art, ma tendreſſe s'explique.

ROXELANE.

Oſmin, fais entrer la Muſique.

[*Oſmin fait un ſignal; tous les Muſiciens & Muſiciennes du Serrail entrent & ſe rangent dans le fond de la Salle.*]

[*A Délia.*] Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

Air : N°. 3.

DÉLIA *chante au ſon des Inſtrumens Turcs.*

Dans l'Univers tout aime, tout deſire;
Du tendre Amour tout peint la volupté.
Si le Papillon vole avec légèreté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, ſemblent ſe careſſer;
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer;
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre;
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

ROXELANE.

[*A Dél.*] Ils ſont tout occupés de leur amour tranſi.
[*A un Muſicien qui tient une Harpe.*]
Donnez cet inſtrument, je veux chanter auſſi.

(*On lui donne la Harpe; elle prélude. Le Grand Seigneur ſe leve & va s'appuyer ſur le dos de la chaiſe de Roxelane.*)

(*Elmire & Délia ſe levent auſſi, & ſe parlent tout bas; pendant ce tems les Officiers enlevent la table.*

ROXELANE.

[*Elle chante & s'accompagne sur la harpe.*]

AIR *Maudit Amour.* Noté N°. 4.

O vous, que Mars rend invincible,
Voulez vous être au rang des Dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire:
Mais tout l'éclat de votre gloire,
S'anéantit devant l'Amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, &c.

SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment! vous m'écoutiez?

SOLIMAN.

Avec ravissement.

ROXELANE.

Ah! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyiez danser Elmire.
Il faut varier le plaisir.

[*A Elmire.*]

Dansez.

ELMIRE, *au Sultan.*

Si c'est votre desir.

[*Le Sultan fait un signe de consentement.*]

ROXELANE, *aux Musiciens.*

Animez-vous, flûtes, cymbales. *

---

* Les Cymbales (ou *Zils* comme les Turcs les nomment) sont de petits bassins d'airain ou d'argent qui ont 8 à 10 pouces

SOLIMAN, *à part.*

Je ne puis concevoir l'intérêt qu'elle prend
A faire briller ses rivales;
Il n'est rien de plus étonnant.

[*Elmire danse un air vif éxécuté par les Musiciens Turcs, & ensuite un air plus tendre, que Délia & Roxelane chantent en même tems.*]

DUO.

ROXELANE, DÉLIA.

[*A Soliman.*]

Air: *Paris est au Roi.* Noté N°. 5.

Animez {leurs / nos} jeux;
Ecoutez {leurs / nos} vœux.

ROXELANE.	DÉLIA.
Partagez les ardeurs	Au vainqueur des vainqueurs
De ces jeunes cœurs.	Nous offrons nos cœurs.

Du plus tendre amour,
En ce jour, aux Houris.*

ROXELANE.
Elles vont,
DÉLIA.
Nous pouvons, } Disputer le prix.

---

de diametre; leur concavité est d'environ 2 pouces de profondeur, & leur plat-bord en a autant; une anse est soudée sur le côté convexe: on frappe ces Cymbales l'une contre l'autre; ce qui rend un son éclatant, mais assez agréable.

* Filles du Paradis de Mahomet. Selon les belles promesses de l'Alcoran, les Musulmans jouiront, après leur mort, d'une félicité éternelle dans les bras de ces Beautés célestes, & les trouveront toujours vierges.

[*Aux Odaliques.*]

Pour un Maître
Qui doit être
L'objet de tous {vos / nos} desirs;
Que sans cesse,
L'on s'empresse,
Par de doux plaisirs,

ROXELANE.
Charmez } ses loisirs.
DÉLIA.
Charmons }

Animez, &c.

[*A Soliman.*]

Comme l'astre des Cieux,
Dont les feux radieux
Font éclore
Les roses de Flore;
Votre flamme
Donne l'ame
A la volupté,
A la beauté.

Animez, &c.

[*Soliman n'écoute que Roxelane; il est charmé de l'entendre; il regarde si Elmire ne le voit point; il prend un mouchoir de soie, qu'il porte à sa ceinture, & le donne en cachette à Roxelane.*]

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus: mon cœur est dans l'ivresse.

[*A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*]

Acceptez...

ROXELANE

ROXELANE *prend le mouchoir & le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse :
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris !

DÉLIA, *s'inclinant devant le Sultan.*

Quel bonheur !

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sopha.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, & le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre Eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la Scene disparoissent, excepté Osmin, que Soliman retient, & Elmire, qui s'éloigne dans le fond du Théâtre.*

SCENE XIV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

VIENS, Osmin : je suis furieux !

[*Il veut sortir, Osmin lui fait appercevoir qu'Elmire l'attend.*]

OSMIN.

Mais Elmire, Seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis moi, dissipons le trouble qui m'agite.

[*Il sort du côté opposé à Elmire, qui voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.*]

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELMIRE.

SOLIMAN ne vient point: je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être Sultane:
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir!.. Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas!
[*Appercevant Soliman.*]
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
[*A Soliman.*]
Seigneur...



SCENE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN, *voit Elmire & se retourne du côté d'Osmin.*

OSMIN!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez vous; vous triomphez, Elmire.
[*A Osmin.*]
Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de sa disgrace,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?
(*A Elmire.*)
J'ai conçu des desirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate !

SOLIMAN.

Elle n'eſt plus à moi ;
C'eſt votre eſclave, & je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez ?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole eſt une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il ſuffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne ſais plus, ma foi,
Qui je dois protéger ; ſon caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard ?

ELMIRE.

Non, puiſqu'elle a pû vous déplaire,
Je ne veux point ſur elle abaiſſer un regard ;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère,
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait appercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous ?

ELMIRE.

Ordonner ſon départ :
Du Sérail qu'elle ſoit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer ſon congé.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Attends, attends ; je ſerois peu vengé :

Elle n'eſt pas aſſez punie,
Va la chercher.

ELMIRE, *à Oſmin.*

Arrête, Oſmin.

(*A Soliman.*)

Seigneur, quel eſt votre deſſein ?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ſes yeux je répare
Mon injuſtice & mes torts envers vous ;
Que devant elle je déclare
Que nous ſommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle ſente le prix de ce qu'elle a perdu,
De ce cœur qui l'aimoit, (*Plus vivement.*) & qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ſes regrets, ſon envie ;
Que pour attiſer ſon tourment,
La dévorante jalouſie
Cherche dans notre flâme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh ! laiſſons Roxelane.

SOLIMAN.

Il eſt vrai, je m'égare.
N'y penſons plus. (*Après un tems.*)
Qu'elle compare
Votre ſplendeur, & cet abaiſſement
Où par ſa faute elle ſe trouve.
Redoublons nos tranſports, & qu'ils ſoient remarqués ;
On eſt moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.

Osmin.) Va la chercher...

(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je,

(*Osmin sort.*)

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légereté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sçais qu'on peut être agréable,
Par une gaieté vive, un frivole enjouement:
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable,
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah ! telle eſt Roxelane en ſa frivolité :
Sa raiſon perce à travers ſa gaieté.
D'un nuage léger, c'eſt l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumiere nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'eſt la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuſer Roxelane ;
Mais qu'appréhendez-vous ? N'êtes-vous pas Sultane ?

ELMIRE.

L'orgueil eſt ſatisfait ; mais le cœur ne l'eſt pas.

SOLIMAN.

Il le ſera, croyez-en vos appas.
(Soliman apperçoit Roxelane vêtue en vile eſclave ; elle s'avance à pas lents, en ſe couvrant le viſage.)
Je l'apperçois ; elle eſt dans la triſteſſe,
Et ſa main cache un front humilié.
(A part.)
N'écoutons point un reſte de pitié.

SCENE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

APPROCHEZ, approchez ; voilà votre maitreſſe.
(A Elmire.)
Ordonnez de ſon ſort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie, en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah ! que ce sentiment augmente ma tendresse !
Je sors d'une honteuse ivresse.
(*Regardant Roxelane.*)
Je ne sçais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*A Elmire tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, & pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé.
(*D'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur allarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(*Il examine Roxelane.*)
J'excite ses regrets....
(*Roxelane, pour examiner aussi le Sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane rit, & Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
O ciel ! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah, ah, ah, ah, Seigneur, vous allez vous fâcher;

Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah, ah, ah.

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire de grace.
Ah, ah, ah, ah.

SOLIMAN.

Je veux sçavoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagême.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir! qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi; nous y gagnerons tous.
Déjà je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeller? Et quelle est votre attente?
Esperez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh ! bien, préférez l'infamie
A toutes les grandeurs, . .

ELMIRE.

Laiſſez ce cœur abject.

(*A Roxelane.*)

Roxelane, ſortez ; vous perdez le reſpect.

ROXELANE.

Fort bien ; c'eſt parler en amie,
Et je vais éviter votre ſublime aſpect.

(*Elle veut ſe retirer : Soliman l'arrête avec colere.*)

SOLIMAN.

(*A Roxelane.*) (*A Elmire.*)
Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, & n'oſe devant vous
Laiſſer échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire ;
Mais ſongez que l'Amour n'a que des fers honteux,
Lorſque le ſentiment n'épure point ſes feux.
(*A part, en ſortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'eſt point de terme à ma rage.

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un tems.*

SI je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse.
Ton ame ne sent rien, ne connoit point son tort;
Loin de gémir dans la tristesse...
[*Roxelane sourit.*]
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fierement.*

Tu te trompes, Sultan: céder à son malheur
Est l'effet d'une ame commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille, & fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoit un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède, & lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi; je ne brave rien; ce n'est pas mon systême:
Mais dans les fers, ou sous le diadême,

On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche ; enfin toujours la même,
Je fais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez.... Je ris toujours. Eh ! pourquoi s'affliger ?
[*Gaiement.*] Le monde est une Comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, & j'étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfans que tous vos projets ;
Lorsque la toile tombe, Empereurs & Sujets,
Tous sont égaux, & camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur ?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue ?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah ! Roxelane, quelle image !
Me croyez vous un barbare, un tyran ?
Ah ! connoissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé :
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé.

Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé !

[*En minaudant.*]

Venez, venez on vous pardonne.

En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'esperez-vous ?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit ;

Vous guérir de votre foiblesse.

Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit

Qui prouve encor votre tendresse.

[*Avec sentiment.*]

Vous avez le cœur bon, & cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre ; & je reste interdit.

De mes transports elle se rend maitresse.

(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)

Il est vrai, je vous chérissois :

Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O Dieux! je t'aime encore..

Je t'aime encore, & je te hais.

Ces mouvemens opposés, que j'ignore...

Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.

Vous me touchez, & je vois avec peine

Un superbe Empereur qui s'est humilié ;

Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être Sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amans dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? Pour le grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience;
[*En riant.*]
Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé! Ciel! j'en aurai vengeance!
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi.

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

[*Elle fait deux pas pour se retirer.*]

SOLIMAN.

(*A part.*) Elle est unique.
[*A Roxelane.*]
Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable Sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces miséres-là je suis fort étonnée:
Où donc est le Grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe, & l'Afrique & l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un Monarque Ottoman!
(*D'un ton ferme & avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des Princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'Amour:
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame!
Est-ce un Génie, est-ce une femme?
Qui me présente le miroir?
[*A Roxelane.*]
Quel Etre êtes vous donc? quel Etre inconcevable!

Tout

Tout à la fois frivole & respectable,
Vous séduisez mon cœur, & tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie:
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'Amour & la vérité;
Mais que je sois heureux, autant que je dois l'être:
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh! bien, mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais:
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens, si révoltans, si laids,
Supplices des yeux & des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!..cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout tems;
Ce sont nos loix: c'est un faste du Thrône,

Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des Sultans.

ROXELANE.

Voilà des loix bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses !
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'Amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'Amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maitresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle & vous, il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, & je prends tout sur moi.

ROXELANE, *d'un ton de reconnoissance & du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne..Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

[*Elle sort.*]

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *appelle Osmin.*

Osmin! [*à part.*] Enfin ce cœur farouche
De quelqu'espoir flatte mes voeux.
(*A Osmin.*)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, Seigneur, la Sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté,
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je desire.
Conçois-tu ma félicité?

Cet amour pur, né de l'égalité :
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire:
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, Seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle; Osmin, c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur.
Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme;
Un feu triste & couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flâme :
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN

Elle aura toujours même avantage;
Nos loix admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lû dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer :
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCENE X.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une Lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

QU'EST-CE? C'est de la part de la Sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'allarmer.

[*IL LIT.*]

Sultan, ta parole est sacrée:
Roxelane est à moi, je puis en disposer;
Je venge ton pouvoir, qu'on osé mépriser:
Une Saïque * *préparée,*
Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
L'Esclave que tu m'as livrée.
Tu ne reverras plus un objet odieux;
Et je t'épargne ses adieux.

[*Après avoir lû, il frappe des mains. A ce signal, les Noirs, les Muets & les Bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, & courent les exécuter.*]

* Navire Turc.

Noirs, Muets, Bastangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane : allez, & qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane..... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut lui payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors, & tous ceux de l'Empire;
Mais j'exige sa liberté,
[*Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*]
Annonce-lui ma volonté.

SCENE XI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *à Osmin.*

OSMIN, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime & la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :
J'ai vû couler ses pleurs, & j'en suis pénétré :
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance !

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque !.. Ciel ! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, Seigneur ; on vous l'amene.



SCENE XII.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez ; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre Favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite ;
Nous étions d'accord sur ce point :
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense ?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous ? Ai-je ma liberté ?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin, je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends ; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le ſort le plus heureux,
Les honneurs du Sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'aviliſſe
Juſqu'à les recevoir ! ils ne ſont pas pour moi ;
Quel titre aurois-je ici, pour y donner la loi ?

SOLIMAN.

Ainſi, mon amour, ma puiſſance,
N'ont rien qui ſoit digne de vous.

ROXELANE, *avec trouble, embarras & tendreſſe.*

Non ... laiſſez-moi vous fuir ... peut-être que l'abſence...
Nous pourrons, vous & moi, jouir d'un ſort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur eſt oppreſſé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh ! bien ! quoi ? Quelle rigueur extrême !
Quand vous ſçaurez que l'on vous aime,
En ſerez-vous plus avancé ?

SOLIMAN.

Quoi ! vous m'aimez ?

ROXELANE.

Laiſſez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,

Vous m'aimez ?

ROXELANE.

Oui, mais n'en eſpérez rien.
Maitreſſe d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir! mais quelle inconſéquence!

ROXELANE.

L'Amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité :
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-Auguſte Souverain
Me prendroit aujourd'hui, pour me quitter demain.
Oh! je dois m'aſſurer contre ſon inconſtance;
Il ne m'obtiendra point ſans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y penſez-vous ?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumiere,
Je voudrois partager ſa chaumiere avec lui.
Je ſoulagerois ſa miſere ;
Je le conſolerois, je ſerois ſon appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de ſentiment ;
Mais mon amant poſſéde un Thrône,
Si je ne le partage, il n'eſt pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jettez dans un étonnement!..

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien ; mais ma gloire m'est chere.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De regner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne desire point cette faveur insigne,
Dans mon pays, je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est Souveraine.
De grace, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut ; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir !
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le tems...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez ;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un Sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos loix...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le Muphti, le Visir, l'Aga...

ROXELANE.

Quon les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux ; il vous défend de l'être!
Est-ce à lui de borner le desir de son Maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la Majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des loix,
Protége linnocence, & lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un Monarque:
En la montrant dans tout son jour,

Elle ſçait l'embellir des roſes de l'Amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir ſeulement l'image?
Eſt-ce un courtiſan toujours faux,
Qui ne trouve ſon avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait, fait conſiſter le ſien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et ſa gloire eſt la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le Sérail ſe raſſemble à ma voix.
C'en eſt aſſez, ma crainte ceſſe,
Et mon amour n'eſt plus une foibleſſe;
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE XIII. *& derniere.*

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *Eſclaves du Sérail de l'un & de l'autre ſexe, avec les Officiers.*

OSMIN.

SEIGNEUR, & vîte, & vîte.

SOLIMAN.

Qu'eſt-ce donc?

OSMIN.

La Sultane en proie à ſes chagrins...

SOLIMAN.

Eh! bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite.

Elle part.

SOLIMAN.

Elle part !

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.

Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi, dont la voix annonce mes decrets,
Fais assembler les Ordres de l'Empire,
Informe les Visirs, déclare à mes Sujets,
Que j'associe une Epouse à mon Thrône ;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main & ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
[*A Roxelane.*]
Ils vivront sous vos loix, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence ;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revétu.
D'un Souverain le regne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme ;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fiere, & la gloire l'enflâme.
Tant de vertus excitent mes transports.

A ton tour, tu vas me connoître :
Je t'aime, Soliman ; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté ;
Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise ;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir :
Tu vois dans Roxelane une Esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentimens le Thrône vous est dû.

Aux Officiers & aux femmes du Sérail. O vous, d'un si doux hymenée
Célébrez l'heureuse journée.

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du Sérail je donne la volée.

SOLIMAN.

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah ! qui jamais auroit pû dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les loix d'un Empire ?



DIVERTISSEMENT.

LE Théâtre repréſente une ſalle du Sérail ſuperbement ornée. Soliman & Roxelane ſont aſſis ſur un Thrône ; tous les Officiers du Sérail & les principaux de l'Empire viennent lui rendre hommage. Le Mupti chante ces paroles :

AIR : No. 6.

O ! Mahomet, prends ſoin des deſtinées
Du plus grand des Sultans :
Que le nombre de ſes années
Soit égal aux fleurs du Printems ;
Mahomet, Mahomet, prends ſoin des deſtinées
Du plus grand des Sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu'il ſoit des Muſulmans le héros & l'appui ;
Qu'il marche ſur les vents, qu'il ſouffle le tonnerre ;
Que la terre
Tremble & ſe taiſe devant lui.
Mahomet, &c.

Mais pour un peuple qui l'adore ;
Qu'il paroiſſe comme l'aurore ;
Qu'il faſſe regner les Zéphirs,
Et que le char de la Victoire,
Éclatant du feu de ſa gloire,
Le ramene au ſien des plaiſirs.
Mahomet, &c.

[*Danſe de Derviches.*]

(*Ils*)

[Ils commencent sur un air lent & mesuré au son de leurs tambours longs & de leurs flûtes ; ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.]

LE MUPHTI.

AIR : N°. 7.

Hâtez-vous, ardente Jeunesse ;
Accourez Eleves, de Mars ;
Disputez de force & d'adresse.
De Soliman méritez les regards.

[Aux Femmes du Sérail.]

Du Sérail brillantes étoiles,
Jouissez de la liberté.
Pour animer leurs jeux, laissez tomber ces voiles
Qui font injure à la beauté.
Charmantes rivales des Graces,
Devenez le prix des vainqueurs ;
Lancez la flâme dans les cœurs,
Que les plaisirs voltigent sur vos traces.

UNE ODALIQUE ET UN OFFICIER.

DUO. N°. 8.

Heureux vainqueurs, faites un choix ;
L'Amour nous soumet à vos loix.
Il est doux, après la victoire,
D'être couronné par l'Amour.
Mais apprenez en ce jour,
Qu'en unissant les plaisirs & la gloire,
Ils doivent regner tour à tour.
Heureux vainqueurs, &c.

LE MUPHTI, *à Roxelane.*

AIR.

Fleur du Printems,
O Reine de beauté;
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton âme est monté vers le Thrône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.

[Les Dervîches se relevent pour reprendre leurs danses.]

Étoile étincelante,
Lumiere de l'Amour,
Que ta clarté naissante
Nous annonce un beau jour.
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur.
C'est l'astre de la guerre;
Sois l'astre du bonheur.

Les Odaliques & les Esclaves du Sérail de l'un & de l'autre sexe forment plusieurs danses variées.

Entrée de Baladins & Baladines Turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays.

Proclamation & couronnement de Roxelane.

Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent :

Vivir, vivir Sultana;
Vivir, vivir Roxelana.

ET LES TURCS.

	(*Sens des paroles Turques.*)
Eyuvallah, Eyuvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur;
Sultan Zilullah,	A notre sublime Empereur;
Soliman Padichaïm,	A Soliman, miroir de la Divinité:
Eyuvallah, Eyuvallah,	Salut, gloire, félicité.

FIN.



AIRS.

N° 1.

DAns la Paix & dans la Guer - -

- re, Tu triomphes tour-à-tour, Tu tri-
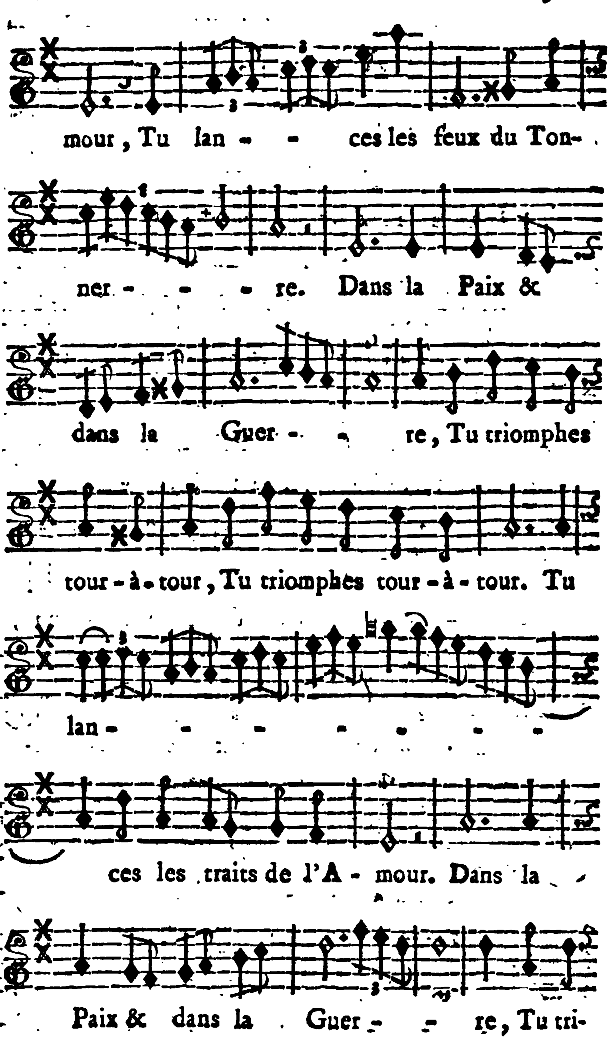
- omphes tour-à-tour. Tu lan- - -
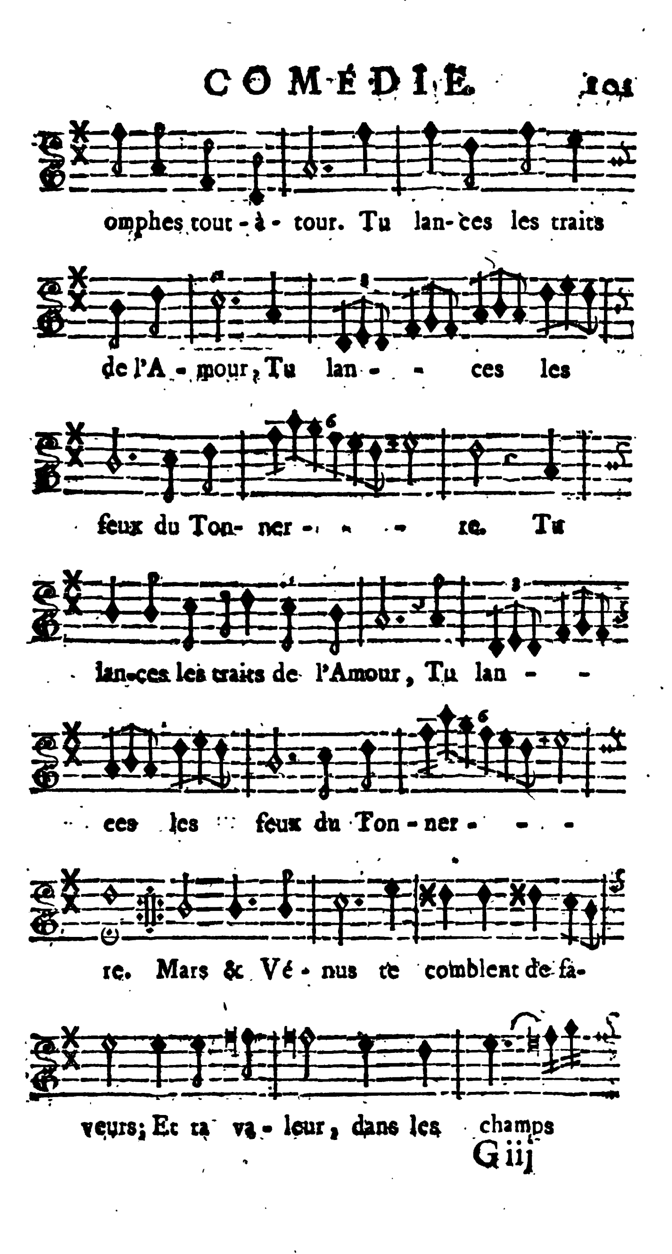
- - - ces les traits de l'A-mour,

Tu lan-ces les feux du Tonner-

- re, Tu lan- - ces les feux du Ton-

ner- - - re; Tu lan-ces les traits de l'A-


mour, Tu lan - - ces les feux du Ton-
ner - - - re. Dans la Paix &
dans la Guer - - re, Tu triomphes
tour - à - tour, Tu triomphes tour - à - tour. Tu
lan - - - - - - - -
ces les traits de l'A - mour. Dans la
Paix & dans la Guer - - re, Tu tri-


omphes tout - à - tour. Tu lan- ces les traits
de l'A - mour, Tu lan - - ces les
feux du Ton- ner - - - re. Tu
lan-ces les traits de l'Amour, Tu lan - -
ces les feux du Ton - ner - - - -
re. Mars & Vé - nus te comblent de fa-
veurs; Et ta va - leur, dans les champs

de la gloire, Rem-porte la vic-

toire, Aussi rapi-de-ment que tu ga-gnes les

cœurs; Et ta va-leur, dans les champs de la
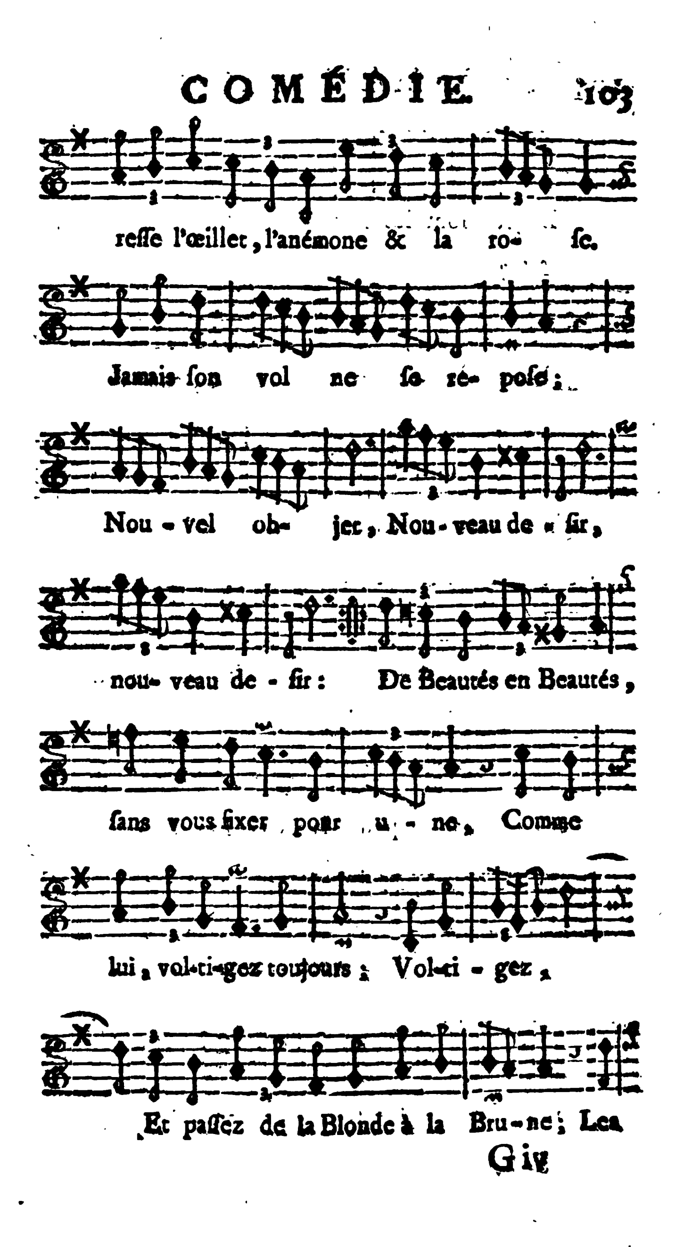
gloi-re, Remporte la vic-toi-re, Aus-
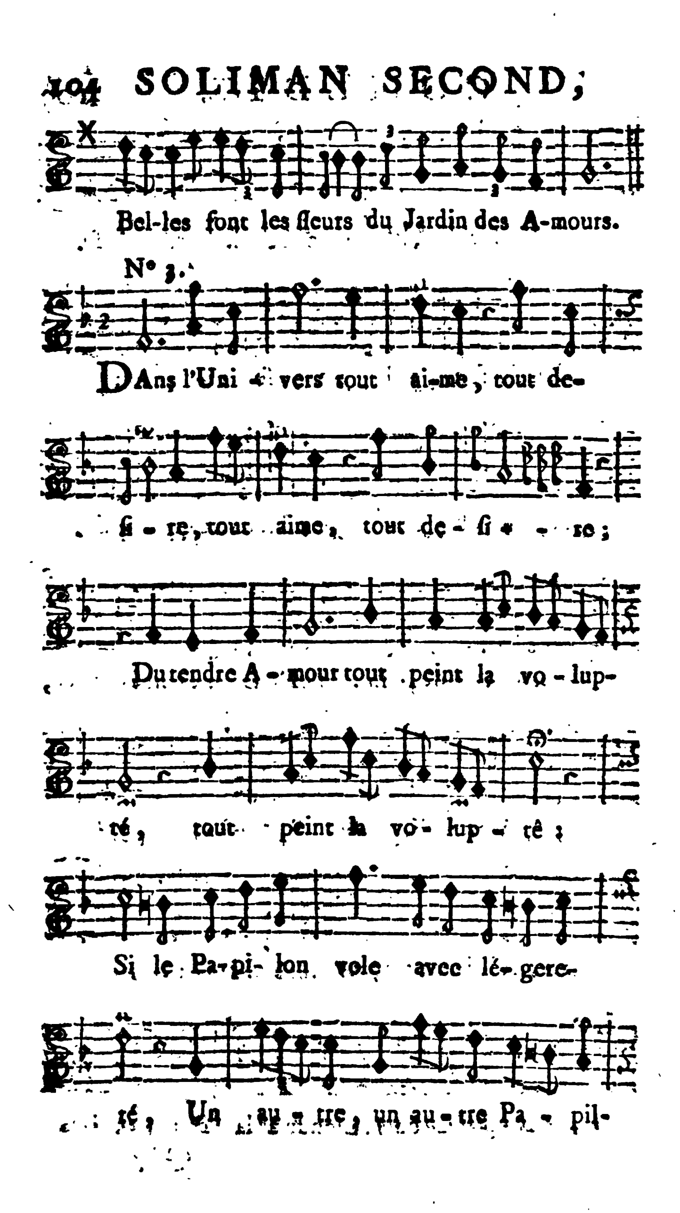
-si-ra-pi-de-ment que tu ga-

gnes les cœurs, Dans, &c.
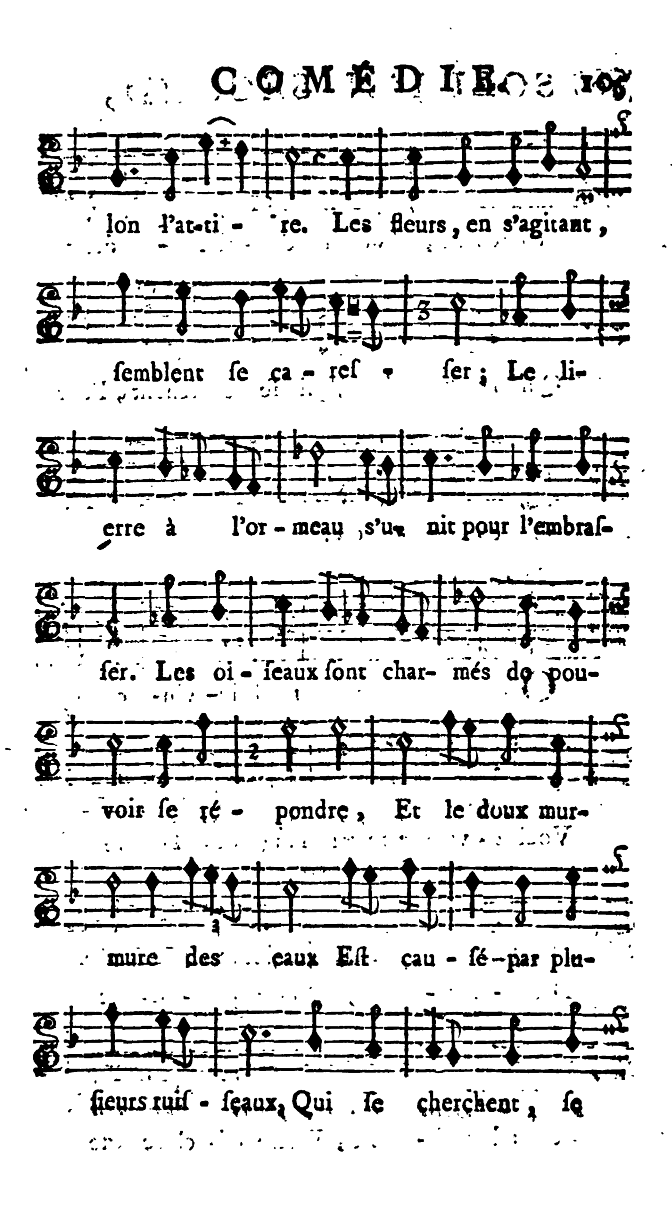
N° 3.

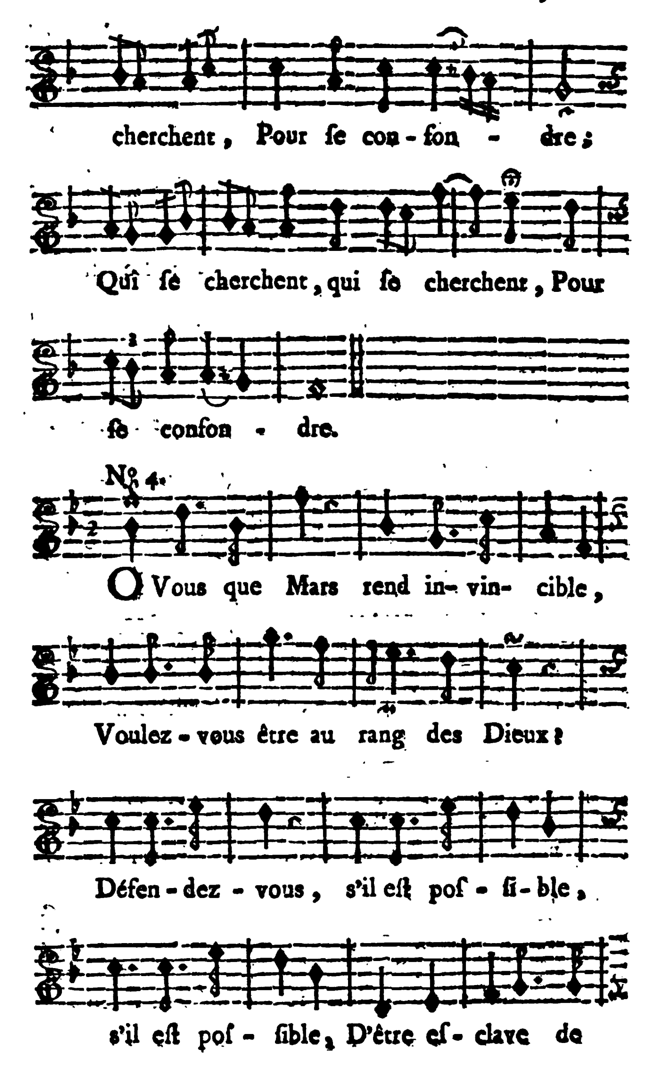
JEunes Amans, i-mitez le Zé-phir: Il ca-
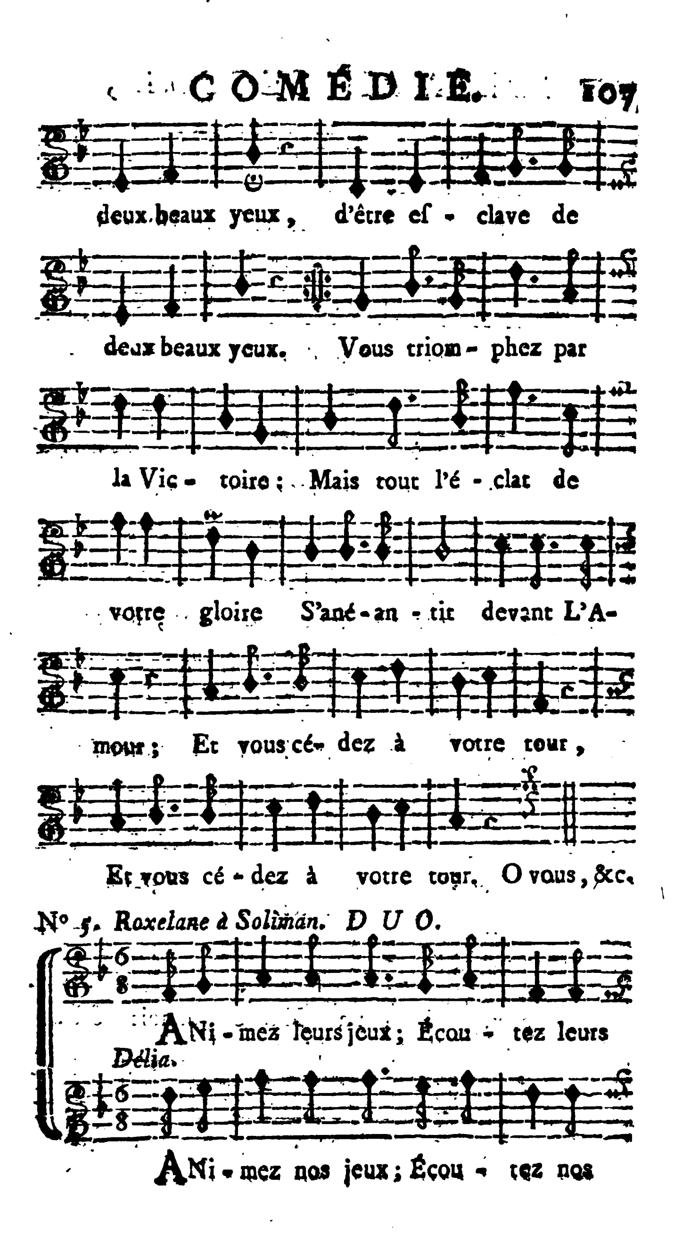

reſſe l'œillet, l'anémone & la ro- ſe.
Jamais ſon vol ne ſe re- poſe;
Nou - vel ob- jet, Nou - veau de - ſir,
nou- veau de - ſir: De Beautés en Beautés,
ſans vous fixer pour u - ne, Comme
lui, vol-ti-gez toujours; Vol-ti - gez,
Et paſſez de la Blonde à la Bru-ne; Les

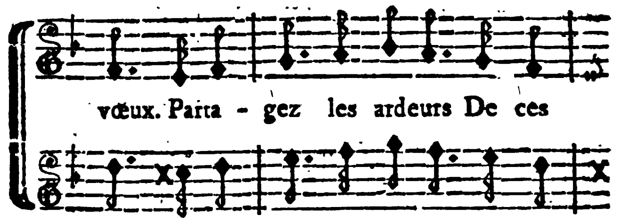


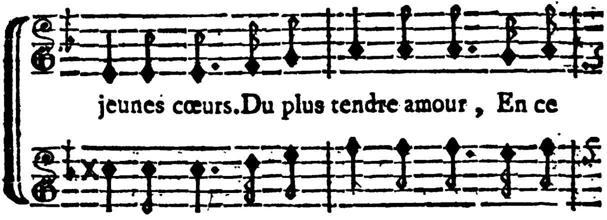
Bel-les font les fleurs du Jardin des A-mours.
N° 3.
DAns l'Uni - vers tout ai-me, tout de-
fi - re, tout aime, tout de - fi - - re;
Du tendre A - mour tout peint la vo - lup-
té, tout peint la vo - lup - té;
Si le Pa-pi- lon vole avec lé-gere-
té, Un au - tre, un au - tre Pa - pil-

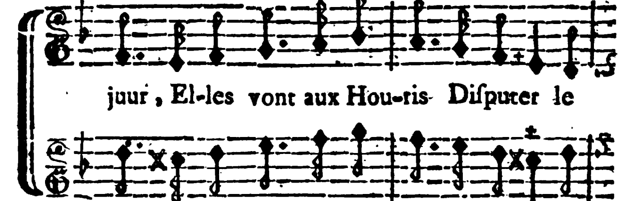

lon l'at-ti - re. Les fleurs, en s'agitant,
semblent se ca - ress - ser; Le li-
erre à l'or - meau s'u - nit pour l'embras-
ser. Les oi - seaux sont char- més de pou-
voir se ré - pondre, Et le doux mur-
mure des eaux Est cau - sé par plu-
sieurs ruis - seaux, Qui se cherchent, se


cherchent, Pour se con-fon - dre;
Qui se cherchent, qui se cherchent, Pour
se confon - dre.
N° 4.
O Vous que Mars rend in- vin- cible,
Voulez-vous être au rang des Dieux?
Défen-dez-vous, s'il est pos - si-ble,
s'il est pos - sible, D'être es- clave de


deux beaux yeux, d'être es - clave de
deux beaux yeux. Vous triom - phez par
la Vic - toire ; Mais tout l'é - clat de
votre gloire S'ané - an - tit devant L'A-
mour ; Et vous cé - dez à votre tour,
Et vous cé - dez à votre tour. O vous, &c.
N° 5. Roxelane à Soliman. D U O.
ANi - mez leurs jeux ; Écou - tez leurs
Délia.
ANi - mez nos jeux ; Écou - tez nos



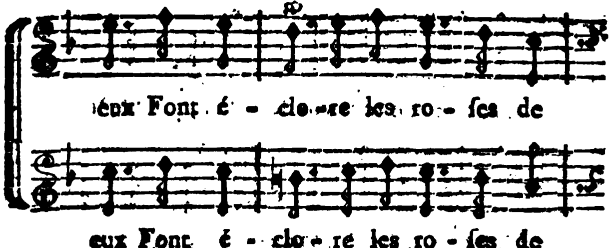


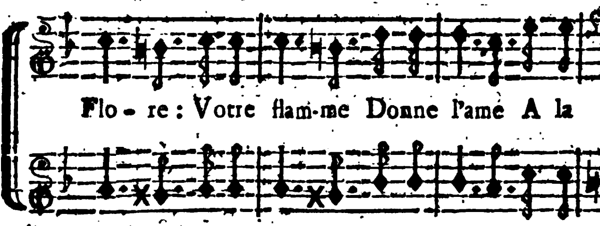


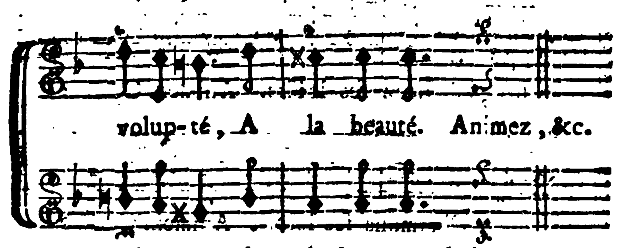
Aux Odaliques.




L'objet de tous vos de - firs, Que fans
L'objet de tous vos de- firs, Que fans
ceffe L'on s'em- preffe : Par de doux plai-
ceffe L'on s'empreffe : Par de doux plai-
à Soliman.
firs, Charmez fes loifirs. Animez. Comme
firs, Charmons fes loifirs. Animez. Comme
l'aftre des Cieux, Dont les feux ra- di-
l'aftre des Cieux, Dont les feux ra- di-







N° 6. *LE MUPHTI.*



O Maho - met, Maho - met, prends soin des

desti - nées Du plus grand des Sul - tans,

Du plus grand des Sul - tans : Que le nom-
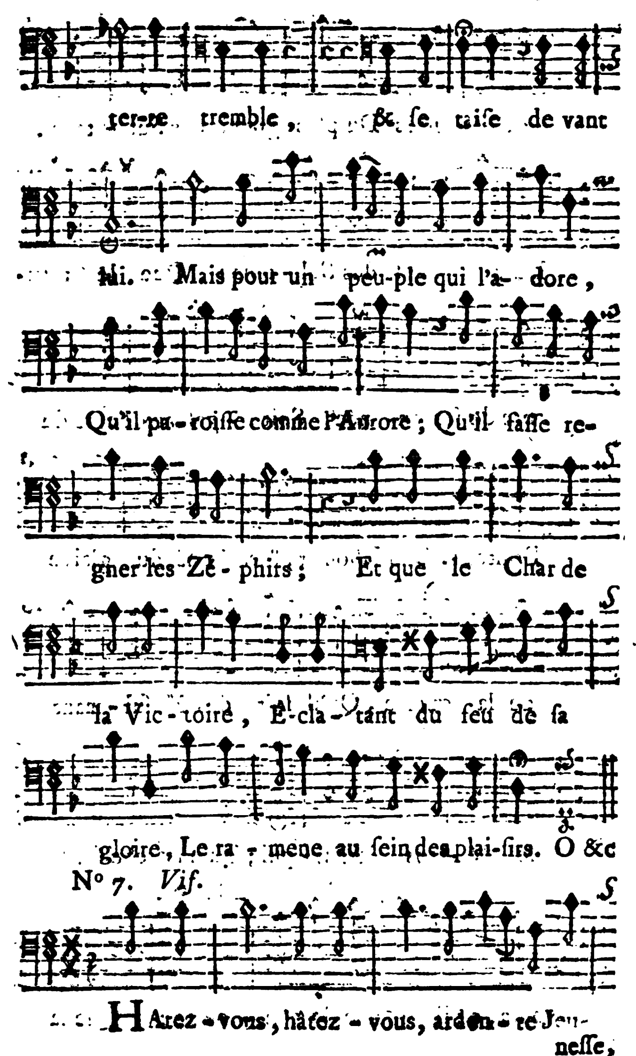
bre de ses an- nées Soit é - gal aux fleurs du

Printems. O! Mahomet, &c. Armé du glaive
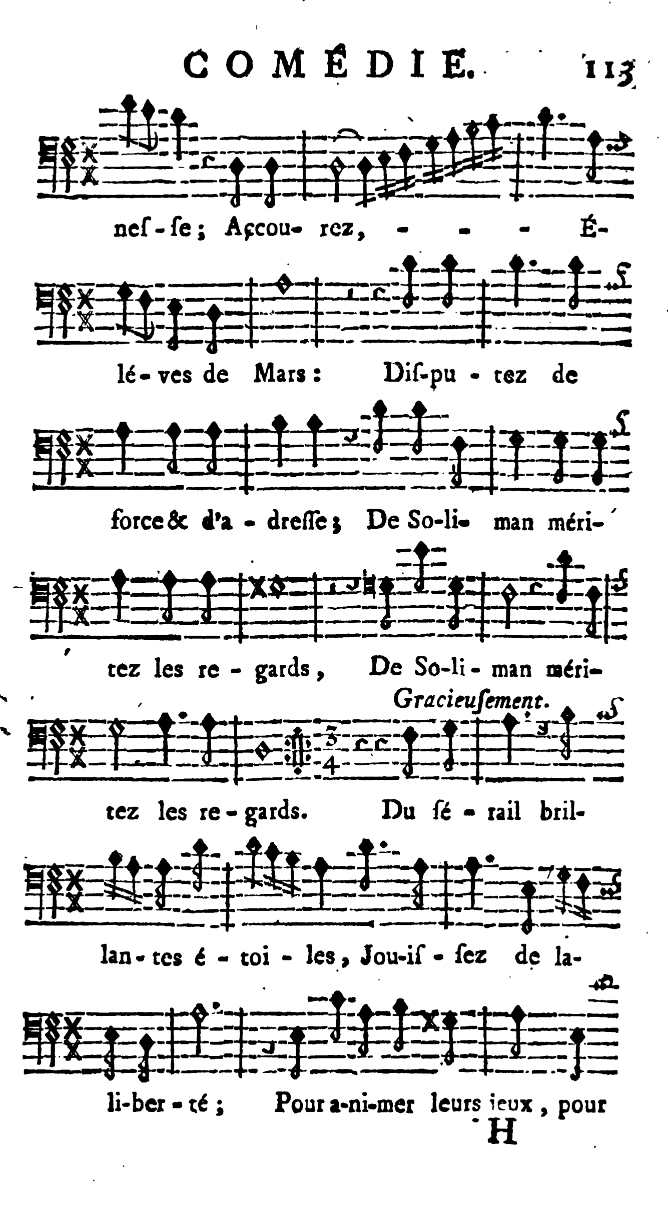
de la guerre, Qu'il soit des Musul - mans

le Hé - ros & Pap- pui ; Qu'il marche sur les

vents, qu'il souffle le ton - nerre : Que la



HAtez-vous, hâtez-vous, ardente Jeu-nesse,


nesſ-ſe; Accou- rez, - - - É-
lé-ves de Mars: Diſ-pu-tez de
force & d'a-dreſſe; De So-li- man méri-
tez les re-gards, De So-li-man méri-
Gracieuſement.
tez les re-gards. Du ſé-rail bril-
lan-tes é-toi-les, Jou-iſ-ſez de la-
li-ber-té; Pour a-ni-mer leurs jeux, pour

a- ni- mer leurs jeux, Laissez tomber ces

voiles, Qui font in - jure à la beau-té,

Qui font in - jure à la beau-té. Char-

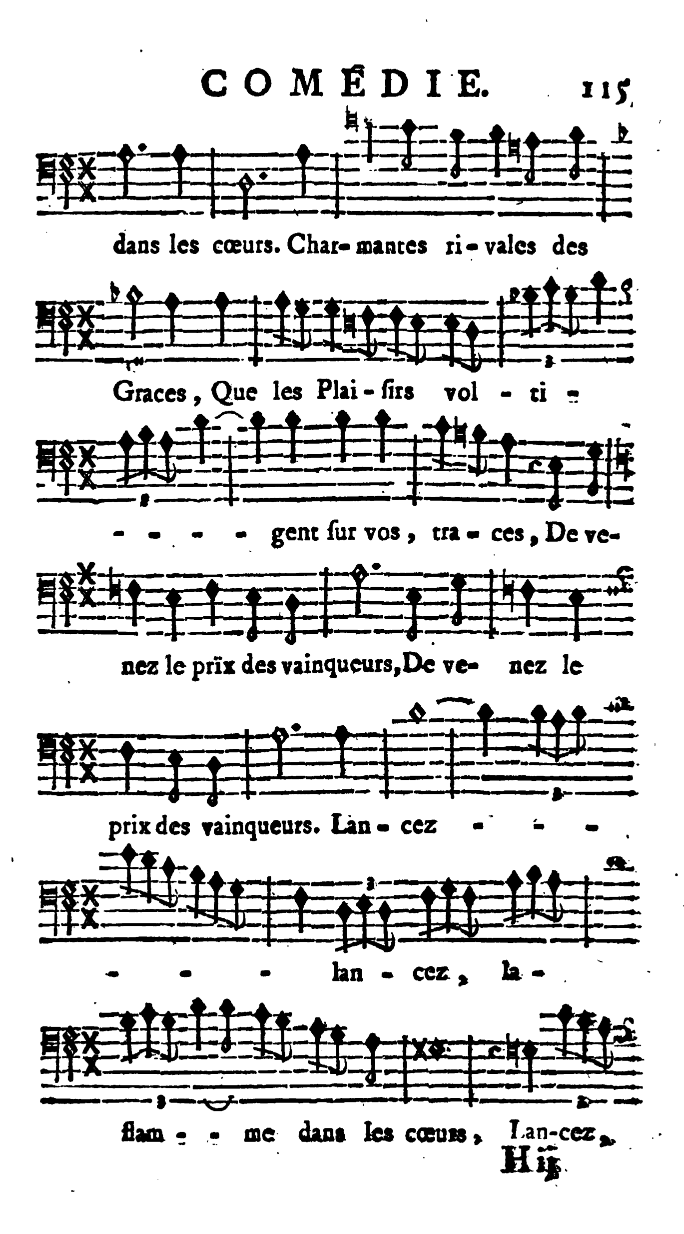
mantes ri-va-les des Gra - ces, De-ve-
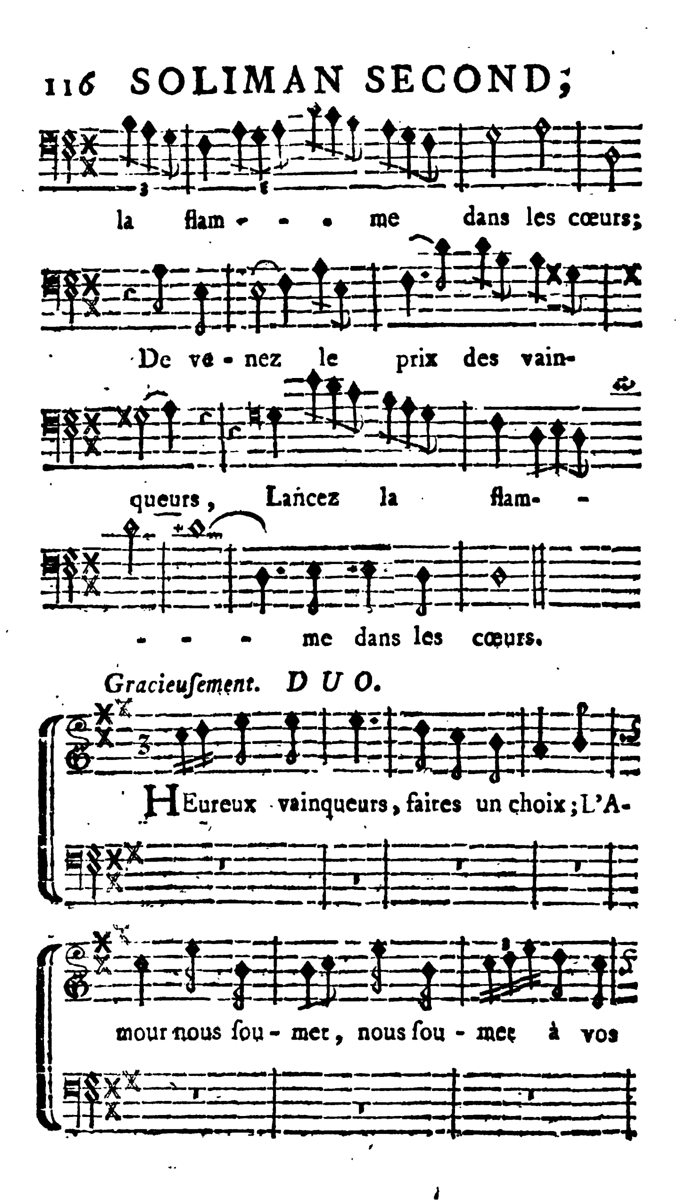
nez le prix des vain-queurs, De-ve-

Vif.
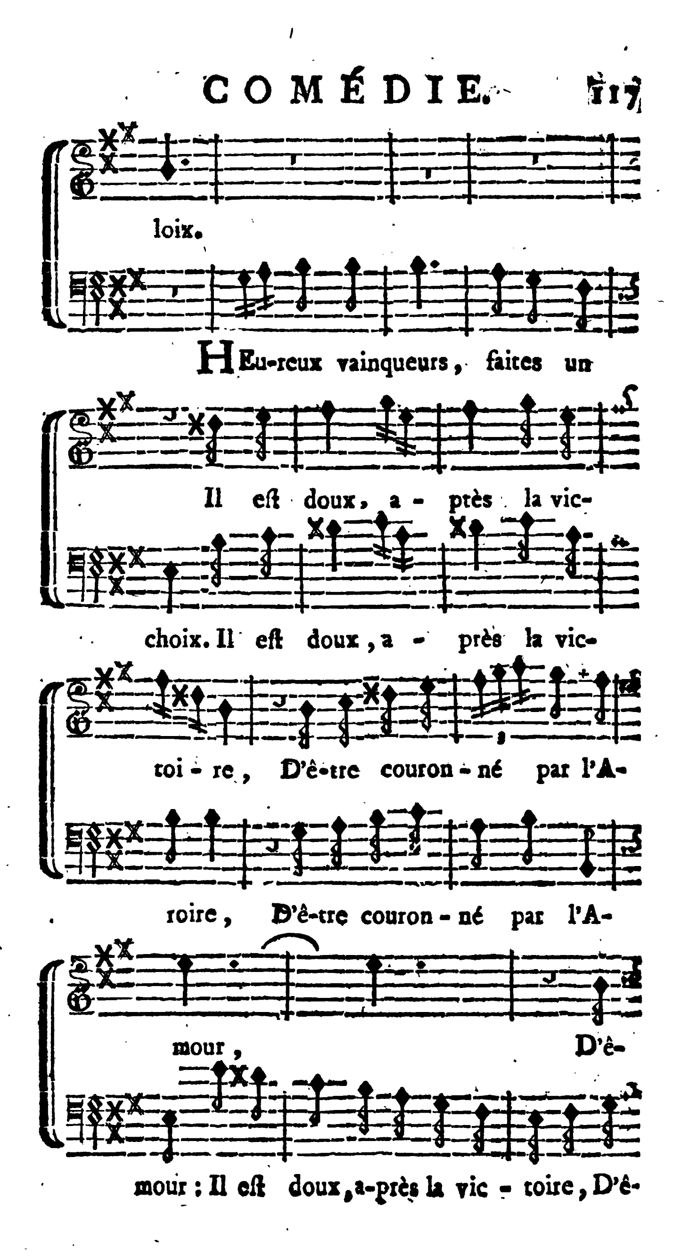
nez le prix des vain - queurs. Lan-cez la
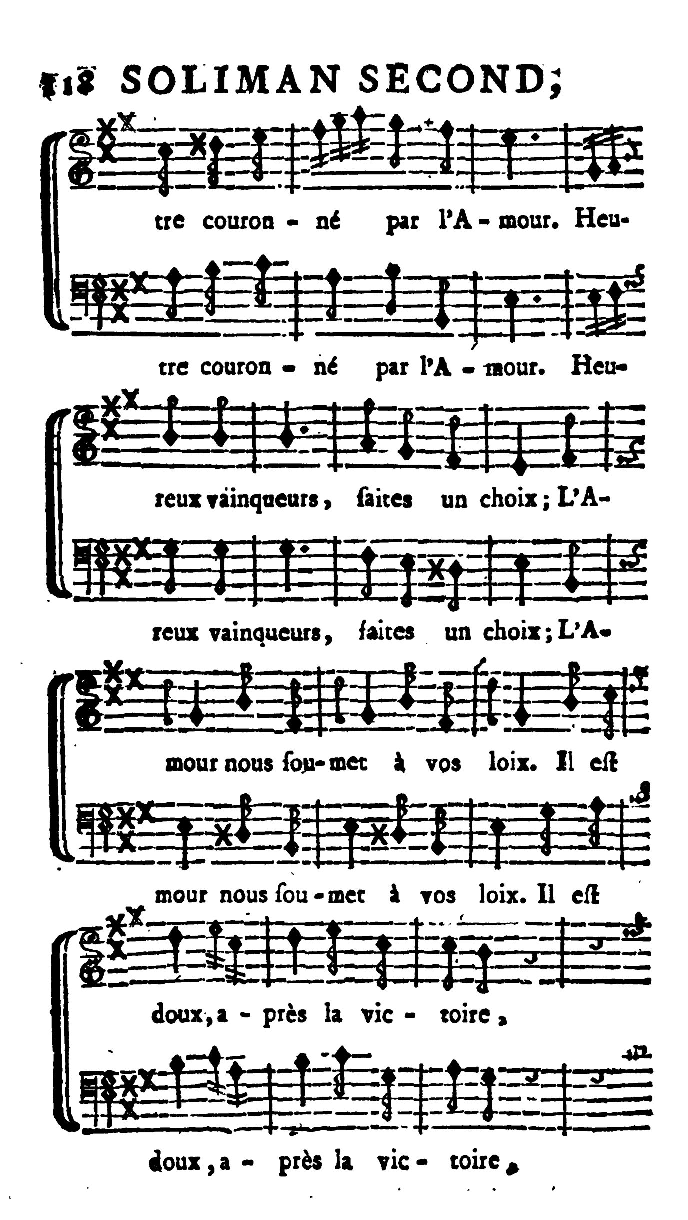
flam - me dans les cœurs, la flamme
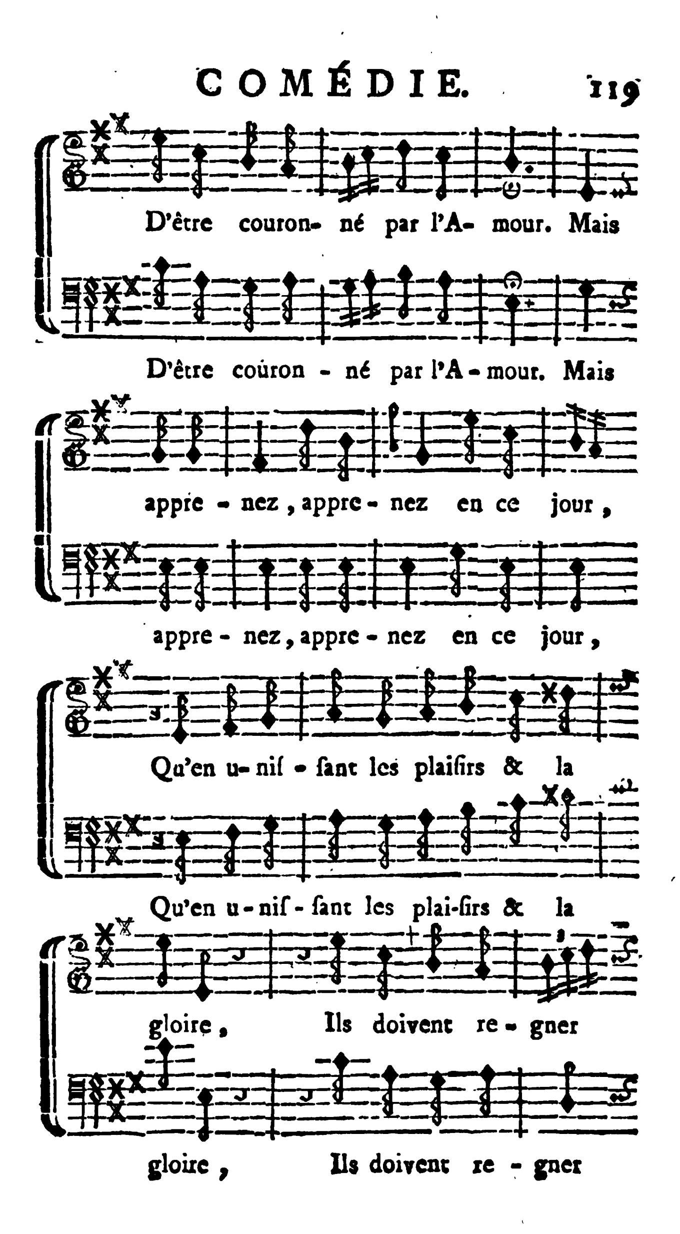

dans les cœurs. Char- mantes ri - vales des
Graces, Que les Plai - sirs vol - ti -
- - - - - gent sur vos, tra - ces, De ve-
nez le prix des vainqueurs, De ve- nez le
prix des vainqueurs. Lan - cez - - -
- - - lan - cez, la -
flam - - me dans les cœurs, Lan-cez,

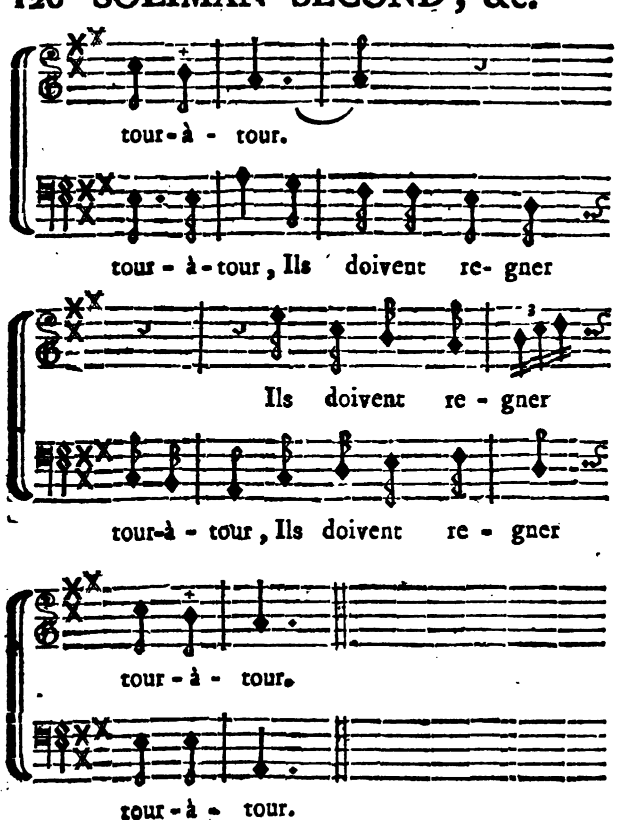


la flam - - - me dans les cœurs;
De ve - nez le prix des vain-
queurs, Lancez la flam- -
- - - me dans les cœurs.
Gracieusement. DUO.
Heureux vainqueurs, faites un choix; L'A-
mour nous sou - met, nous sou - met à vos


loix.
Heu-reux vainqueurs, faites un
Il est doux, a - près la vic-
choix. Il est doux, a - près la vic-
toi - re, D'ê-tre couron - né par l'A-
roire, D'ê-tre couron - né par l'A-
mour,
D'ê-
mour : Il est doux, a-près la vic - toire, D'ê-


tre couron - né par l'A - mour. Heu-
tre couron - né par l'A - mour. Heu-
reux vainqueurs, faites un choix; L'A-
reux vainqueurs, faites un choix; L'A-
mour nous sou-met à vos loix. Il est
mour nous sou - met à vos loix. Il est
doux, a - près la vic - toire,
doux, a - près la vic - toire,


D'être couron- né par l'A- mour. Mais
D'être coûron - né par l'A - mour. Mais
appre - nez, appre - nez en ce jour,
appre - nez, appre - nez en ce jour,
Qu'en u- nif - fant les plaifirs & la
Qu'en u - nif - fant les plai-firs & la
gloire, Ils doivent re - gner
gloire, Ils doivent re - gner


tour-à-tour.
tour-à-tour, Ils doivent re-gner
Ils doivent re-gner
tour-à-tour, Ils doivent re-gner
tour-à-tour.
tour-à-tour.

FIN.